LES
VOYAGEURS CANADIENS
A L'EXPEDITION DU SOUDAN

— OU —

Quatre - vingt - dix jours avec les Crocodiles

Lettres revues, corrigées et augmentées de notes inédites sur l'Expédition du Soudan ; d'un résumé des us et coutumes de l'Egypte ; contenant un autographe du Général Gordon, ainsi qu'une liste des " Voyageurs Canadiens " surnommés justement par le capitaine Thompson :
" *Les Héros du Nil !* "

PAR GASTON P. LABAT
Sergent de la Batterie " B" R. C. A.

QUEBEC
DE L'IMPRIMERIE DU *Canadien* ET DE *L'Evénement*,
L. J. DEMERS & FRERE.

1886

LES
VOYAGEURS CANADIENS
A L'EXPEDITION DU SOUDAN

— OU —

Quatre - vingt - dix jours avec les Crocodiles

Lettres revues, corrigées et augmentées de notes inédites sur l'Expédition du Soudan ; d'un résumé des us et coutumes de l'Egypte ; contenant un autographe du Général Gordon, ainsi qu'une liste des " Voyageurs Canadiens " surnommés justement par le capitaine Thompson : " *Les Héros du Nil !* "

PAR GASTON P. LABAT
Sergent de la Batterie " B " R. C. A.

QUEBEC
DE L'IMPRIMERIE DU *Canadien* ET DE *L'Evénement*,
L. J. DEMERS & FRERE.

1886

200

à Monsieur Levasseur,
Homme de Lettres.

Témoignage de
respectueuse estime

Gaston C. Labat

3 Décembre 1886

DÉDICACE

Au Très-Honorable Sir HENRY CHARLES KEITH PETTY-FITZMAURICE, Marquis de Lansdowne, etc., etc., Chevalier Grand'Croix de Notre Ordre Très-Distingué de Saint-Michel et Saint-George ; Gouverneur Général du Canada, et Vice-Amiral d'icelui.

EXCELLENCE,

En priant Votre Excellence de vouloir bien accepter mes respectueux remercîments pour l'honneur qu'Elle a daigné me faire en acceptant la dédicace de ces quelques pages, je n'ai d'autre prétentions que celle de rappeler au Canada que Votre Excellence s'intéresse à tout ce qui peut cimenter l'union du Canada à l'Angleterre, augmenter le prestige de l'une des plus belles colonies Britanniques et conserver à l'histoire un souvenir auquel le nom de Votre Excellence est grandement attaché.

Daignez agréer, Excellence, l'expression de mes sentiments respectueux.

GASTON P. LABAT.

PRÉFACE

C'est sur l'instance de quelques personnes et pour laisser dans les *Annales Canadiennes* le souvenir des services rendues par les *Voyageurs Canadiens*, durant la périlleuse expédition du Soudan, partis au secours du général Gordon et des troupes Anglaises enfermées dans le cercle infernal de Kartoum, que je publie ces quelques pages.

L'Angleterre, par la voix du Général Wolseley, ayant fait appel aux Canadiens, ceux-ci y ont noblemunt répondu, et leur dévouement, uni à celui des troupes Anglaises dont ils ont partagé les sacrifices et les périls, mérite bien que leurs noms soient buriné dans l'histoire, ce livre des peuples.

Voilà pourquoi, à ce double titre, je n'ai pas cru devoir refuser de publier ces quelques pages qui contiennent les noms de tous les *Voyagenrs Canadiens*, mes lettres durant l'Expédition, quelques remarques et notes inédites sur les mœurs, les coutumes et les habitudes de cette terre d'enfer.

G. P. L.

AUTOGRAPHE DU GÉNÉRAL GORDON

Je ne donnerai pas la biographie du général Gordon, le héros de Kartoum, car des âmes d'élites comme la sienne restent éternellement gravés dans le cœur des hommes.

Le nom du Général Gordon est désormais attaché à l'histoire de l'humanité et de la civilisation.

Toutefois, convaincu que le lecteur sera heureux de posséder un souvenir de ce grand homme, je me permets de lui livrer les *derniers mots de la dernière lettre* du Général Gordon à sa sœur. C'est un *fac simile* que je tiens du frère du Général Gordon, lequel a daigné me l'envoyer avec la lettre suivante :

“ ......Any one connected with my dear brother, “ Général Gordon, is esteemed by and I feel grateful to “ all who tried to save him. I enclose a copy of the last “ work from *him* which I hope you will care to have...”

C. G. Gordon.

P.S. I am quite happy thank God, & like Lawrence, I have "tried to do my duty"

LE GÉNÉRAL WOLSELEY

Connu de tout le Canada depuis la première expédition de la Rivière Rouge, l'histoire de Sir Carnet Wolseley n'est plus à faire.

Se rappelant la hardiesse des bâteliers canadiens, il a cru devoir faire appel à leur dévouement, et on sait comment le Canada y a répondu.

L'entreprise du général Wolseley était hardie, mais la hardiesse n'est-elle pas la première qualité du soldat ? Si des événements indépendants de sa volonté ont empêché le général Wolseley d'accomplir victorieusement son œuvre, son nom n'en reste pas moins attaché à l'histoire comme une preuve éclatante de son génie militaire.

Le général Wolseley comprenait qu'il fallait de l'audace ponr cette expédition ; il en a eu, il en a donné aux autres, et c'est là un grand point, car malgré les difficultés de remonter le Nil, il a prouvé que la chose est possible.

On peut donc dire sûrement que le général Wolseley a jeté les premiers jallons sur la route que prendront un jour les troupes anglaises pour aller venger le sang de leurs frères d'armes ainsi que celui de la noble et héroïque mort du héros de Kartoum.

LE COLONEL KENNEDY

J'ai cru devoir rendre hommage à la mémoire de feu le colonel Kennedy, mort à l'œuvre, en publiant ci-dessous, la haute appréciation qu'avait de lui Son Excellence le Gouverneur Général.

Ces lignes en diront plus que tout ce que je pourrais écrire.

" I had the pleasure of making Colonel Kennedy's acquaintance at the time when the Nile contingent was being recruited under the direction of Lord Melgund, and I well remember the circumstances under which Colonel Kennedy came to join it. We had been instructed by the War Department at home to select three officers only to take charge of the men whom we were sending out. These three had already been selected when we became aware of Colonel Kennedy's desire to accompany the force, and what was perhaps more important, of the universal wish expressed by the men of the Winnipeg division that Colonel Kennedy should accompany them. I shall never forget the readiness with which, under these circumstances, when he found that it was impossible for us to assign to him a position such as that to which his rank here entitled him, he determined to sink that rang, and to accompany his men in any capacity which we might think proper rather than leave them in the lurch. I mention this because I think Colonel Kennedy's self abnegation on that occasion furnishes a splendid example of the soldierlike spirit to be found among your citizens; a spirit which I hope that this drill hall will help to develop.—*Lord Lansdowne at the opening of the New Drill Shed.*

INTRODUCTION

Je ne sais si le lecteur me ressemble, mais chaque fois qu'il m'est donné de voir une contrée nouvelle, je ne trouve rien de comparable au pays que j'habite. Je me figure que les gens, les bêtes, les maisons, les arbres ne sont pas pareils à ceux que j'affectionne et avec lesquels j'ai l'habitude de vivre. Parfois, je me figure même que là où je vis, le Créateur y a semé à profusion toutes les ressources de son amour pour la nature humaine. En un mot, je crois que tout ce qui existe, en dehors du milieu dans lequel je ne vis pas, n'existe pas. Ainsi, je ne crois pas qu'il y ait une maison plus belle que la maison paternelle, une Eglise plus jolie que l'Eglise de ma paroisse, une pelouse plus verte que celle ou j'ai roulé tout enfant, des fleurs plus adorantes que celles dont j'ornais le front pur de la vierge qui a pris mon cœur de vingt ans. Est-ce égoïsme de ma part ou ignorance des choses de ce monde?....... Je crois que c'est ignorance des choses et des pays existants, comme peut le prouver, du reste, l'anecdote suivante.... Un jour Napoléon III prévint l'Impératrice qu'il allait lui présenter un Evêque Canadien,.... un prélat genre sauvage. L'Impératrice, dit-on, ne crut pas devoir faire grande toilette comme pour la réception des évêques français, son intention étant de recevoir l'*Evêque Canadien à la bonne franquette.* L'Impératrice, toute sainte femme qu'elle était, connaissait peu ou pas le Canada,

comme beaucoup d'ailleurs, et s'attendait à voir un évêque tatoué, bariolé, avec des plumes sur la tête. A l'issue de la réception, l'Empereur demanda à l'Impératrice comment elle avait trouvé l'évêque : " Sire, lui aurait-elle répondu, il serait à désirer que tous les évêques lui ressemblassent. " Lecteurs, je vous donne cette histoire sous toute réserve. Or, de même que l'impératrice croyait qu'il n'y avait pas d'évêques genre français hors de la France, de même nous croyons parfois que les choses que nous avons chez nous n'existent pas ailleurs.

Par cette comparaison, le lecteur sera moins surpris d'apprendre que l'Egypte compte environ *six millions d'habitants*, que sa capitale, Le Caire, en a un demi million, Alexandrie 200,000. Enfin, Kartoum, dans le Soudan, a environ 60,000 habitants. Ajoutez à cela des églises, des mosquées, des palais, des monuments, des musées, des théâtres, des arsenaux, des casernes, des universités, des hôtels, des jardins publics, des boulevards tout comme à Paris ou à Londres, et vous aurez un léger aperçu de l'étrange et fantastique pays dont je ne vous esquisserai que les principaux us et coutumes, prévenant toutefois le lecteur que j'ai dû avoir recours aux ouvrages du docteur Emile Isambert, Gérard de Nerval, Théophile Gauthier et autres, lesquels voudront bien me pardonner de faire coudoyer leur poésie élevée à côté de *mes remarques personnelles et de la simplicité de mes lettres*.

MARIAGES—DIVORCE—POLYGAMIE—HAREMS

Le mariage étant la base de la société dans tous les pays, je ne crois pouvoir mieux commencer cette esquisse qu'en traitant ce sujet.

L'âge légal du mariage commence, pour les musulmans, à leur dixième année.

C'est ce qui explique la précoce vieillesse de cette race et de toutes celles en général, comme les Indiens, qui n'attendent pas que le fruit soit mûr pour le cueillir...

Les mariages sont précédés et suivis de cérémonies et de fêtes ; l'avant-veille du mariage, on accompagne la future *au bain*, en grande cérémonie ; on lui tresse les cheveux ; ses riches vêtements sont parfumés, des bijoux couvrent sa tête ; toutes les parentes et les amies viennent prendre part à cette fête ; une femme se souvient du jour de bain de ses noces comme d'un des plus beaux jours de sa vie." *C'était le jour du bain de mon mariage*, dit-elle, *que telle chose m'est arrivée.*" (Gérard de Nerval.)

Le lendemain on se réunit dans la maison de la jeune fille, on s'y livre à des divertissements. Le *cheikh* vient faire la prière ; il écrit les accords ; il serre dans sa main les deux pouces des fiancés placés l'un contre l'autre, et le mariage est accompli.

Dans les classes riches, le marié ne connaît le visage de sa femme que par ouï dire ; enfin son émotion doit être grande quand on soulève le voile qui cache les traits...... mais le fellâh, l'homme du peuple, connaît toujours celle qu'il épouse ; aux champs, dans la rue, il a tout le loisir de la voir non voilée. Pour ma part, il est vrai que c'était en Nubie, j'en ai vu qui étaient loin

d'être voilées et, en bonne foi, je me disais que c'était le plus sûr moyen pour n'être pas volé.......

Comme on le voit, à part le voile, ce qui ferait peut-être bien l'affaire de quelques-unes de nos vieilles coquettes sur le retour, et à part la question du *bain* que je m'explique pour nous rappeler que nous devons entrer très propres dans les principales actions de notre vie, les cérémonies du mariage sont finalement les mêmes partout !.... à part ce mariage que nous appelerons " *Le mariage officiel*," il y a aussi en Egypte comme partout ailleurs, certaine sorte de mariage plus ou moins borgne. Ainsi, *Le mariage à la Copte,* l'une des sectes musulmanes, consiste à prendre une femme pour un ou deux mois ; " ce sont des unions contractées par un chrétien avec une copte et bénies par un prêtre copte.

Enfin, le moyen le plus expéditif de se marier *passagèrement* en Egypte, c'est d'épouser une fille Capte devant le Turc ; un *santon* à qui l'on donne quelque argent dit une prière, vous assiste devant le Cadi et vous unit sans s'informer de votre famille ni de votre religion. C'est d'une simplicité vraiment *Egyptienne* qui a malheureusement l'air de vouloir s'implanter chez nos bons et libres voisins.... les yankees....

Ces diversités dans les formes du mariage mènent forcément au *divorce.* C'est simple comme bonjour. Le mari, sans raisons aucunes, prend trois témoins et dit à sa femme : *tu es divorcée !* Elle, la femme pour obtenir le divorce, doit avoir des motifs et les prouver. Comme on le voit, en Egypte comme partout ailleurs, la loi favorise toujours le mâle, jamais la femelle.

Un musulman riche peut avoir jusqu'à quatre femmes légitimes, lesquelles s'ignorent entr'elles, vivent séparé-

ment, ont des domestiques spéciaux, un train de maison à part. Si le mystère est découvert, alors *gare à la bombe* ! " L*e diable est aux vaches*," comme on dit ici. Il arrive aussi qu'un musulman pauvre épouse plusieurs femmes, et cela uniquement pour se faire une existence douce et paresseuse, car si la femme est, en pareil cas, *le supporteur* de l'homme, elle en est aussi la bête de somme.

Il n'est qu'un seul cas où la femme soit la maîtresse de la maison, la mégère du logis. Si un musulman épouse une femme d'un rang supérieure au sien, il n'a droit qu'à cette femme comme femme légitime ; de plus il lui doit le respect, et en entrant dans le *harem*, il doit se tenir debout jusqu'à ce que sa femme l'invite à s'asseoir. Ce qui revient à dire, qu'en Egppte, comme chez nous, comme partout, malheur à l'homme qui prend une femme supérieure ou plus riche que lui.

Elle porte culottes, comme on dit.

Quant aux *harems* dont on parle tant, ils sont une conséquence de la polygamie, mais ils tendent à disparaître, et cela grâce à l'esprit civilisateur de S. A Le Kédive qui fonde des écoles pour les femmes et travaille à leur émancipation. Je crois donc fermement qu'en Egppte, comme partout, c'est la femme qui est appelée à régénérer la terre des Pharaons. C'est surtout à Constantinople que le *harem* existe. Figurez-vous une espèce de grande cage dorée où sont enfermés toutes sortes d'oiseaux rares au brillant plumage, cage inaccessible aux mécréants, et cage gardée par des *eunuques*, espèce de statue mécanique en marbre noir, statues pour lesquelles les sculpteurs de l'antiquité n'auraient eu à employer qu'une demie feuille de vigne....

NAISSANCE—CIRCONCISION

Si j'avais dû naître Egyptien, j'aurais demandé à la nature de me faire *fille* plutôt que *garçon*, quoique le sort de la femme ne soit guère enviable, comme nous l'avons vu, il est cependant préférable de vivre complet, tels que nous a créé le Créateur, qu'incomplet, telle que le veut la loi Musulmane. Aussi crois-je, si on consultait beaucoup d'Egyptiens, et s'ils avaient voix au chapitre lors de leur naissance, qu'ils seraient de mon avis.

Le lecteur comprend ce que je veux dire. La prise de nom d'un enfant, chez les musulmans, n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle a lieu le septième jour après la naissance, elle est accompagnée de fête dans la famille.

La Circoncision donne lieu à de grandes réjouissances qui durent plusieurs jours ; la veille, une grande promenade à travers la ville ou le village est organisée, comme pour le mariage, les musiciens, les lutteurs armés de longs bâtons avec lesquels ils se poursuivent, ouvre la marche ; viennent ensuite des enfants, vêtus de leurs plus beaux costumes, quelquefois à pied, d'autrefois maintenus par des esclaves sur des chevaux, selon la fortune de la famille ; ils sont conduits par quelques *fakirs* qui chantent des *moals* religieux ; vient ensuite l'enfant *(mutaher)*, sur un cheval superbement harnaché, l'air très sérieux et fier, les chevilles cerclées de bracelets d'argent, coiffé, suivant la classe à laquelle il appartient, soit d'un bonnet de feutre à houppres violettes, soit d'un *tarbouch* rouge ou violet brodé d'or ; quelquefois, des enfants secouent le *kumkum*, flacon d'eau de rose et en aspergent les spectateurs ; le personnage le plus important du cortège est le *barbier*, qui, le lendemain, procédera à l'opération ; devant

le petit mutaher, se tient un de ses camarades, portant la tablette à écrire, décorée par le maître d'école du chefs-d'œuvre calligraphiques ; derrière le cheval, une femme jette continuellement du sel, pour conjurer les mauvais esprits. La marche est fermée par des femmes gagées qui font entendre leur *olouloulou*, espèce de cri. On se rend ensuite à la mosquée, dont on illumine le minaret. Le lendemain, on se réunit dans la maison de l'enfant ; là, mêmes réjouissances. M. Gérard de Nerval raconte ainsi ces scènes curieuses dont il a été témoin. “ Les femmes, dit-il, remirent aux enfants un châle, dont quatre d'entre eux tinrent les coins. La tablette à écrire fut placée au milieu, et le principal élève de l'école *(arif)* se mit à psalmodier un chant dont chaque verset était ensuite répété en chœur par les enfants et par les femmes. On priait le Dieu, qui sait tout, d'accorder sa bénédiction à cet enfant. “ Dieu m'accorde, disait l'enfant à sa mère, de te voir assise au paradis et saluée par Maryam (Marie), par Qeinab, fille d'Ali, et par Fatime, fille du prophète.” —O vous, jeunes filles qui nous entourez, disait l'Arif, je vous recommande aux soins de Dieu, lorsque vous peignez vos yeux et que vous vous regardez aux miroir.”... On conduit ensuite l'enfant dans une pièce voisine, où, en présence de ses parents, et pendant que les cymbales résonnent pour étouffer ses plaintes, *le barbier procède sur lui à l'opération.*

L'assemblée, sans se préoccuper d'avantage de l'incident, passe une grande partie de la nuit à boire des sorbets, du café et une sorte de bière épaisse (bouza).. Mais en voilà assez, et le lecteur comprendra pourquoi j'ai laissé pousser ma barbe en Egypte, car maintenant j'ai une peur affreuse du *razoir* et du *barbier.*

ENTERREMENTS—FÊTES RELIGIEUSES—CÉRÉMONIES

Lorsqu'un musulman est sur le point de rendre le dernier soupir, on veille à ce qu'aucune femme ne s'approche de son lit. C'est une mesure que j'approuve grandement, car je ne trouve rien de plus énervant que les pleurs d'une femme, et qui que nous soyons, je crois que nous en avons assez vu et enteudu pleurer durant notre vie pour qu'elles nous laissent au moins mourrir en paix à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il....

On a soin de tenir les jambes du mort étendues, de lui fermer les yeux, de lui tenir la bouche close. La mort est suivie d'ablutions. L'embaumement et l'autopsie sont défendus, excepté dans un cas particulier, celui de la mort d'une femme enceinte lorsque l'enfant donne signe de vie. Comme on le voit, nous sommes loin du temps des Momies, art dans lequel les Egyptiens d'autrefois excellaient pour la conservation des corps, de même qu'on conserve aussi bien aujourd'hui un homard ou une asperge dans une boîte de ferblanc.

L'inhumation a lieu vingt-quatre heures après le décès ; les musulmans qui rencontrent le convoi s'y joignent souvent, pour accomplir une pratique recommandée par leur religion ; le voyageur verra souvent passer dans les rues ces cortèges funèbres, d'où sort une rumeur sourde et confuse, produite par les prières, les récitatifs, les cris des pleureurs et des pleureuses ; une troupe de gamins affublés ou plutôt déguenillés à l'orientale, guidés par un gamin chef qui n'arrive jamais à les faire mettre en rang, ni à leur faire comprendre la mesure de la cantilène criarde qu'ils ont mission de chanter, tient la tête du cortège ; puis, vient une corporation d'aveugles vêtus de

longues robes de cotonnade bleue ou blanche, ou armés de longs bâtons sur lesquels ils s'appuient ; ils chantent aussi, mais sur un autre ton, plus grave et non moins discordant.

Une douzaine d'hommes portent la civière de bois ou le corps est étendu : celle ci est recouverte d'un ou plusieurs châles de cachemire, et le poteau qui termine à l'avant cette bière supporte, suivant le rang de la personne décédée et les moyens dont peut disposer sa famille, si c'est un homme, son tarbouch, sa ceinture, ses pantoufles ou babouches, son sabre, etc., si c'est une femme, ses voiles brodés et garnis de sequins, son collier formé de triangles de métal d'une forme très-antique, et très-égyptienne en même temps, ses boucles d'oreilles, tous ses bijoux ; enfin, un bouquet de fleurs naturelles surmonte le tout, et on y voit toujours des soucis ; cet emblême de la douleur chez toutes les nations d'Europe leur est venu d'Orient, où est né le langage des fleurs.

La plupart du temps, de même que les enfants et les aveugles qui précèdent le cortége, ces ornements sont loués pour la circonstance. Enfin, la marche est fermée par une troupe de femmes enveloppées de longues robes et drapées de manteaux de toile indigo, poussant, en guise de pleurs, de petits cris stridents ; chacune tient à la main un mouchoir de couleur sombre, qu'elle tortille avec toute espèce de contorsions, et agite dans la direction du corps, comme si elle voulait l'asperger des larmes que le tissu est censé avoir essuyées. Ce sont des pleureuses de profession, louées pour la circonstance. Des cheiks religieux suivent la bière jusqu'au cimetière ; ils prononcent sur la tombe des prières qui durent plusieurs heures, selon le rang et la fortune du défunt.

Les pauvres sont enterrés un peu partout, dans le désert, comme l'Indien dans nos prairies, et leur tombe est couverte de petits cailloux blancs. Chaque pierre, m'a-t-on dit, représentant l'hommage d'un passant, j'en ai déposé une avec mon nom, après avoir chassé un vautour qui venait de s'abattre sur une de ces tombes probablement fraîche.

Si les musulmans étaient catholiques, leur fanatisme en religion en feraient des saints de première classe. En effet, chacun sait qu'ils poussent le fanatisme jusqu'à l'héroïsme de la barbarie. Le mot paraîtra peut-être nouveau, mais c'est celui qui les désigne le mieux. Se préparant à la guerre par le jeûne et toutes sortes de privations, ils courent vers l'ennemi, quel qu'en soit le nombre, convaincus qu'ils iront en paradis si les armes leur sont contraires, et, comme le lion du désert, ils se battent jusqu'à ce qu'il aient rendu le dernier soupir.

Seule l'histoire ancienne et moderne nous montre de ces héroïsmes pour de nobles et saintes causes, et il ne faut pas que les gouvernements civilisés oublient que le fanatisme musulman, plus que jamais, est l'ennemi mortel du christianisme.

Je laisse à de plus experts que moi le soin de trouver ce qui arriverait si les Indes et toute l'Afrique s'unissaient à la question du Soudan.. et de l'Egypte ?.. Mais n'anticipons pas sur l'avenir, cela sort du reste du cadre que nous nous sommes tracé, et soulevons le voile du Temple pour initier le lecteur aux cérémonies religieuses des musulmans....

Les plus grandes fêtes religieuses sont celles que l'on célèbre à l'occasion du départ et du retour de la cara-

vane de la Mecque. Chaque année les musulmans pieux partent en grands nombre du Caire, comme de Pamas, ou des autres grandes villes de l'Orient, pour entreprendre le pélérinage que tout bon musulman doit accomplir une fois dans sa vie. Le Kédive, comme le Sultan, envoie sous la conduite du cheikh qui dirige la caravane, un tapis destiné à recouvrir le sol de la Kaaba ; au retour ces caravanes rapportent le tapis de l'année précédente. Lors de ces solennités les rues regorgent de speciateurs que les troupes font ranger ; l'immense cortège se déroule gravement, solennellement, au son des trompettes, des cymbales et des tambours qui règlent la marche ; les diverses nations et sectes se distinguent par les trophées et les drapeaux ; les longues files de dromadaires attachés l'un au cou de l'autre, et montés par des Bédouins au long fusil, se suivent lentement ; dans chaque groupe, des santons, des derviches ne cessent de hurler leurs cantiques entremêlés du chant d'allah ; des femmes passent portées sur des sortes de palanquins posés en travers sur le dos des chameaux ; des ménages entiers prennent place dans ces pavillons, garnis de tentures brillantes pour la plupart. Le bruit des canons de la citadelle, les acclamations redoublées, les éclats des trompettes, annoncent que le *Mahmil*, espèce d'arche sainte qui renferme la robe de drap d'or de Mahomet, est arrivé en vue de la ville. La plus riche partie de la caravane, les cavaliers les plus magnifiques, les santons les plus renommés, les hauts personnages, reconnaissables au turban vert, entourent ce palladium de l'islam. Sept ou huit dromadaires viennent à la file, la tête richement ornée et empanachée, couverts de harnais et de tapis éclatants. Les premiers portent de jeunes timba-

liers aux bras nus, qui lèvent et laissent tomber leurs baguettes d'or du milieu d'une gerbe de drapeaux flottants disposés autour de la ville. Ensuite vient un vieillard symbolique, à longue barbe blanche, couronné de feuilles, puis le mahmil, se composant d'un riche pavillon en forme de tente carrée, couvert d'inscriptions brodées, surmonté au sommet et à ses quatre angles d'énormes boules d'argent. De temps en temps le mahmil, et toute la foule se prosterne dans la poussière en courbant le front sur les mains ; on voyait autrefois plusieurs santons se percer les joues de longues pointes et marcher ainsi, couverts de sang ; d'autres dévoraient des serpents vivants, et d'autres encore se remplissaient la bouche de charbons allumés.... à l'entrée de la ville, les salves de canon recommencent et l'on prend le chemin de la citadelle, à travers les rues. Le soir, les grands édifices, les dômes des mosquées, les minarets sont illuminés ; des versets du coran brillant devant les principales maisons, tracés en verre de couleur ; cependant les jongleurs, les danseurs de cordes, les rhapsodes attirent la foule, qui se presse autour d'eux.... Ces fêtes durent plusieurs jours ; l'enthousiasme redouble le jour où s'accomplit la cérémonie du *dossèh* (piétinement) ; une foule d'hommes fanatisés, escortés par des eunuques qui frappent à coups de bâtons ceux qui sortent des rangs, poussant des cris inarticulés, viennent se coucher par terre, sur le ventre l'un à côté de l'autre, en sens inverse, les bras droits le long du corps ; le chef des derviches, monté sur un cheval que des *saïs* entraînent, passe sur ce sentier humain déroulé devant lui ; à mesure, les patients se relèvent et se perdent dans la foule qui se rue vers eux ; nul ne doit être brisé ou tué ; si quelqu'un

a été meurtri, la faute en est à lui ; c'est que sa foi en la miséricorde de Dieu n'était pas assez vive.... J'en passe et des meilleurs, sans omettre toutefois de mentionner les jeûnes qu'imposent les *fêtes du ramaddu*, celle du *sacrifice d Abraham*, celle de *Mahomet*, jeûnes que j'ai vu observer en Europe, par des Arabes, gens de sac et de corde, ceux-là, avec une sévérité monacale. Concluons donc par ce léger aperçu que si le fanatisme vrai engendre la civilisation, *le fanatisme faux* peut engendrer bien des maux. En garde !....

TEKKÈS—DERVICHES TOURNEURS ET HURLEURS

Dans un grand nombre de villes d'Orient, les musulmans ont des espèces de monastères qu'ils appellent *Tekkès*. C'est une espèce de bâtisse, à l'intérieur de laquelle sont des cellules donnant sur une galerie, quelque chose approchant les cellules de nos couvents d'hommes. Avant l'heure de la cérémonie, il n'est pas rare de voir un de ces derviches ou moines fumant gravement son *tchibouck* ; ces moines ont en général un visage pâle, leur regard empreint de cette expression mélancolique et rêveuse que donne l'habitude des contemplations mystiques n'a cependant rien de farouche. Ces derviches sont pauvrement vêtus, car s'ils l'étaient richement ils n'exciteraient pas la charité publique. Les derviches entrent les uns après les autres, en s'inclinant profondément ; bientôt leur chef paraît ; il est vêtu comme eux, avec cette seule différence que son manteau est propre et qu'autour de son bonnet de feutre est enroulé une sorte de turban noir. Les prières commen-

cent et, avec elles, les génuflexions, les prosternations ; aux psalmodies du Koran se joint bientôt un accompagnement de flûtes et de *darboukas* ; les darboukas marquent le rhythme, les flûtes exécutent à l'unisson un chant qui ressemble à un gémissement d'une grande douceur ; les derviches, les yeux baissés et fermés, immobiles, recueillis, écoutent le chant, comme s'ils se pénétraient des sentiments qu'il veut exprimer ; au bout d'un moment, les derviches qui étaient assis ou plutôt accroupis sur le plancher se lèvent ; ils se mettent à marcher processionnellement, lentement, leurs pieds nus rasant le plancher ; ils défilent devant leur cheik, s'inclinent profondément, et se retournant à mesure, chacun d'eux salue celui qui le suit, tenant les bras croisés sur sa poitrine ; la flûte et le darbouka marquent alors comme une marche d'une tonalité sévère et élevée ; puis la flûte continue seule, allant des notes les plus élevées aux notes les plus basses, comme pour provoquer en même temps l'enthousiasme et la crainte. La procession continue un peu plus rapide ; quelques derviches, en passant, baisent la main du cheik ; puis ils posent leur manteau : ils paraissent alors avec une robe blanche nouée à la ceinture ; les musiciens font entendre ce chant religieux arabe qui est une adoration cadencée ; l'un des derviches ouvre alors les bras, les déploie, et tous, l'un après l'autre, imitant le premier, commencent à tourner lentement sur eux-mêmes ; c'est une valse admirablement menée ; les tourneurs semblent livrés à une extase toujours plus profonde ; on entend le frottement des pieds sur le plancher, marquant la mesure ; au bout d'un quart d'heure environ, ils s'arrêtent un moment ; mais la flûte reprend de nouveau, la valse recommence plus rapide ;

le pied droit se lève plus haut et passe par-dessus le pieds gauche ; les valseurs font effort pour accélérer le mouvement ; le cou se tend, les veines se gonflent ; il faut les voir alors, le corps un peu rejeté en arrière, les reins bien soutenus par un large ceinturon, les jambes droites, les pieds toujours à la même place, la robe flottante retenue par du sable ou des plombs, faisant autour d'eux un éventail circulaire ; vers la fin, la musique devient d'une douceur infinie, les derviches paraissent tourner machinalement, et l'on se demande si cela aura une fin, mais si derviche que l'on soit, on ne peut tourner toujours, et tous ces valseurs ne tardent pas à sortir l'un après l'autre de la salle.

Nous empruntons à Théophile Gauthier la description des exercices des derviches hurleurs ; bien qu'elle se rapporte à un des tekkés de Scutari ; elle peut s'appliquer à toutes les cérémonies de ce genre et les différences ne portent que sur des détails insignifiants. " La salle des derviches de Scutari est un parallélogramme dénué de toute architecture. Aux murailles nues sont suspendus des tambours de basque et des écriteaux paraphés des versets du Coran. Au côté du *mihrale*, au-dessus du tapis où s'asseyent l'iman et ses acolytes, le mur présente un genre de décoration féroce qui fait songer à l'atelier d'un tortionnaire ou d'un inquisiteur ; ce sont des espèces de dards, terminés par un cœur de plomb d'où pendent, des chaînettes, des lardoires affilées, des masses d'armes, etc. En face de l'iman étaient rangés des derviches répétant à l'unisson une espace de litanie, à chaque verset, ils balançaient leur tête d'avant en arrière et d'arrière en avant, avec ce mouvement de *poussah* ou de magot qui finit par donner un vertige

sympathique. Quelquefois, un des spectateurs musulmans, étourdi par cette occillation irrésistible, quittait sa place en chancelant, se mêlait aux derviches, se prosternait et commençait à s'agiter comme un ours en cage. Effet magnétique ou sympathique que nous éprouvons nous-mêmes quand nous voyons bailler quelqu'un.

Bientôt tout le monde fut debout ; les derviches formèrent une chaîne, en se mettant les bras sur les épaules, et commençaient à justifier leur nom en tirant, du fond de leur poitrine, un hurlement rauque et prolongé, où le *La ilaha il Allah !* entrecoupé ne semble plus appartenir à la voix humaine.

Toute la bande, rendue solidaire du mouvement, recule d'un pas, se jette en avant avec un mouvement simultané et hurle d'un ton sourd, enroué, qui ressemble au grommellement d'une ménagerie de mauvaise humeur.

Les hurlements étaient devenus des rugissements ; toute la troupe se jetait en arrière d'un seul bloc, puis se lançait en avant, comme une ligne de soldats ivres, en hurlant un suprême *allah hou !*

L'exaltation était au comble, l'iman se tenait debout devant le mihrab, encourageant la frénésie grandissante du geste et de la voix.

Un jeune garçon se détacha du groupe et s'avança vers le vieillard ; des acolytes détachèrent de son clou une lardoire excessivement aiguë et la remirent à l'iman qui traversa de part en part les joues du jeune dévot avec ce fer affilé, sans que celui-ci donnât la moindre trace de douleur.

Deux autres fanatiques se lancèrent au milieu de la salle, nus jusqu'à la ceinture ; on leur remit deux de ces

dards aigus, terminés par un cœur de plomb et des chaînettes d'acier ; ils se mirent à exécuter une sorte de danse de poignards, désordonnée, violente ; seulement au lieu d'éviter les pointes des dards, ils se précipitaient dessus, afin de se piquer et de se blesser. Une jolie petite fille de huit ans s'avança seule vers l'iman. Le vieillard l'accueillit d'une façon amicale et paternelle. La petite fille s'étendit sur une peau de mouton déroulée à terre, et l'iman, les pieds chaussés de larges babouches et soutenu par deux acolytes, monta sur ce frêle corps et s'y tint debout pendant quelques minutes ; puis il descendit de ce piédestal vivant, et la petite fille se releva toute joyeuse. Des femmes apportèrent des enfants de trois ou quatre ans, qui furent successivemeut couchés sur la peau de mouton et délicatement foulés aux pieds par l'iman. Cette imposition des pieds guérit, dit-on, toutes les maladies. Enfin, outre l'imposition des pieds il y a l'insufflation dans des carafes, dont l'eau reçoit ainsi toutes sortes de propriétés.." Je m'arrête pour m'écrier : ô fanatisme ! qui que tu sois et d'où que tu viennes, on doit te craindre !

CONTEURS—DANSEUSES—ALMÉES—PSYLLES

Les jeux ou amusements des Egyptiens sont assez nombreux. Ils s'adonnent aux exercices gymnastiques, la joûte, la lutte, mais leur jeu le plus intéressant est celui du *gézid* ou du javelot, qui s'exécute à cheval. Sur leurs chevaux aux jambes d'acier qu'ils conduisent avec une dextérité remarquable, ils sont d'une force surprenante, et j'en ai vu un lutter de vitesse avec le train qui nous

conduisait d'Alexandrie au Caire, sur un parcours d'à peu près un kilomètre, et nous tenir tête. Si j'ai dit dans une de mes lettres que la musique et le chant leur était inconnus au milieu du désert, cet art existe cependant en Egypte, surtout au Caire, mais uniquement à l'état de musique primitive. Quant au théâtre, son Altesse le Kédive le favorise beaucoup. Mais le goût naturel de l'Egyptien est surtout pour le *Kazaghenz*, théâtre de marionnettes qui ressemble au Guignol des Champs Elisées.

Leur amusement favori consiste à entendre dans un café une espèce d'orateur qui raconte ou chante une histoire merveilleuse ou un roman populaire, tout comme à la veillée de nos chantiers canadiens. Quoique ces récits soient peu variés, ils n'en captivent pas moins toujours l'attention et l'intérêt des auditeurs. La parole des conteurs est animée, leur geste expressif, le ton habituel du récit est un demi récitatif. Ces conteurs forment une corporation partagée en plusieurs catégories, à chacune desquelles est attribuée une classe de récits dons le conteur ne doit pas sortir. Trois romans poétiques font principalement les frais de leurs récits : les *aventures d'abou Qeïd*, le roman de *Qaïr* et l'*Histoire d'Antar*. M. About, dans son livre le *Fellah*, fait un tableau exact et animé de ce genre d'exercice, fort goûté des arabes. " Un jeune Bédouin en burnous râpé, chaussé de babouches béantes vint s'accroupir au milieu de la chambre sur une natte réservée. Il tira de son sein un rouleau de papier et commença modestement une lecture. Les assistants paraissaient le connaître et s'intéresser par avance aux choses qu'il allait dire. Le lecteur promena les yeux sur son public, après quoi il se mit à lire son petit chef-d'œuvre,

l'intérêt le plus vif se peignait sur toutes les physionomies. De temps à autres, l'auteur suspendait son récit pour interroger le public. Chacun disait son mot, donnait sa solution ; les avis se croisaient, les opinions contradictoires, s'entrechoquaient dans l'air avec fracas. Lui, souriant avec malice et montrant ses petites dents aiguës laissait dire, puis repartait de plus belle, à la grande joie de ceux-ci, au grand dépit de ceux-là, à la satifaction générale des neutres, qui confondaient leur voix dans un long soupir modulé.

“ Ces hommes sont de grands enfants, ils s'amusent de rien et s'extasient à tout propos. Le moindre chanteur de la rue est interrompu vingt fois par un ah ! général plein de langueur et de sympathie, véritable accompagnement qui fait une musique dans la musique. Notre conteur avait porté au maximum l'intérêt de son auditoire, lorsqu'il s'arrêta net, roula vivement ses papiers, les cacha dans sa poitrine et se déroba, non sans rire un peu....”

Non seulement on l'applaudit et on le rappela, mais quelques *dilettanti* le retenaient par son vieux burnous. Je crois qu'il s'apprêtait à faire une collecte, et je mis la main à la poche ; mais on me dit que ce jeune homme était un des six mille élèves de l'Université de *Gama-el-Azhar* ; il consacrait ses loisirs à des ouvrages en style fleuri, dans le genre des *Mille et une Nuits*....”

Sauf ce détail exceptionnel que le conteur est ici un élève de l'Université d'El-Azhar, le tableau est d'une frappante vérité. C'est comme qui dirait une espèce de troubadour d'autrefois, un *bohème* français d'aujourd'hui. C'est-à-dire que tous les peuples, à quelque chose près, se ressemblent. La religion, l'amour, le patriotisme, la

littérature peuvent être blancs ou noirs, mais au fond c'est la même chose......

Un divertissement d'une nature plus intime est celui des danseuses (Ghâwazi). Elles appartiennent à la tribu de ce nom. Les voyageurs les confondent souvent avec les chanteurs (alwhich) avec lesquelles elles n'avaient originairement rien de commun, si ce n'est que les unes et les autres étaient également appelées dans l'intérieur de la maison des riches pour y faire montre de leurs talents ; mais cette distinction tend à s'effacer et, aujourd'hui, on voit les mêmes femmes tour à tour chanter et danser. "Autrefois les almées, dit M. de Carey, jouissaient d'un rang élevé, dû à leur antique origine, et formaient une société célèbre ; elles devaient connaître les règles de la littérature et du chant assez bien pour improviser et chanter des couplets adaptés aux circonstances ou elles étaient appelées. Elles devaient savoir par cœur les poésies nouvelles et les récits héroïques ou historiques les plus propres à émouvoir ou à intéresser leur public. On payait ces artistes fort cher ; aussi ne se faisaient elles entendre que chez les rois, les princes, les grands dignitaires et les plus riches habitants du pays."

Les almées sont singulièrement déchues de cette ancienne splendeur ; elles sont descendues au rang de courtisanes vulgaires, et leurs danses, toujours vivement goutées des Egyptiens, ne sont plus en honneur dans la colonie européenne et dans la société des grands person nages, qui cherchent à imiter nos mœurs. Ce n'est guère que par occasion et pour faire honneur à quelques étrangers toujours friands de ce spectacle qu'on en fait voir encore au Caire dans des soirées données par de riches égyptiens. C'est à l'instigation des musulmans dévots que

les almées ont été exilées du Caire par Abbas-Pacha ; ce pacha hésita longtemps de prendre une mesure qui devait priver l'Etat d'une source de revenus, il ne céda que sur la proposition que lui firent les dévots de payer eux-mêmes l'impôt de la corporation des almées. Les almées furent exilées à Esnèh, où l'on trouve les plus habiles. Les voyageurs en rencontrèrent d'ailleurs dans toutes les villes des bords du Nil, à Syout, à Girgèh, à Kenèh, à Lougson et à Esnèh.

Les almées dansent quelquefois par groupe de deux ou de quatre ; néanmoins, quoiqu'elles mettent une certaine symétrie dans leurs mouvements, il ne faudrait pas s'attendre à leur voir former des figures et des tableaux réguliers.

Lorsqu'elles se présentent sur le *dourkàh*, elle commencent à faire quelques pas en agitant audessus de leur tête de petites cymbales de cuivre, qu'elles tiennent du pouce et du medium de chaque main et dont elles jouent avec beaucoup d'expression. Ce prélude achevé, la danse commence, alors les jambes demeurent immobiles, de même que la partie supérieure du corps, excepté les bras qu'elles écartent, qu'elles arrondissent, qu'elles baissent ou élèvent suivant les différentes phases du sentiment qui semble les animer. Agitées par une trépidation incessante que tour à tour elles accélèrent avec une audacieuse énergie ou ralentissent languissamment, les hanches et les reins assouplis à tous les mouvements expriment sans retenue toutes les sensations physiques. C'est une danse de bacchantes échevelées, comme le dernier empire français en tolérait à Mobille....

Une amusante description de ces danses est due à la plume de M. Maxime du Carup, dans son livre *Le Nil*.

La danseuse qu'il vit à Emèh était une ancienne maîtresse d'Abbas-Pacha et s'appelait Koutchouk-Hanem (petite danse) "je me rendis chez Koutchouk-Hanem, et j'entrai dans une petite cour sur laquelle descendait un étroit escalier extérieur. En haut des degrés, Koutchouk-Hanem m'attendait. Debout, vêtue d'une simple petite chemise en gaze couleur brun de madère et de large pantalons de cotonnade blanche, à raies roses, les pieds dans ses babouches, les épaules couvertes par les flots de soie bleue qui formaient le gland de son tarbouch, le cou serré de trois colliers à gros grains, les bras cerclés de bracelets ruisselants, les oreilles ornées de boucles trapézoïdales chargées de lamelles d'or, les cheveux tressés et retenus sur le front par un ruban noir, blanche, solide, joyeuse, pleine de jeunesse et de vie, elle était superbe. . Elle me prit la main et me conduisit dans une grande chambre carrée, garnie de nattes et d'un divan ; elle frappa dans ses mains, une esclave parut, portant un plateau chargé de verres et un flacon de *raki.* Quelques minutes après, trois femmes entrèrent, assez laides, et simplement vêtues de cotonnades gros bleu à fleurs jaunes puis deux musiciens s'accroupirent et tirèrent de leur blouse une sorte d'instrument qui ressemble à un *rebeck*, sorte de violon primitif. Deux des femmes saisirent des *darabouks*, sorte de tambours de basque, les frappèrent et, avec l'accompagnement des rebecks commencèrent à chanter ; toutes les femmes dansèrent l'une après l'autre, et quelquefois deux ensemble. . . . Les danses Arabes consistent seulement en ondulations du corps plus ou moins variées, ralenties ou accélérées, selon la mesure que battent les darabouks, soutenus par le choquement aigu des *crotales* passées aux doigts de la danseuse, à peu près

comme des castagnettes espagnoles. Quand le torse s'agite, les hanches doivent rester immobiles, et le torse ne bouge plus dès que les hanches remuent.

“ Koutchouk-Hanem dansait avec ardeur, parfois elle tenait tout son corps en repos et faisait simplement glisser sa tête sur la dernière vertèbre avec un mouvement de serpent amoureux ; dans d'autres moments, elle s'agenouillait, s'allongeait jusqu'à frôler la natte avec ses seins, et faisait, avec les bras étendus, un geste circulaire qui ressemblait aux grands coups d'aile des oiseaux de l'Océan ; ou bien, jetant hardiment son pied droit pardessus sa jambe gauche, ployant son corps à moitié, entre-choquant ses crotales sonores, elle marchait en relevant la têtes avec les gestes des bacchantes du musée d'Arles. Alors les rebecks grinçaient des notes suraigües et les darabouks grondaient comme une tempête, à chaque instant on se reposait pour boire du raki...... La nuit venue, une vieille femme entra, c'était une ancienne almée, fort célèbre dans son temps ; elle dansa avec un art, une précision que nulle ne possédait, à la demande du voyageur, Koutchouk-Hanem se décida à danser la danse des guêpes (nahlèh).... les femmes s'accroupirent en cercle et la danse commença ; l'almée s'agitait et ôtait ses vêtements l'un après l'autre comme pour échapper à un insecte introduit sous ses vêtements ; lorsque le dernier fut enlevé, elle fit deux ou trois gambades insignifiantes et se précipita ensuite vers ses larges pantalons, où elle entra et resta cachée jusqu'au cou. Les danseuses étaient fatiguées et presques enivrés de raki ; le musicien, ivre mort, bavait sur son rebeck.”

A quelques détails près, dont la nature varie selon le

goût et le dégoût des vogageurs, cette description donne une idée exacte des représentations de ce genre.

Quand la danse est arrivée à son plus haut point d'excitation, il y a des moments de repos pendant lesquels les danseuses viennent agacer les spectateurs. Une manière galante de témoigner sa satisfaction est d'humecter du bout de la langue de petites pièces d'or qu'on leur applique sur le front, sur la gorge, sur les bras.

Les danseuses sont de toute antiquité en Egypte ; car on les voit représentées sur les monuments des Pharaons.

Nous devons mentionner encore une dame qui se rattache à celle des almées ; elle était fort apprécié au Caire, il y a une cinquantaine d'années ; elle se cache aujourd'hui dans les cafés dont la clientèle se recrute parmi les buveurs de raki, les consommateurs de karckich, le rebut des mauvais musulmans (Edmond About, *le Fellah*) ; elle s'étale encore cependant quelquefois sur les trétaux des fêtes publiques ; ce n'est plus une almée, mais *un almé*, un homme couvert de haillons, surchargé de bijoux qui imite les mouvements, les gestes, les provocations des danseuses ; " le montreur de cette bête immonde se tient debout devant lui, une bougie à la main, pour éclairer tous les détails de sa personne. Il lui crie de temps à cutre un compliment horrible accompagné de gestes trop significatifs. L'être ambigu sourit à ces incroyables louanges, et bientôt, toujours en musique, il fait le tour de la salle pour quêter des hommages plus solides et mieux sonnants."

Ce spectacle hideux se rattache à un genre d'ignominie qui a exercé sa funeste action d'une manière toute particulière chez les Orientaux, où il s'est développé sous

l'influence de certaines habitudes, de certaines conditions de la société ; mais il serait injuste d'en imputer exclucivement toute la faute à la société musulmane ; la flétrissante passion dont nous entendons parler a été dès la plus haute antiquité répandue parmi les races orientales ; elle s'est introduite de la Thrace chez les Grecs et les Romains......

Nous ne dirons rien des diverses sortes de baladins, escamoteurs, etc., qu'on rencontre dans les rues du Caire et surtout devant la porte des hôtel ; mais une classe d'hommes qui, sans être absolument particulière à l'Egypte, s'y voit cependant plus souvent qu'ailleurs, est celle des charmeurs de serpents. En ceci, comme en bien d'autres prodiges, le charlatanisme peut sans doute se mettre souvent de la partie ; néanmoins il reste des cas, et en grand nombre, où toute supercherie a paru impossible, et où les *psylles*, comme les anciens les nommaient semblent exercer sur les reptiles une fascination véritable.

Ils élèvent des serpents auxquels ils ont enlevé les crochets venimeux et ils les promènent sur les places. Leur principal exercice commence à *changer le serpent en bâton*, comme ils le disent ; pour cela, ils lui compriment fortement la tête avec leur pouce, et l'animal tombe dans une catalepsie qui l'immobilise dans une raideur complète, en lui pressant la queue et la roulant entre leurs mains, ils lui rendent le mouvement.

Pour dissimuler leur secret, ils accompagnent l'opération de diverses grimaces, comme de cracher dans la gueule du serpent. D'autre fois, ils affectent d'enrouler ces animaux autour de leur cou, de se faire mordre par eux et de réagir avec fureur contre eux en affectant de les manger tout crus ; souvent, un singe qui agace les

serpents, se fait poursuivre par eux, contribue à mettre de la gaieté dans le spectacle.

Une autre spécialité des psylles est de rechercher les serpents qui se sont introduits dans les maisons et se tiennent dans les endroits obscurs et humides.

Les psylles se font payer fort cher. Ils explorent avec soin les endroits où on peut trouver le reptile, et l'appelent en contrefaisant le sifflement des serpents, tantôt celui plus sonore du mâle, et tantôt celui plus étouffé de la femelle. C'est surtout à un *cri d'amour* que le serpent doit répondre. M. Geoffroy St. Hilaire, a assisté à l'une de ces scènes chez le général Bonaparte, lors de l'expédition française, et croit à la réalité de leur talent. La recherche n'avait pas duré moins de deux heures et demie. On s'était assuré que le psylle lui-même n'avait pas apporté de serpents dans ses vêtements, comme on les a souvent accusés de le faire...M, Maxime DuCamyr raconte une scène de ce genre dont il a été témoin ; le psylle entra dans la chambre, se mit à siffler sur un mode triste, monotone et lent ; puis il entonna une sorte d'imprécation impérative. Il disait : " Au nom de Dieu clément et miséricordieux, je t'adjure ! je t'adjure ! Si tu es dedans, si tu-es dehors, parais ! parais ! je t'adjure par le nom si grand que je n'ose le dire ! Si tu veux désobéir meurs ! meurs ! meurs ! " et le voyageur vit sortir un petit serpent qui rampait avec agilité sur les nattes ; le serpent ainsi évoqué se laisse prendre par le charmeur, qui le met dans son panier et l'emporte : quelque explication qu'on donne du fait, la réalité en a été souvent constatée.

Permettez-moi de finir ce chapitre en exprimant le regret qu'il n'y ait pas eu de psylles à l'époque *du serpent*

tentateur qui nous a valu tous les maux dont souffre l'humanité.

" Si tu es dedans, si tu es dehors, parais ! " Et notre mère Eve était sauvée et le serpent était mis dans un panier......

LA SOCIÉTÉ EN EGYPTE—FAMILLE—ESCLAVAGE

L'organisation sociale en Egypte comme en Turquie a pour base l'égalité, en ce sens qu'elle ne présente aucune aristocratie héréditairement constituée, et que la transmissibilité du nom qui est le caractère extérieur de l'aristocratie héréditaire, n'y est pas absolue. La hiérarchie des fonctions, essentiellement révocables et viagères y est seule admise ; l'honneur et les titres qu'elles confèrent à celui qui en est investi ne passent point à son fils.

Les descendants d'un homme illustre ne portent que leur nom personnel, un prénom, pour ainsi dire, tiré de l'antiquité biblique ou de l'histoire nationale, et auquel on ajoute pour éviter la confusion, un qualificatif tiré de sa ville natale, de sa conformation physique, de ses qualités et de ses défauts.

En cela, les Egyptiens sont plus sages que nous, car qui ne connaît pas parmi nous des crétins qui portent et s'enorgueillissent des titres de leur père, lesquels poussent la bêtise jusqu'à mettre sur les cartes de visite : " Monsieur X...., fils de Monsieur X...., président de la chambre des huissiers, fabricien de l'église St Nicolas, chevalier de l'ordre du Grand Turc, etc., etc. etc.," et cela se transmet de générations en générations

En outre, qui ne sait que dans certains pays, il y a de très petits descendants de très grands hommes qui touchent encore la pension que le gouvernement d'alors avait allouée à leurs ancêtres. Imitons donc l'Egypte, et ne récompensons que la valeur et le mérite personnels.

Les titres en vigueur en Egypte sont les mêmes qu'en Turquie : pachas, beys, efendis, etc. Ils expriment une distinction qui s'applique aux services rendus, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre militaire ; ils ne constituent point un titre de noblesse, comme nos titres de duc, comte, etc. ; ils ne sont point attachés à la fonction, ils ne sont point héréditaires.

Des Européens au service du vice-roi ont été élevés à la dignité de *bey*, en récompense de services rendus, soit dans la direction de travaux publics, soit dans l'administration, soit dans l'armée, etc. Le titre d'*efendi* (maître) se donne communément à qui exerce une profession tant soit peu élevée.

L'amour de la famille est très-développé chez les musulmans, peut-être à cause du manque de distractions extérieures et l'impossibilité de trouver d'autres plaisirs que ceux de la famille. Avoir un grand nombre d'enfants leur semble le bonheur le plus désirable, et ils ne conçoivent pas que l'on puissent s'en séparer. A ce sujet, voici ce qui m'est arrivé à Gemaï. Causant un jour avec nos bons Canadiens des joies de la famille, du bougonnement de la femme, du piaillement des marmots, j'aperçus, non loin de nous, une Soudanienne qui allaitait son enfant. Je ne sache pas de tableau plus touchant qu'en enfant pendu au sein de sa mère. Je m'avançai. Sauf la tête, la femme était fort belle......
Lui, l'enfant, était beau et gonflé comme une grosse

cerise noire. Je fis la risette à l'enfant et je lui donnai quelques bonbons dont je m'étais muni. L'enfant me tendit les bras, fit mine de ne plus vouloir me quitter et je fis semblant de l'emporter. J'avais l'air d'un Saint-Joseph. La mère se mit aussi à me suivre, et me voila avec la mère et l'enfant sur le dos. Me rappelant que puisqu'on achète des Chinois pour en faire des chrétiens, je pouvais tout aussi bien acheter un Soudanien dans le même but, la couleur ne faisant rien à l'intention, je proposai quelques pièces de monnaie à la mère pour sa progéniture. A la vue de l'argent, le cœur maternel de la femme se révolta ; elle me regarda avec des yeux de tigresse en colère et, pour comble de bonheur, le màri qui arriva sur ces entrefaites, pensant probablement que je voulais acheter femme et enfant prit une attitude de lion furieux qui m'effraya tellement que je remis l'enfant à sa mère et lui laissai aussi ma monnaie. Cette scène prouve que l'amour maternel est le même partout et que les Orientaux sont jaloux de leur famille et de l'honneur de leur femme plus que beaucoup d'entre nous. Chez eux, le scandale de nos rues et de nos places, légalement accepté, reçu dans nos mœurs, passé à l'état d'institutions honteuse, est limité à des quartiers infimes ; nous ne croyons pas non plus que le foyer conjugal y soit aussi souvent troublé que chez nous par l'inconduite ou l'infidélité, plus démoralisantes peut-être que la polygamie.

L'esclavage est aboli en principe en Egypte comme dans tout l'empire Ottoman ; les grands bazars d'esclaves ont été fermés ; mais il existe encore des marchés secrets même au Caire, et rien n'est plus facile que d'acheter un esclave nègre dans la haute Egypte. Je connais quel-

qu'un qui en a acheté deux pour les envoyer à un roi qui voulait en faire ses domestiques.

Esclavage pour esclavage !.. En Egypte il n'en est pas de même, dit M. About, car souvent un grand seigneur égyptien élève, instruit et développe un enfant esclave qu'il marie ensuite à sa fille et substitue à tous ses droits ; et on rencontre au Caire des ministres, des généraux, des magistrats de l'ordre le plus élevé qui ont valu mille à quinze cents francs dans leur première jeunesse."

Voyez encore la différence entre l'Egypte et la vieille Europe. Chez nous, quand ils sont jeunes, tous ces gens là ne nous coûtent rien, mais quand ils sont vieux, ils nous coûtent fort cher, ... tout comme le vieux Bordeaux....

HABITATION—COSTUMES—NOURRITURE

Presque toutes les maisons des *Fellâhs* sont de simples cases construites en briques faites d'un mélange de terre et de paille séchée au soleil, et recouverte d'un crépis très-lisse de terre argileuse ; une étroite ouverture y donne aceès ; elles sont bases, à peine élevées 2 de mèt. 60 c. et surmontées d'ane terrasse ou seulement de quelques roseaux qui forment un abri insuffisant contre le soleil. Les plus pauvres se composent d'une seule pièce, où prennent place tous les membres de la famille ; les plus aisées sont beaucoup plus vastes. L'immeuble des constructions est entouré d'un mur en pisé ; on y entre par une porte fermée au moyen d'une serrure de bois ; à droite, est une salle ouverte, plus ou moins vaste, un peu

élevée au-dessus du sol, blanchie à la chaux, où le maître de la maison reçoit ses amis ; un divan, quelques nattes, en comprend tout l'ameublement ; quelquefois, une première cour étroite, destinée aux visiteurs, précède l'entrée de la cour principale, dont elle est séparée par un mur ; d'autrefois, on entre directement dans la cour principale ; celle-ci forme la partie essentielle d'une maison musulmane ; c'est là que se tiennent les femmes, assises par terre ou sur quelque marche d'escalier ; elles y font la cuisine, toujours très-élémentaire, avec quelques pierres en guise de foyer y prennent leur repos, s'y livrent, quand elles le peuvent, aux douceurs de la conversation et du farniente ; d'un côté de la cour sont les chambres, d'un autre côté les étables, poulailler, etc.

Les chambres sont ce qu'il y a au monde de plus simple ; le sol est formé d'un glacis, les nattes et les couvertures sont roulées tous les matins et placées sur les étagères pratiquées dans les murs ; sur les parois, les robes, les voiles pendent accrochés à un crochet de bois, aucun meuble, aucun ornement ne corrige la simplicité de cette pièce ; tout le luxe consiste à blanchir les murs à la chaux.

Un escalier conduit au pigeonnler, complément ordinaire d'une maison Egyptienne. En voyant le culte, car c'en est un, que les Egyptiens ont pour les pigeons, j'ai pensé aux services rendus à la France par ces intelligents volatiles, durant le siège de Paris, et je me suis dit que chaque toit français, par reconnaissance, devrait avoir son pigeonnier.

Si le confortable et le luxe sont bannis de la demeure du fellâh, il n'en est pas de même des maisons apparte-

nant à des familles riches ; la division générale en deux parties distinctes subsiste : l'appartement des hommes´ *sélamlik*, celui des femmes, *odalik*. C'est dans la première seule que le musulman reçoit ses visites ; seul, il entre dans la seconde, et n'y pénètre même pas lorsque des femmes étrangères s'y trouvent. La porte réservée aux hommes est séparée de celle des femmes par un long corridor ou une cour. La première n'est meublée que de quelques divans bas placés à demeure le long des murs ; la seconde réunit seule tout le luxe de la maison. La curiosité des voyageurs, que surexcite si fortement le mystère dans lequel est enveloppée la vie des femmes, ne peut être au surplus satisfaite que par quelques descriptions dues à des Européennes admises à visiter les harems.

Théophile Gauthier a recueilli une de ces relations ; nous ne pouvons mieux faire que de la transcrire ici, " L'appartement était aussi élégant que riche et contrastait avec la sévère nudité du silamlik ; une rangée de fenêtres en occupait les trois plans extérieurs, de manière à admettre le plus de jour et de lumière.... Un magnifique tapis de Smyrne couvrait moelleusement le plancher, des arabesques et des entrelacs peints et dorés décoraient le plafond, un long divan de satin jaune et bleu régnait sur les deux faces de la muraille, un autre petit divan très bas s'étalait dans un entre-deux de croisée : des carreaux de damas bleu jonchaient cà et là le tapis. Dans un angle scintillait, placé sur un plateau de même matière, une grande aiguière de verre de Bohême, ramagée de desseins d'or ; dans l'autre était placé un coffret de cuir gaufré, historioré, piqué et doré, d'un goût charmant. Malheureusement ce luxe oriental était entremêlé d'une commode en acajou sur le marbe de laquelle pyra-

midait une pendule recouverte de son globe, entre deux vases de fleurs artificielles sous verre, ni plus ni moins que sur la cheminé d'un honnête rentier du Marais."

Le costume des musulmans, à quelques exceptions dues au rang ou à la richesse, est à peu près le même pour tous. Il se borne, chez les hommes, à un simple caleçon et une chemise de coton. Les moins pauvres se couvrent la tête d'un turban ou d'un *tarbouch* rouge ; les autres, d'une espèce de calotte blanche qu'on nomme *takyèh.* En public, la femme des paysans portent aussi un caleçon et une chemise, et sur la tête une longue pièce de coton rejetée en arrière, et dont les pointes retenues avec les dents, leur servent à l'occasion à cacher leur figure. Les deux sexes sont laissés entièrement nus dans le bas âge.

Les jeunes femmes sont bien conformées, épaules larges, poitrine bien placée, figure régulière et très expressive, les yeux étincelants, à demi voilés de longs cils noirs. Elles se peignent les lèvres en bleu foncé ; elles se tatouent le menton et d'autres parties du corps. " Leur démarche est fière, leste, élégante ; il est impossible de porter avec plus de grâce un fardeau sur la tête ou un petit enfant à cheval sur une épaule." Ce costume s'applique surtout aux femmes de la ville, car en plein désert ou le long des bancs du Nil, j'en ai vu.... de mes propres yeux vu.... ce qui s'appelle vu.... en français, et *shocking* en anglais....

Le costume des dames musulmanes se compose : de longues chemises qui remontent jusqu'au bas du cou et se ferment sur le sein, et qui, chez les gens riches, sont faites de soie de Brousse ou même de gaze ; de caleçons

longs et larges, d'un pantalon et d'une veste. Les tortures et les mensonges du corset leur sont inconnus. Un mouchoir et un voile blancs leur couvre la tête quand elles ne le lèvent pas, ce qui leur arrive quelquefois.

Le costume des hommes, dans les classes supérieures, est à peu près celui des Européens, sauf la coiffure qui reste toujours égyptienne.

Le costume des *saïs* (coureurs) consiste en une sorte de chemise en mousseline à larges manches tombantes, en forme d'ailes, une sorte de pantalons en étoffe blanche, comme celle de la chemise, bouffant jusqu'aux genoux, et serré à la taille par une ceinture de soie multicolore, une petite veste ou gilet brodé d'or, quelquefois fort riche ; sur la tête une calotte rouge à long gland de soie bleu, ils courent devant la voiture pour faire ranger les passants.

L'habitude du voile chez les musulmanes n'est pas l'effet d'une prescription religieuse, ni une précaution contre la jalousie ; c'est tout simplement une convenance, une raison de vanité, c'est, en un mot, *comme il faut*. Avis à nos grandes et honnêtes décolletées de la civilisation !....

Le musulman est très sobre ; trois galettes de doura, larges comme la paume de la main, suffisent pour sa journée. Lés plus industrieux ou les plus riches y joignent des pastèques, des concombres, de la chicorée, quelques dattes, des oignons et des lentilles rouges, ce qui est leur régal. Le fellah se lève et se couche avec le soleil. Son bonheur suprême, c'est le repos ; il ne travaille que contraint pat la nécessité absolue.

Dans les familles aisées, la cuisine est plus compli-

quée, et dans le monde officiel tout se fait à l'européenne. La seule boisson adoptée généralement est l'eau. Cependant le *raki*, sorte d'eau-de-vie de dattes, aromatisé de gomme, laquelle entre parenthèse est fort agréable à boire, et d'autres liqueurs auxquelles les croyants se plaisent à attribuer dans des cas d'indisposition, des vertus curatives, sont quelquefois copieusement employées. L'ivresse a été quelquefois regardée comme de bon ton en Egypte : *cela était turc.* Pour ma part, et quoique ayant payé une bouteille de cognac cinquante francs en plein désert,—hélas ! je croyais que c'était ma dernière—je sais qu'il était difficile de se procurer des liqueurs, autrement dit des cordiaux, durant la campagne du Soudan. Ayant un jour sollicité l'autorisation du colonel Duncan, que nous appelions le grand échanson de Ouady-Halfah, afin d'obtenir un coup à boire pour quelques braves Canadiens très fatigués qui venaient de conduire un des nôtres à l'hôpital, je ne pus l'obtenir. Vexé, froissé et assoifé moi-même par ce refus, j'écrivis une lettre très explicative au colonel Duncan, la signant de mon titre : " *Correspondant de l'Evénement.*" Le colonel Duncan m'envoya l'autorisation, et nous bûmes à sa santé.

———

MŒURS—USAGES DIVERS—BAINS—CAFÉS—BAZARS PROMENADES

Le fellâh est laborieux, patient mais inconscient ; il travaillera du matin au soir, exposé au soleil, dans l'eau et la boue, s'il entrevoit un gain certain ; la paresse dont on l'accuse tient souvent à l'incertitude ou il est de

recueillir le bénéfice de son travail; *la fellâh* travaille plus encore que le fellâh ; c'est elle qui est en général chargée du plus gros de la besogne, qui porte les plus lourds fardeaux ; on la voit souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupée à casser des roseaux ; ces femmes, qui travaillent beaucoup, vieillissent vite ; à vingt cinq ans, elles sont aussi flétries que les Européennes à quarante ans ; toute cette population de la campagne est polie, douce, obligeante ; il est rare qu'un voyageur ait à se plaindre d'elle ; et ce caractère humain de vieilles populations égyptiennes se retrouve dans les villes ; il est arrivé souvent à des étrangers, en parcourant les rues étroites et sinueuses d'une ville Egyptienne, de renverser des marchandises exposées en plein vent sur de petites tables, et même aussi un peu les passants ; il est rare que ces actes de maladresse aient eu pour eux des suites fâcheuses ; le fond du caractère égyptien est une bonté insouciante, une disposition à tout accepter sans murmures ; ce peuple a un mot qui répond à tous les accidents, à toutes les contrariétés et en neutralise l'effet, c'est le mot *malech*, qui peut se traduire ainsi : *cela ne fait rien, cela devait arriver ;* grâce à ce mot magique, il est rare qu'un Egyptien perde son sang-froid et se laisse entraîner à la colère, dans les circonstances ordinaires ; même dans sa bouche, ce mot n'a rien de la signification voulu que nous sommes quelquefois portés à lui attribuer. Cette étude que je prends dans le livre très intéressant du Docteur Emile Isambert, peut-être très vraie en temps ordinaire, mais en temps d'agitation comme celui dans lequel se trouvait l'Egypte pendant la campagne du Soudan, l'attitude des musulmans était toute différente ; ce qui vient à l'appui de mon dire, c'est le nombre de

soldats blessés et tués qu'on trouvait le soir dans les rues du Caire, faits qu'on a essayé de tenir secrets.

La loi religieuse a fait aux musulmans un devoir de la purification matérielle. Elle l'a divisée en trois degrés, la *lation*, l'*ablution*, le *lavage*, et a minutieusement énuméré les souillures physiques ou morales après lesquelles l'un de ces actes de purification devenait nécessaire. Il serait fastidieux de déclarer ici les cas nombreux, inconnus en Orient aux personnes les plus propres, ou la purification devient un devoir.

Ils se rattachent d'ailleurs aux détails les plus intimes et les plus secrets de la toilette, et ne sont connus du voyageur que par indiscrétion. Pour les biens connaître il faudrait être musulman. Restons donc Européens.... En général, ces bains consistent à vous faire passer dans des salles graduellement chauffées, à vous faire passer de la transition de l'eau froide à l'eau chaude, à vous désarticuler, à vous faire craquer les membres, à vous masser, et après un éreintement général qui nécessite le repos et des stomachiques pour vous remettre d'aplomb, vous êtes léger comme si vous aviez laissé la peau et les os dans votre bain. Pour moi, j'aime mieux un bon bain dans l'onde amère.

Les cafés sont très-nombreux en Orient, du reste cette liqueur y est divinement préparée, et offrir le café et la pipe est l'acte le plus élémentaire de la civilité. Comme partout ailleurs, c'est un lieu de réunions, d'affaires et de passe-temps.

Les *Bazars* sont les magasins des orientaux. Le luxe des boutiques est absolument inconnu en Orient ; elles sont réunies dans des galeries couvertes au moyen de

planches ou de nattes destinées à intercepter les rayons du soleil ; la lumière, tamisée à travers ce toît, laisse tomber un demi jour fort apprécié dans ces pays de grand soleil ; aussi les bazars sont-ils les rendez-vous favoris des promeneurs et des femmes ; celles-ci s'y rencontrent en grand nombre, arrêtées devant les boutiques ; chaque nature de produits à son quartier spécial ; chaque magasin se compose d'une petite loge, dont la partie la plus avancée est garnie d'une sorte d'établi en planches, où le marchand est assis et d'où il peut aisément atteindre les marchandises disposées dans les rayons à ses côtés et derrière lui, des marchés se font frêquemment sans entrer dans la boutique, où l'espace et le jour manqueraient également ; le plus souvent même, dans les anciens bazars, il n'y a pas de boutique proprement dite, et l'on s'assied sur la banquette, à hauteur d'appui, à côté du marchand ; les femmes se tiennent debout ; il n'est pas rare de voir le marchand vous offrir du café et du tabac.

Ces bazars ressemblent donc beaucoup à nos marchés couverts, à nos halles, moins les poissardes, dont le langage fleuri est aussi ahurissant que le silence des marchands orientaux est abrutissant.

En outre, au Caire et à Alexandrie, on trouve de très beaux magasins tenus par des Européens, lesquels feraient très bonne figure à Londres ou à Paris.

Les promenades, dans les grandes villes d'Orient, sont comme celles de l'Europe. Ce sont des localités avoisinantes où les populations vont passer leurs jours de fêtes le vendredi pour les musulmans, le dimanche pour les chrétiens. On sait le rôle que jouent à cet égard les cimetières de Constantinople, remarquables par leur beaux

bois de cyprès et l'élégance de leurs tombes de marbre doré. Il n'en est pas de même en Egypte. Les cimetières situés pour la plupart dans la zone des sables, ne présenteraient aucun agrément. Les rives du Nil, les chemins qui y conduisent, les plantations qui les avoisinent, et, dans les villes, des places plus ou moins vastes, servent de lieu de promenade. Outre ces lieux de rendez-vous populaires, de belles avenues, des jardins à l'européenne ont été créés et sont devenus le rendez-vous du monde élégant.

Tout comme à Paris, sur l'avenue de l'Impératrice, on rencontre des attelages de maître, précédés des *saïs* (coureurs), et d'autres voitures aussi, contenant des femmes voilées, surveillées et accompagnées par des eunuques qui roulent des yeux de Cerbère. Avec ce genre de gouvernantes pour nos demoiselles de grandes maisons, les coups d'œil furtifs et les glissements de petits billets doux, éviteraient chez nous bien des accidents.... de voiture.

AGRICULTURE—PRODUCTION—CLIMAT—MALADIES

L'Egypte a été dans l'antiqnité *le grenier du monde.* Si elle perdu ce rôle dans les temps modernes, elle est encore d'une grande richesse en céréales. Les premières récoltes sur les terres inondées sont terminées en mars ou en avril. Sur les terres 'arrosées artificiellement, on obtient, par la continuité des arrosements, une seconde et même une troisième récolte. Les secondes récoltes donnent du dourah, du maïs, etc ; les troisièmes, des fourrages, des plantes potagères, des concombres.

Citons le beau morceau de Napoléon sur l'Egypte. Ecoutons-le encore nous décrire, de son style ferme et concis, les travaux de l'agriculture et ses produits.

“ En septembre, octobre et novembre, dit-il, la terre est couverte d'eau : c'est la saison du repos ; tout est suspendu. Le peuple a les yeux attachés sur le Nil ; il attend le moment où le fleuve sera rentré dans les canaux pour se livrer aux travaux champêtres. Dans une contrée prédominée par de telles circonstances, le commencement de l'année a dû être fixé au 21 septembre. L'équinoxe d'automne est le milieu de la saison morte, la limite placée entre les deux années, le point de séparation des deux exercices . . . .

“ En Egypte, la terre produit sans engrais, sans pluie sans charrue,” ou du moins au moyen de charrues très-primitives, dont le soc, de bois très dur, est d'une forme grossière, le plus souvent à peine entouré d'une armature de fer. Là où manquent les soins du labourage “ l'inondation du Nil et son limon productif les remplacent. Les terres où ne peut arriver l'inondation, on les couvre de limon, comme en Europe de fumier, et on les arrose par des moyens artificiels. Les bœufs servent à faire mouvoir les machines à roue pour élever les eaux et arroser la terre. On ne pourrait, sans les arrosements artificiels ni cultiver les champs qui sont au-dessus de l'inondation, ni se procurer une troisième et une seconde récolte.”

“ Après la première récolte qui est la principale, et au mois de novembre et de décembre, aussitôt que les eaux sont rentrées dans les canaux, que la terre est découverte, mais encore à l'état de boue, les cultivateurs sèment. Le poids de la semence la fait enfoncer dans la boue. De cette époque au mois de février, mars

et avril, elle germe, pousse, croît, mûrit et devient en état d'être récoltée. Le blé se recueille en mars. La terre a conservé suffisamment d'humidité par l'inondation pour n'avoir plus besoin d'arrosement. Les rosées sont d'ailleurs très abondantes.... Le trèfle se coupe trente jours après la semaille ; les deuxième et troisième coupes ont lieu chacune à vingt jours de distance."

Le coton se sème en mai ; le *pavot*, dont on extrait l'opium, se récolte en avril. Le *tabac*, le *maïs*, le *riz* et la *canne à sucre* y ont été naturalisés dans les temps modernes et y sont d'un grand rapport.

Bien d'autres cultures avantageuses pourraient prospérer, si le cultivateur y pouvait faire les avances qu'elles exigent.

Les pluies sont très rares dans la haute Egypte, presque nulles dans l'Egypte moyenne. La neige, la gelée blanche elle-même, sont inconnues en Egypte, mais les rosées sont très abondantes, de novembre en mars ; le sable s'imprègne profondément, et l'arabe nomade profite de ce moment, en décembre et janvier, pour jeter en terre la semence de blé qu'il récoltera en beaux épis mûres vers le 15 mars : la moisson faite, il va porter plus loin sa tente tissue du poil de ses chameaux, et les espaces naguère verdoyants, couverts de moissons, ne présentent plus qu'un aride désert que le vent recouvre de sable jusqu'à l'année suivante, où la même opération, la même moisson, hâtive, recommencera et donnera des résultats aussi rapides et aussi satisfaisants. En hiver, le thermomètre se maintient à 10 et 12 degrés centigrades au-dessus de zéro. En été, la température monte à 35 et même 38 degrés au Caire, et arrive jusqu'à 45 degrés

dans la haute Egypte, le tout à l'ombre. Ajoutez à cela le *Khamsin* (cinquante) vent du désert qui se fait sentir durant cinquante jour, et le *simoun* (le poison) plus suffocant encore que le Khamsin, et vous croirez avoir à faire à l'une des sept plaies de l'Egypte. En général, le climat de la haute Egypte, quoique plus chaud, est d'une salubrité plus égale et plus constante que celui de l'Egypte inférieure. Le ciel y est d'une pureté admirable ; jamais l'atmosphère ne s'y voile du moindre nuage. C'est à cette sérénité constante et à l'extrême sécheresse qui en résulte, que l'Egypte doit la conservation de tant de monuments, avec leurs sculptures et leurs peintures, qui remontent à des époques reculées. Malgré cela, on ne s'acclimate pas sous ce ciel d'airain ; il faut y être né de parents arabes pour respirer inopinément cet air de feu. Le fils d'un Européen et d'une femme du pays y atteint rarement sa dixième année.

Les principales maladies sont l'*ophthalmie*, provenant des poussières, de la sécheresse de l'air et des mouches qui se posent souvent sur les yeux. Aussi y a-t-il beaucoup d'aveugles. Les *fièvres intermittentes*, les *affections du foie*, les *inflammations des intestins*, les *congestions cérébrales*, la *phthisie pulmonaire et l'éléphantiasis des Arabes*. Malheureusement, beaucoup trop des " Voyageurs Canadiens " connaissent ces maladies, qui ont fait des victimes parmi eux. Enfin, il y a aussi le *bouton du Nil* (hamou-el-Nil) espèce de maladie de la peau, sorte d'éruption cutanée par laquelle nous sommes presque tous passés ; aussi, pour atténuer nos souffrances, pensions-nous aux boutons de nos belles fleurs Canadiennes.

ANTIQUITÉS EGYPTIENNES—PYRAMIDES—OBÉLISQUES—SPHINX—MOSQUÉES—MUSÉES—MOMIERS.

Les *Pyramides* sont les plus vieilles constructions du monde historique. Elles étonnent par l'extrême simplicité de leur figure géométrique non moins que par leur masse et le merveilleux agencement des blocs énormes qui les composent, et même par l'habilité qui a présidé à quelques-uns de leurs détails intérieurs. Le lecteur aura un léger aperçu de ce travail de géant, par la description de la principale d'entre-elles.

La *Grande Pyramide* ou *Pyramide de Kéops*, à sa hauteur principale du sommet est de 137 mètres (422 pieds). La largeur actuelle de chacune des quatre faces de la pyramide à sa base est de 227 mètres. La hauteur de la face, mesurée sur le plan incliné est de 173 mètres. Comme point de comparaison, il est bon de se rappeler que la tour de Strasbourg, la plus haute de l'Europe a 142 mètres, la coupole de St. Pierre de Rome, 132, la flèche des Invalides de Paris, 105.

L'inclinaison des faces de la Pyramide est de 52°. On peut les appeler les tombeaux des rois Egyptiens, car c'est dans ces monuments funéraires que les fastueux souverains de l'Egypte croyaient dérober leurs momies aux injures des siècles, en les scellant sous une montagne de pierre close hermétiquement après leur mort. On a émis bien des opinions, et quelques-unes assez bizarres, sur la distinction originaire aussi bien que sur l'ancienneté des Pyramides. Aujourd'hui que ces prodigieux monuments ont été explorés et décrits dans leurs moindres détails, qu'on en connaît la structure intérieure, et qu'on a pu tirer des inscriptions égyptiennes, quelques indica-

tions précises, tous ces points sont fixés et hors de discussion. Les pyramides ne sont autre chose que des constructions tumulaires, et elles remontent aux premières dynasties pharaoniques. Leur construction se commençait par le centre et se développait extérieurement à la manière de l'aubier dans les arbres, de telle sorte qu'autour d'un pyramide de moyenne grandeur, formant comme un noyau central, on ajoutait successivement une ou plusieurs couches extérieures épaisses de 5 à 6 mètres ; chaque couche augmentait ainsi graduellement la grosseur et l'élévation de la construction primitive. Pour se rendre compte de ce procédé, il faut savoir que chaque prince de l'ancienne monarchie, dès son avénement au trône, faisait commencer la construction de sa pyramide tumulaire, et cela sur de médiocres proportions, afin d'en assurer l'achèvement, dut-il ne règner que peu de temps ; mais, à mesure que son règne se prolongeait, il faisait établir de nouvelles couches aur les couches antérieures, si bien que la longueur de la pyramide était toujours en raison de la durée du règne. C'est ce qui explique pourquoi quelques-unes des pyramides ont de si vastes proportions, tandis que d'autres sont restées à l'état embryonnaire. Grande ou petite, la construction terminée à la mort du roi était revêtue d'une enveloppe de pierres dures et polies qui faisait disparaître les gradins, en même temps qu'elle recouvrait et dissimulait complètement l'orifice de la galerie conduisant à la chambre sépulcrale. Les tombeaux des princes dont le règne fut court n'y ont qu'une ou deux chambres hâtivement décorées, tandis que le sarcophage des rois qui occupèrent longtemps le trône se trouve déposé au fond d'une longue suite de salles et de galeries, toutes couvertes de peintures et de

légendes historiques ou symboliques. On est obligé de monter à dos de musulmans pour ascensionner les pyramides, ce qui ne permet pas aux dames de les visiter à l'intérieur, ce qui est du reste très fatigant. Les premières pyramides datent de trois milles dix ans (3010) avant J. C.

Tels sont les renseignements succints que j'ai cru devoir donner au lecteur désireux de visiter ces monuments qui contemplent quarante siècles d'une civilisation qu'ils ne pourront retrouver eux mêmes que par le Christianisme ! Après les pyramides qui forment les plus anciens monuments de l'Egypte, il y a les *sépultures*, les *tombes* (mastabas) monuments funèbres aux caractères différents de leur epoque et dignes d'intérêt. Enfin les grandes *statues colossales* de l'Egypte, telles que les colosses dits de Memnon à Thèbes, le colosse de Ramsès à Memphis, monuments isolés qui, comme les obélisques, étaient dressés à l'entrée de grands édifices aujourd'hui disparus.

Du reste c'est à Thèbes, ancienne capitale de l'Egypte, que se trouvent en partie les plus rares monuments et antiquités, et nous allons en décrire quelques uns. A Longsor, petit village près de Thèbes, on contemple les deux *statues* de Ramsès, taillées de même que les obélisques, dans un seul bloc de granit rouge des carrières de Syène ; elles sont enterrées aux trois quarts en arrière des obélisques, n'ayant au-dessus du sol que le buste et la tête, très mutilés. Comme toutes les images analogues qui se rencontrent devant les monuments égyptiens, celles-ci sont assises ; leurs proportions sont celles d'une statue de 13 mètres. A droite, en avant de l'extrémité ouest du pylône, la tête d'une troisième statue de roi sort du sable ; elle servait probablement de pendant à une

quatrième statue placée devant le pytône (E.) et maintenant disparue.

Les deux *obélisques* étaient d'une hauteur un peu inégale. Le plus grand mesure 25 mèt., 6 depuis sa base jusqu'au sommet du pyramidien ; le second n'a que 23 mètr. 57. C'ést ce dernier donné à la France par Mohammed-Ali, qui a été transporté à Paris en 1836, et que l'on voit aujourd'hui sur la place de la Concorde. Tous deux sont d'une beauté d'exécution extrêmement remarquable.

Les ruines de Karnak, sont les plus vastes et les plus belles, non-seulement de Thèbes, mais de toute l'Egypte. Quand on sort de Lougsor par le nord on arrive à la *Grande avenue des sphinx*. Après avoir dépassé un petit cimetière arabe avec quelques coupoles surbaissées, on se trouve au milieu d'un chemin bien frayé, que bordent à droite et à gauche, à des intervalles assez rapprochées, des débris de piédestaux et de restes de sphinx. Plus on approche de Karnak, plus ces monuments se multiplient ; et à Karnak même on trouve des sphinx en entier, à corps de lion et à tête de femme. Les sphinx tiennent entre leurs pattes antérieures la statue du roi Amenhotep III, ce qui indique suffisamment que cette allée de deux kilomètres de longueur, qui devait compter environ 1000 sphinx appartient à ce grand prince. Vient ensuite l'*Avenue des Béliers*, de 300 mètres de longeur environ, bordée de sphinx à tête de bélier accroupis sur leurs piédestaux ; après cela se trouve une autre avenue de 200 mètres, conduisant au temple de Mont aux ruines. La description de ce petit temple nous donne une idée des autres. On entre par un pylône dans une cour au centre de laquelle est une

avenue de dix colonnes. Un pylône la sépare d'une seconde cour ornée elle-même de colonnes. Vient ensuite un vestibule où se dresse un double rangée de six colonnes ; et ensuite, une série de chambres qui constituaient le sanctuaire proprement dit et ses annexes. Ce que ce temple offre de plus intéressant, ce sont les statues de Sacht, à la tête de lionne, qui remplissent les deux premières cours et les couloirs qui bordent le temple. Toutes sont en granit noir et à peu près uniformes de travail et de style, on exploite cette mine de statues depuis 1760. Elles ont approvisionné les musées d'Europe, à *Esnèh*, il y a un temple de toute beauté, enseveli sous la ville, et en parfaite conservation. Il compte vingt-quatre colonnes, des inscriptions et sculpture toutes d'un caractère religieux, et des noms de voyageurs inscrits sur les murailles latérales lesquels, pour passer à la postérité, n'ont pas trouvé de meilleurs moyens.

Les *mosquées* se ressemblent à peu près toutes, nous en décrirons une. La *mosquée des milles et une colonnes* (Gami bin bir Derek) située à Alexandrie, offre un intérêt historique. Elle marque l'emplacement probable de l'ancienne *Eglise de St-Marc*, qui conservait le siège du patriarche, et avait été construite sur l'endroit légendaire ou l'évangiliste avait reçu la mort. L'église fut détruite en 1219, par le sultan Hilek-el-Kamil, au moment où les Croisés vinrent assiéger Damiette et menacer Alexandrie. Cette mosquée, sauf le grand nombre de ses colonnes, qui est d'ailleurs bien loin de répondre à son nom, ne présente rien de remarquable. Après avoir servi, pendant l'expédition française, comme dépôt de l'artillerie, elle a été transformée en hôpital militaire et de la marine, et,

dans ces derniers temps, en caserne du corps des gardes municipaux. Le plan des mosquées est fort simple. Représentez-vous un grand carré ouvert, entouré sur trois côtés de deux rangées de piliers formant un double portique à arcades. Sur la quatrième face de la cour il y a cinq rangées de piliers formant quatre nefs transversales qui constituent la mosquée proprement dite. Au centre de la cour est la fontaine aux ablutions, recouverte d'un dôme ; des minarets s'élèvent aux angles et un dôme supporte la partie antérieure du quadrilatère à part les décorations intérieures qui sont très belles, très antiques, très originales et très mystérieuses, comme dans toutes les églises du reste, telles sont à peu près les mosquées.

Les *Musées*, celui surtout de *Boulay*, sont l'une des plus grandes curiosités instructives de l'Egypte. L'inventaire général comprend des statues, statuettes, figureries, des stèles, des amulettes, des sarcophages, des objets du culte. Il y a des statues de *dieux*, *de rois* et de *particuliers*. Les *stèles* sont ces dalles plates, quelquefois rectangulaires, entremêlées de textes plus ou moins serrés en écriture hiéroglyphique.

Les *amulettes* sont des talismans aux influences magiques, trouvés dans les tombeaux et dans l'intérieur des momies. Les sarcophages sont généralement en granit, ressemblant quelques-uns à la forme humaine et étaient destinés à contenir les cercueils. Tous ces meubles funéraires ont des formes, des peintures, des emblêmes des décorations aussi originales qu'inexplicables. Quant aux *Momies* dont on ne connait pas au juste le procédé de conservation, elles sont noires, désséchées, la eavité de la poitrine est remplie d'*amulettes*, de *scarabées*, de *talismans* ; quelques-unes sont jaunes, luisantes ; les ongles

des pieds et des mains sont teints en bleu ; les membres se plient sans les briser et ont conservé une flexibilité remarquable. Sur les meilleurs d'entre elles, sur celles de première qualité, *le doigt s'enfonce encore dans la chair* !... Enfin, figurez-vous un singe empaillé, avec des bandeaux, des bijoux, de la dorure, et vous aurez une idée de la momification....

LE NIL—LES CATARACTES

Le *Nil*, des lacs Nyanza, où se trouve sa source présumée, jusqu'à la méditerranée coule sur une longueur de *38,400 kilomètres.*

Il compte *quatorze cataractes* principales, dont la seconde à Ouady-Halfa, est celle qu'on nomme la *grande cataracte.* C'est une série de rapides de deux lieues de long, et absolument infranchissables.

C'est pour les franchir que "*Les Voyageurs Canadiens*" ont été appelés en Egypte, et ils les ont franchies en victorieux. La longueur du Nil s'évalue à 1200 mètres dans la haute et la moyenne Egypte. Le fleuve croît régulièrement tous les ans depuis le 15 juin jusqu'au 15 octobre, le décroit depuis cette époque jusqu'en février ; de février en mai, il reste à peu près stationnaire. Ce sont ces changements qui constituent pour ainsi dire, trois saisons régulières en Egypte, où, depuis la plus haute antiquité, tout ce qui regarde l'agriculture se règle sur les variations du Nil. On peut donc appeler le Nil, le père nourricier de l'Egypte.

Un témoin occulaire, l'ingénieur Lebas, qui a transporté à Paris l'obélisque de Lougsor, décrit ainsi l'aspect

des crues dans la moyenne Egypte : " L'eau perd d'abord peu à peu sa transparence ; on remarque aussi de légères oscillations. Quelques jours après, vers le milieu de juin, elle prend une teinte verdâtre et le crue devient sensible.

Plus tard la couleur passe au rouge foncé, la vitesse du courant augmente, et les eaux charrient des masses de mousse. Le mouvement d'ascension a lieu sans trouble, sans agitation, sans produire aucun bouleversement des terres. Avant que les eaux aient atteint leur maximum, on ouvre les canaux de dérivation pour faciliter et étendre l'inondation. Communément tout le terrain de la plaine n'est pas couvert par les eaux ; les parties laissées à sec s'humectent par infiltration."

Le sol qui vient d'être arrosé est couvert d'une couche de terre noire, à laquelle chaque inondation superpose nécessairement une couche nouvelle. C'est un phénomène palpable que nul ne peut révoquer en doute. Le sol de l'Egypte éprouve donc un changement séculaire d'élévation. On peut d'ailleurs le vérifier par l'observation directe. La base d'un grand nombre de monuments, dans toute la longueur de la vallée du Nil, se trouve aujourd'hui à plusieurs mètres au-dessous du niveau du fleuve. Ainsi les socles qui portent les deux colosses de Memnon, dans la plaine de Kournah à Thèbes, ont presque entièrement disparu sous les couches du limon ; ils se trouvent à 5 mètres au-dessous du sol actuel, qui cependant n'a pas cessé d'être annuellement inondé tous les ans, et il est à craindre que, si des précautions ne sont prises et des travaux faits pour préserver cet admirable monument de l'antiquité, ses fondements ne soient minés peu à peu par les eaux, et sa destruction certaine dans un avenir plus ou moins rapproché. Les ingénieurs

français ont évalué à 126 millimètres (4 pouces ½) l'exhaussement séculaire du sol par les dépôts du limon. L'eau du Nil a une douceur singulière au goût ; de grands voyageurs ont trouvé que nulle autre eau ne lui était comparable ; elle conserve longtemps sa saveur, on pourrait dire sa suavité : les habitants du pays ont l'habitude de dire proverbialement : " *Qui a bu l'eau du Nil, reviendra forcément en boire.*"

Et le proverbe me paraît avoir raison, car malgré tous les ennuis, tous les scorpions, tous les crocodiles, tous les maux et tous les animaux que contient l'Egypte, je serais désireux de revoir ce diable de pays et ce pays de diables. En effet, tous ces vieux monuments, toutes les surprises qu'on rencontre, et surtout le Nil, dangereux et terrible comme le fleuve des enfers, nous fascine, nous attire, nous aimante....

Maintenant, arrivons de plein pied à la *deuxième cataracte*, ou plutôt *grande cataracte.* La cataracte proprement dite, c'est-à-dire l'espace que les rochers occupent sans interruption dans le lit du fleuve, n'est pas de moins de 12 à 15 kilomètres, et l'on peut évaluer à 30 ou 40 mètres l'abaissement total du niveau du fleuve dans l'étendue de ce banc de récifs.

Cet abaissement se produit par une suite de ressauts ou de chutes dont une ou deux ont bien 8 à 10 mètres. Il était impossible autrefois de faire traverser aux barques la deuxième cataracte, et aujourd'hui encore elle est impraticable pendant la saison des basses eaux ; mais grâce à quelques travaux et à nos " Voyageurs Canadiens," le passage a été franchi en emportant les troupes anglaises qui applaudissaient au courage et à la science *de nos gars*.... Large, sinistre, hérissée de rochers

noirs, remplie de bouillonnements verdâtres, fourmillant d'arbustes épineux et de plantes vénéneuses, infranchissable pour les barques, la cataracte aussi remplie de crocodiles, s'ouvre effrayante devant nous comme une immense gueule prête à nous engouffrer. " Le fleuve, dit Sir Samuel Baker, gronde à travers le défilé comme un lion dans sa tannière. ." Nul peuple ne l'habite ; il n'y a sur ses bords ni villages ni maisons ; elle est déserte. Sur ses aigrettes de rochers, noirs comme des charbons de terre, on ne voit remuer que des gypaètes blancs et des vautours chenus, qui déchirent le cadavre pourri de quelque crocodile échoué sur le sable.... Telle est, tout le long du Nil, la route effrayante que " Les Voyageurs Canadiens " ont eue à parcourir, à affronter et à vaincre.....................................

Aussi, en descendant les rapides de votre majestueux St-Laurent, en contemplant la merveilleuse nature qui empoigne notre âme le long de ses rives pastorales, en comparant les immenses prairies canadiennes, pleines de suaves parfums, à la stérilité et à la sècheresse du désert africains, en voyant la flèche de vos Eglises scintiller vers les nues, mon cœur s'est écrié : il n'y a que le Christianisme seul, ce roi de la civilisation, qui fera retrouver à l'Egypte la splendeur de sa grandeur passée.

Première Lettre des Voyageurs Canadiens

Origine du mot : " Larmes de Crocodiles ".—Le St. Laurent—Naïvetés et amour filial canadiens.—Un tour de Bacchus.—L'océan.—Première station.—Chanson contre le mal de mer.—

C'est à bord de *l'Ocean King*, *Wasking King*, comme l'appellent quelques uns de nos gars peu familiarisés avec la prononciation de la langue de Shakespeare, que je vous écris.

....Je commence par notre départ de Montréal, le dimanche matin, 14 Septembre 1884.

Allant au Nil, je dois vous dire que je crois avoir trouvé l'étymologie du mot : " Larmes de Crocodiles. " Voici : Samedi soir, quand presque tous les voyageurs étaient à bord, une *squaw* apparut voulant voir son homme. Celui-ci l'ayant aperçue franchit le bord du pont et le voilà dans les bras de sa moitié. Je vous assure que cette moitié était une totalité complète ; taille de chêne rabougri ; et pesant au bas mot plus de deux cents livres. Les voilà donc s'embrassant comme Daphnis et Chloé, ces deux enfants de nos forêts, quand, pour mettre fin à cette attendrissement,on obligea notre homme à remonter à bord. Comme il résistait, elle aussi, il fallut l'assistance de la ice. Enfin, dans une dernière étreinte par trop rapprochée où les lèvres étaient aux lèvres, les mains du mari disparurent dans le corset de la *squaw*, et, cherchaient à prendre....quoi ?....Shocking !....Patatras ! Une fausse manœuvre s'étant produite, en entendit un bruit de verre cassé et une bouteille de whisky vint s'applatir

sur le pavé..La Squaw se mit à pleurer, lui aussi, a fendre l'âme, et je crois qu'on peut trouver là l'origine de l'expression : "Larmes de Crocodiles...." Tous nos gars qui sont gais et bien portants en rient encore.... Je ne vous parlerai pas de la poétique traversée qu'on fait sur votre merveilleux et unique St. Laurent. "Si pierre qui roule n'amasse pas mousse, " par contre, le voyageur qui traverse cette fertile contrée y cueille, y glane des souvenirs inoubliables. Il faudrait Fénelon pour les décrire. Les gardant pour plus tard, je me bornerai à vous conter quelques anecdotes relatives au voyage.

Entrés dans le golfe, un beau gars de six pieds, à la figure franche et honnête, m'aborde et me demande. Est-ce que vous venez avec nous ? Mais oui, mon ami, car tous ceux à bord vont en Egypte—On m'avait pourtant dit que si l'on rencontrait un bateau qu'on pourrait le prendre et revenir.—Je ne voulus pas rire de cette naïveté, mais le gars se figurait qu'on pouvait débarquer d'un bateau en pleine mer, comme on débarque d'un char dans la rue St. Jean....J'en rencontre un second qui me montre un *bobo* à la lèvre et qui me demande ce qu'il faut y mettre.—Ah ! mon gaillard, lui dis-je, tu as embrassé quelque fille, avant de partir.—Je n'embrasse pas les filles, me répondit-il.—Une femme alors !—Je n'embrasse pas les femmes.—Qui donc embrasses-tu ?....J'ai embrassé ma mère !....Ce mot si simple de grandeur m'a tellement touché, que j'aurais embrassé ce bon gars....Et je suis descendu dans ma cabine, pensant au bonheur de ceux qui ont pu embrasser leur mère.... O pieux et saint amour maternel Le poète a eu bien raison de dire " qu'une mère est un

bien précieux qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux ! ".... Vous verrez que ce gars là reviendra embrasser sa mère et qu'il portera bonheur à notre expédition.... Je ne sais si c'est un tour du vieux Bacchus, mon ennemi mortel, mais ma cabine se trouve à côté.. de la *Cantine.*

Comme le cantinier est quelquefois malade, je lui passe de la rhubarbe et du séné, et lui me passe.... vice versà !.... Honni soit qui mal y pense !.... L'autre soir que madame Amphitrite gonflait son sein d'une manière indécente, j'avais emporté dans ma cabine un verre d'eau bénite irlandaise, et je me mis à écrire. Me sentant, quelques instants après, indisposé par un grouillement anormal dans les parties digestives de mon individu, je voulu le boire.... A ce moment un coup fut frappé à ma croisée. Croyant que c'était quelque passant indiscret qui me mouchardait, je mis le verre sur la table.... Je le repris cinq minutes après ; nouveaux coups à la croisé. Furieux, je sortis pour voir quel était cet imposteur, mais à peine eus je ouvert la porte que mon étourderie fut vite éveillée. Me croyant dans ma chambre, les coups que je croyais venir de la croisée étaient occasionnés par les vagues qui battaient les abord.... quand je revins le roulis avait renversé mon verre.... Ce que j'ai *sacré* cette nuit là, les diables de Neptune seuls le savent !

L'entrée de l'Océan m'a rappelé le mot célèbre de Massillon : Dieu est grand ! Je ne sais si c'est la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvait, mais je n'ai jamais tant compris la profonde vérité de ce mot. En contemplant l'immensité étoilée et l'immensité de la mer j'ai cru que j'étais dans un temple et j'ai prié !.... Cela

m'a rappelé un souvenir. C'était sur les côtes de Gascogne. Je vivais alors avec les pêcheurs de la mer, tandis qu'aujourd'hui je vis avec les pêcheurs du monde. Un vieux *loup de mer* dont j'avais fait la connaissance m'engagea à faire partie de pêche dans sa *pinasse*. Nous étions douze à bord, et sortions du chenal. Tout à coup le vieux s'écria : haut l'aviron ! Les dix hommes obéirent, et semblable à un prêtre à l'autel, le vieux récita un *Pater*. Puis les jurons recommencèrent.

Sydney !. . . . Sydney !. . . . Vingt quatre heures d'arrêt ! On fait du charbon. La consigne étant de sortir, chacun en profite, et c'est d'ici que je vous écris avant de faire vapeur pour Gilbraltar, où nous partons demain. Je joins à ma lettre une copie d'une chanson écrite entre deux hoquets.

Nos gars gais, et joyeux comme pinson sur branche la chantent, embrassent papa, maman, leurs femmes, leurs filles, leurs blondes, et moi qui n'ai personne à embrasser,

J'embrasse tout le monde,

GASTON P. LABAT.

Sydney, 18 septembre 1884.

CONTRE LE MAL DE MER.

AIR :—*En roulant....*

Le canadien est bon enfant, } *bis*
En roulant sa boule ; }
Le canadien sur l'Océan,
Rouli, roulant, sa boule roulant
Refrain : En roulant sa boule, etc....

Sur l'Océan, le canadien, } *bis*
En roulant sa boule, }
Le canadien qui est chrétien
S'en va convertir l'Egyptien,
Refrain : En roulant sa boule, etc....

Le canadien est grand mangeur, } *bis*
En roulant sa boule, }
Il mangerait de l'artilleur,
Mais il préfère la poule,
Refrain : En roulant sa boule, etc....

Le canadien est travailleur, } *bis*
En roulant sa boule, }
Mais il n'est pas sacré buveur,
Car il s'en va là z'ou l'eau coule
Refrain : En roulant sa boule, etc....

Le canadien est fier-à-bras } *bis*
En roulant sa boule, }
Il va conduire nos soldats
Pour revenir bien frais et gras.
Refrain : En roulant sa boule, etc....

Le canadien est fort galant, } *bis*
En roulant sa boule, }
Pour le prouver en ce moment
Il jette son cœur à la houle !
Refrain : En roulant sa boule, etc....

CROQUILLARD,
De l'armée des Crocodiles.

DEUXIÈME LETTRE

Une surprise et une méprise.—Marins français.—Le chant du départ.—Equinoxe.—Notre chapelain.—L'homme aux cinq cents coups de fouets.—Notre premier mort.—Funérailles à bord.—Encore le drapeau français.—

. . . . Pendant qu'on faisait du charbon, à Sydney, les voyageurs sont descendus à terre. Au moment d'aller avec eux, je demandai à un natif s'il y avait des Français dans la petite ville qui porte ponpeusement le nom d'une cité Australienne ?

Des Français ! me répond une voix de stentor que je pris pour celle d'un cachalot venant du fond de l'eau !

—Certainement qu'il y a des Français ici, et des vrais, Surpris d'entendre ce langage qui venait de la mer, je regardai par-dessus bord et j'aperçus . . . . quoi ? Je vous le donne en mille . . . . un joli canot blanc, avec tapis et filets dorés . . . . puis quoi encore ? . . . . Douze matelots en flanelle blanche . . . . Puis . . . . ? Oh ! que mon cœur a tressailli ! . . . . L'étendard qui a fait le tour du monde ; le drapeau tricolore qui déployait ses couleurs sous les caresse amoureuses de la brise matinale . . . . C'était le canot amiral *La Flore* qui était à Sidney depuis quelques jours . . . . Je saluai militairement ce symbole de la patrie absente, et je saluai une seconde fois comme l'hommage à la civilisation et au progrès en voyant un bateau fran çais naviguer paisiblement dans les eaux anglaises. Rois ! plus de haines, mais de profonde amitiées, les peuples en profiteront. . . . .

Et la conversation s'engagea.—C'est encore un anglais *qui parle français comme une vache espagnole*, entendis-je.

—Non, mes amis, c'est un Polonais qui a cru devoir choisir le Canada pour y planter sa tente, convaincu que ce pays renferme les vertus de la France et de la Pologne.

—Salut à la Pologne, me fut-il répondu.

—Salut à la France ! dis-je.

Ici se place une méprise charmante.

—Vos prisonniers sont bien tranquilles, me dit-on.

Quels prisonniers ?—Ces hommes qui s'en vont à terre. Je ris. Ce ne sont point des prisonniers ; ce sont les *Voyagenrs Canadiens* qui vont en Egypte.

—Oh ! faites excuse, mon officier, mais en voyant le costume.... En effet, l'habillement gris mais confortable qu'on nous avait donné nous faisait ressembler à des convicts.

.... C'est pour ne pas effrayer les crocodiles, ils nous prendront pour des ours.

—Les crocodiles ! n'en ayez pas peur ; ce ne sont pas eux qui vous mangeront, mais bien vous qui les mangerez. Tenez, moi qui vous parle, j'ai mangé du crocodile à la sauce blanche de scorpion, et je vous garantis que je m'en suis léché les quatre doigts et le pouce jusqu'au coude....

—Et de rire !....

L'amiral venant d'arriver, nous dûmes finir notre conversation, et je ne regrettai point de n'être pas allé visiter Sidney. Je n'avais rien perdu, car je m'étais reposé quelques instants sur un coin de la France.

J'ai oublié de demander le nom de l'amiral, mais ce que je sais de l'Etat-Major de *La Flore*, c'est que toutes les dames de Sidney ont pleuré quand la frégate a levé l'ancre.... n'en déplaise aux maris. Cette sacrée marine

française n'en fait jamais d'autres. Aussi les chinois n'ont qu'à bien se garder, car la victoire pourrait bien venir par ce canal-là !....

....*La Flore* est partie, me laissant sous l'impression d'un monde de souvenirs patriotiques, quand je fus tiré de ma rêverie par le *chant du départ.* Je vous le donne encore en mille.... C'étaient nos indiens voyageurs qui chantaient, dans leur langage cet hymne national. Décidément c'était la journée de la France. Tout y correspondait et y conviait : drapeau tricolore, ciel d'azur, océan calme et tranquille comme un peuple sans politique. Vraiment, ce jour-là j'ai été heureux, et j'aurais voulu que tout le monde partageât ma joie. Ce *chant du départ* par ces enfants de la forêt, avait quelque chose de merveilleux, de sublime, et en rapprochant l'époque de Jacques-Cartier de la nôtre, je dis que le christianisme est le levier qu'il aurait fallu à Archimède pour soulever le monde. Le temps et le Christ y parviendront !......

L'équinoxe s'est fait sentir par une forte journée de brouillard.

Vrai journée de la Toussaint !....temps sombre et froid !

Le vapeur siffle toutes les cinq minutes à rendre des points à toutes les vipères de l'enfer. Cette musique obligatoire de par le règlement et de par la gracieuse obligeance de notre dévoué et sympathique capitaine, nous empêche de parler, de dormir, et, comme les trappistes, elle semble nous dire : " Frères, il faut mourir ! " ....C'est charmant ! Oui, c'est charmant, car s'il faut mourir, nous avons l'assurance des secours de la religion. En effet, dans sa sollicitude paternelle, le gouvernement nous a donné un chapelain et un médecin....

Parlons du chapelain. Vous le connaissez certaine-nement, c'est le R. P. Bouchard. Voici l'homme : taille de cuirassier, barbe de sapeur, bâti comme un *monitor*, cœur d'agneau, sauce à La Brebis du Bon Pasteur.... Il nous donne des lectures très intéressantes sur l'Egypte qu'il a habitée, et il nous dit avec assurance. " Mes amis, quand nous serons à Kartoum, je vous montrerai la maison de l'homme surnommé " Le père aux cinq cents fouets." C'est un aristocrate de Kartoum qui fait servir cinq cent coups de fouets pour le déjeuner de ses esclaves. On ne peut être plus généreux. Espérons qu'un bon dîner nous y attend, car l'assurance du R. P. Bouchard doit nous prouver une fois de plus ces paroles du Maître : " ceux qui sont dans la barque de Pierre ne périront pas ! " Le R, P. Bouchaıd étant notre pilote personne ne craint rien....je vous parlerai en temps et lieu des scènes navrantes qu'il nous a décrites sur l'esclavage, qu'on dit ne plus exister, alors que quatre cent mille âmes faites à l'image de Dieu, nos frères en Jésus-Christ, sont livrées annuellemeut à la traite !

Si les vents et les dieux nous ont été jusqu'à ce jour favorables, heureux augure pour le succès de l'expédition, j'ai le regret de vous annoncer que la mort nous a pris sa première victime. Cette terrible et sombre déesse est tellement affamée, qu'elle dévorait même ses propres enfants si elle en avait.

Jalouse probablement de la mer, qui semblait nous protéger, elle a voulu montrer sa supériorité ténébreuse, et elle a fauché l'un des nôtres.

Le 26, un de nos voyageurs de Manitoba, un enfant de la forêt, Henderson, a payé son tribut à cette sombre

souveraine devant laquelle grands et petits s'inclineront un jour.

" Et la garde qui veille aux barrières du Louvre, n'en défend pas nos Rois ! "

Henderson a succombé à une affection cérébrale. Quant à la cause, il ne faut pas la chercher dans le changement climatérique, dans l'aménagement sanitaire du bateau, ni dans la nourriture ; à ce point de vue, on ne peut mieux demander.

Voici la cause réelle de cette mort imprévue. Henderson a été pris de *nostalgie*, mal du pays, deux jours après le départ. Très superstitieux, il voulait revenir chez lui voir sa femme et ses enfants. Cette pensée l'obsédait, le poursuivait comme un cauchemar continuel. Sujet à de violents maux de tête depuis qu'il avait, il y a plusieurs années, été frappé par la foudre, il me demandait lui-même du laudanum, me disant que d'habitude cela le soulageait.

En outre, il était reconnu comme l'un des plus forts porteurs : dans les *portages*, il portait trois cents livre de poids sur sa tête. C'est surtout à ce titre qu'il faisait partie de l'expédition. Or, l'état moral de son esprit ajouté a une névrose chronique, et peut-être à une dépression de la boîte cranienne sur le cerveau, devait fatalement se terminer. C'est ce qui est arrivé. Si j'insiste pour faire connaitre la cause réelle de sa mort, c'est à seule fin, et d'après la plus scrupuleuse vérité, pour ne pas effrayer les cœurs qui suivent anxieux les voyageurs canadiens qui voguent sous l'égide de la sécurité, de la santé et de l'espérance !

Outre son frère et les gens de sa tribu, qui assistaient à ces derniers moments, Henderson a eu tous les secours

religieux et médicaux qu'il est possible de donner en pleine mer.

Les funérailles ont eu pour témoin la Majesté de l'Océan. Je ne sais si vous avez jamais assisté à pareille cérémonie, mais elle est empreinte d'un caractère de sévérité qu'on ne peut oublier.... La fosse est toujours prête dans cet immense cimetière humide, et la mer envoie ses plus belles vagues, semblables à des pelletées de terre, pour recouvrir celui qui semble dire : *Hodie midi, cras tibi* !.... On porte le corps sur le pont, et là, en face de l'Océan, sous le regard de Dieu, devant cette immensité qui semble supporter la coupole du ciel, le capitaine du navire officiel ! Il lit quelques prières, on chante une hymne, et le corps est lancé dans les entrailles de la mer, profonde éternité qui n'a rien de comparable à celle qui nous attend tous !....Je ne suis pas sceptique, et j'aime assez cette cérémonie. Pourquoi donc s'effrayer de cette sépulture ? Est-ce que la Résurection ne nous attend pas tous ?

Il n'y a que les esprits timorés qui puissent se récrier contre une mesure d'une nécessité absolue. Si c'est là une loi dure, c'est une loi très sage.

Disons donc un dernier adieu à Henderson, emporté vers les rives de l'Eternité, et continuons notre voyage. Si les oiseaux et les bateaux se sont faits rares jusqu'à ce jour, nous commençons à en apercevoir. C'est un indice de terre. Aussi tous les cœurs battent, même ceux des marins. Voir la terre après dix jours de mal.. et de mer pour quelques-uns, cela est fait pour réjouir l'estomac le plus délabré.... En effet, un point noir—rien de politique—apparaît à l'horizon. C'est le Cap St. Vincent,

possession portugaise, d'où l'on a salué notre passage à force coups de drapeaux, surtout le drapeau français. Ce cher drapeau on le trouve partout, et nos voyageurs ont été vivement touchés de cette délicate attention. Ayant pris le courant, nous espérons arriver à Gibraltar, souvenir historique qui me fournit l'occasion de rendre hommage à Québec, ce Gibraltar du Nord....

Déjà, j'aperçois le rocher, sentinelle avancée qui défend l'entrée de la Méditerranée, et à travers cette masse granitique, j'entrevois les eaux bleues, calmes et tranquilles sur lesquelles sont bâtie la vieille cité Phocéene, mer qui nous conduira sous quelques jours vers les rives Egyptiennes, d'où je vous enverrai ma prochaine lettre.

Salut au Canada !

GASTON P. LABAT.

Gibraltar, 29 sept. 84.

TROISIEME LETTRE.

Gibraltar.—Scènes de jour et de nuit.—Requins à deux pattes.—Les Reporters.—A la mémoire d'Henderson.

Etant resté trente-six heures à Gibraltar, et tous les *reporters* d'ici—ils sont plus nombreux que les marsouins—ayant envoyé des correspondances magnifiques à leurs journaux, sur les beautés de Gibraltar, je ne veux pas être en reste avec les lecteurs de l'*Evénement*, et je vous envoie une partie de mes impressions. Quoique ce soit écrit à la brunante, je pense avoir rendu la réelle impressions de mon cœur.

Comme toujours, je ne vous dirai ni la couleur de

l'eau, ni le nombre des vagues, ni la hauteur des montagnes ; ni les vaisseaux, baleines et sardines que nous avons rencontrés ; encore moins la vue des côtes d'Afrique que l'on distinguait à peine et que l'on a cependant décrites, grâce au microscope de l'imagination.

Non, je vous enverrai uniquement des notes succinctes que je vous donnerai délayées, augmentées et corrigées, après l'expédition.

Gibraltar est vraiment féérique !

Le jour, figurez-vous une arène, un cirque romain, une partie du Colysée de Rome.... La nuit, c'est une constellation céleste.... Je vais m'expliquer.

Bâti sur le roc, en amphithéâtre, Gibraltar, assis comme un roi sur son trône, domine ses sujets. Il semble commander la *droite et la gauche*.... Que de monarques n'en peuvent dire autant ! Il commande l'Océan et la Méditerranée !......

Ses maisons blanches, échelonnées comme des ruches, ressemblent de loin à des moutons paissant sur le revers d'une vallée.

A l'arrière, dans le roc, couchés comme des Terre-Neuve dans leur niche, reposent en silence des monstres de fer qui vomissent la mort à douze milles dès que l'ennemi apparaît !....

Bâti à l'Espagnole, genre Saint-Sébastien, on y rencontre aussi beaucoup de *Senorâs*.

Laides le jour, belles la nuit, et aussi *belles de nuit*. La chrysalide diurne se transforme en papillon nocturne Aussi combien s'y brûlent et y laissent leur santé ! Il y a aussi beaucoup d'Italiennes ; on les distingue des Espagnoles parce qu'elles portent, presque toutes, le masque effrayant de la petite vérole....pour ne pas dire plus !..

Elles voltigent, richement parées, au milieu des fleurs du jardin public et le parfum de ces dernières embaume les premières. Souvent une laide peinture est rehaussée par l'éclat d'un beau cadre. Les fleurs de ce jardin sont très jolies : palmiers, cactus bananiers, rhododendrons, palma-chisti, semblent danser aux accords de la musique militaire, les grottes et les jets d'eau sont remplis de sussurements secrets :

" Mantille et épaulettes
Evantails et sabres,
Dansent la Macabre
Et font tourner les têtes."

Ceci est de moi, que les Muses me pardonnent.

La nuit, Gibraltar est on ne peut plus délicieux, on croirait que la constallation céleste y est tombée. En effet, je distingue Gassiopée, la Grande Ourse, Vénus, Le Bouvier, et tout cela par l'arrangement bizarre et involontaire de l'éclairage. C'est vraiment charmant, et comme je ne sais rien garder pour moi, j'ai voulu en faire profiter les autres. On m'a traité de lunatique, et cette chute terre à terre, quoique sur l'eau, m'a rappelé la fable de l'astronome.

De l'autre côté de la rade, on aperçoit l'Espagne, et à mi-chemin de ces deux pays, il y a une arène pour les courses de taureaux, courses qui n'ont pas actuellement lieu, grâce au choléra. A quelque chose malheur est bon, et les taureaux sont certainement plus heureux dans cette *grève* forcée que les *torréadors !* Je dois prévenir les voyageurs ou *touristes* pour Gibraltar, d'avoir à se méfier des requins. *Oui, des requins !* Les requins dont j'ai à vous parler sont cosmopolites ; ce sont des Italiens et des Espagnols, d'autant plus polis et séduisants qu'ils

écorchent le monde : *Gratias, Signor ;* et cela vous coûte les yeux de la tête. J'estime certainement les descendants du Dante et de Don Quichotte, mais j'estime d'avantage l'abeille qui ne nous pique pas en faisant son miel.... Avec eux et de par eux, nos voyageurs se sont laissés aller à une légère pointe de gaieté !.. En bons et fervents catholiques ils ont bu du *Lacryma Christi* et du *Madeiro.* Du moins ils le croient. " Si la foi nous sauve, le vin nous tue." Somme toute, voyage agréable, santé excellente, et Reporters sur toute la ligne.... Il y en a ici une *foultitude* fatidique qui sont correspondants de plusieurs journaux.

Ils se comparent à M. de Blowitz. Pardon, cher M, je vous quitte pour aller terminer ma correspondance, ou bien : " Tel que vous me voyez, j'ai quitté uue situation splendide pour venir voir l'Egypte.... Que voulez-vous ? L'amour des voyages...." Ces gens-là ont dû lire les voyages de M. de Châteaubriand, et, natures aussi désintéressées que candides, ils se sont embarqués sur l'air " Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois.... il avait l'air d'une oie ! " Dieu ! que la presse canadienne doit être riche et libérale pour supporter tant de reportage ?....

Heureux *reporters ?* ô vous qui discutez en ce moment sur le sexe d'une baleine qui vient de passer, vous avez bien fait de quitter vos brillantes positions pour venir ramer dans les eaux du Nil et pour venir manger du crocodile.... La Patrie vous en sera reconnaissante ! Quant à moi, mes chers *copains*, je vais en Egypte fonder un journal intitulé : *Les Crocodiles.*

G. P. Labat.

4 octobre 1884.

A LA MÉMOIRE D'HENDERSON (1)

Naître dans la forêt et mourir à la mer
Ressemble naître au Ciel et mourir en enfer !
....
Amis ! je n'en crois rien, à l'ombre du feuillage,
Il aimait tous les siens, quoique étant un sauvage.
Or beaucoup de la ville, qui méprisent les lois.
Devraient bien imiter ces enfants nés sous bois,
Sa femme et ses enfants, son unique richesse,
Lui remplissaient le cœur d'une douce tendresse,
Et ardent travailleur, pour leur donner le pain,
Il travaillait très dur, du soir jusqu'au matin.
C'était un fort gaillard, un gaillard d'un autre âge,
Qui n'avait pas d'égal pour faire le *portage.*
Aussi, quand il eut vent de notre expédition,
Il se dit : " c'est fort bien ! C'est une position ! "
Qui me fera grandir ma rente et puis ma terre.
Et comme ses aïeux qui partaient à la guerre,
Il embrassa les siens, et partit pour le Nil,
Ayant confiance en Dieu qui sauve du péril.
Le voilà embarqué, et suivi de son frère,
Il regardait au loin disparaître la terre....
Soudain son œil mouillé, larme venue du cœur,
Lui fit craindre la mort.... Il eut peur ! Il eut peur
De ne plus les revoir, son toit et sa famille,
Car c'est le plus souvent, quand notre étoile brille,
Qu'une voix nous prévient.... Hélas ! c'est notre sort.
Nous disant : " c'est fini ! Passagers, c'est la mort ! "

---

(1) Ecrit à l'occasion de la mort du sauvage.

Et depuis ce moment, du cœur et de son âme,
Il demandait sans cesse ses enfants et sa femme.
Et les voulait revoir. C'était son seul bonheur.
Voulant avant mourir, les presser sur son cœur.
Hélas ! Il n'en fut rien. Alors sa pauvre tête,
Excitée par les flots, dut subir la tempête.
La fiève l'empoigna de par la Nostalgie,
Et pendant deux longs jours il fut à l'agonie.
La mort s'en empara, le prit dans son filet,
Et un *wigam* de plus pleurait sous la forêt !
. . . . Alors, on le lança dans le gouffre de l'onde,
Ne perdant autre chose que la mort de ce monde,
Car notre vraie Patrie n'est-elle pas au ciel ?
Et notre Père à tous n'est-il pas l'Eternel ?
. . . . Il est triste vraiment de partir de la vie.
Et de fermer les yeux si loin de sa patrie
Mais quoique nous soyons, haillons ou oripaux
Nous sommes tous égaux dans le fond du tombeau.
Voilà pourquoi Celui qui gouverne la terre,
A béni ce sauvage conduit par nos prières.

GASTON P. LABAT.

Gibraltar, 30 sept.--9--84

QUATRIÈME LETTRE

Les Fratelli.—Halte.—La Méditerranée.—Lecture par le Révd. Neilson.—Bomavis. — Serment de tempérance. — Canadiens blagueurs.

De Gibraltar à Alexandrie, beaucoup de choses.

L'Algérie, Le Maroc, La Tunisie, L'Ile de Malte, semblent flotter sur la Méditerrannée

On dirait des morçeaux de terre flottant sur l'onde. Sur le bord de la mer, pays sec et aride, à l'intérieur, stérillité morale et physique. Je ne l'ai pas vu, mais chacun, sait ça : suzeraineté et despotisme du Bey, et de l'empereur du Maroc, tout cela ne fait qu'un, et se résume dans ce mot : Droit de mort.... sans justice ni tribunaux.... Espérons que les soldats français qui sont en Tunisie y apporteront les flambeaux de la civilisation.

Nous venons de passer deux rocs. Ce sont les *fratelli*... Les frères, je pense.

On dirait les deux pieds du colosse de Rhodes, ou par bizarrerie de la nature, deux grains de beauté sur le sein d'une coquette. La Méditerranné ne l'est pas mal ; yeux d'azur, corsage bleu, voix de syrène !.... Malte !... Malte la catholique nous apparaît de loin, la tête voilée comme une dévote, avec ses clochers d'Elise perdus dans la brume.... on dirait que cette ville, déjà très élevée, sent le besoin de se rapprocher de Dieu. Est-ce parce qu'elle est proche de la foudre ?....Entre Malte et Alexandrie, vie de bateau : biscuits, lard, patates, amusements, lazzis et conférence.

N'est-il pas étonnant de voir la Méditerranée être témoin de conférences Françaises et Anglaises ?

Non, quand on pense au progrès accompli depuis dix-huit siècles.

Ceux qui les donnent, sont les pionniers d'une civilisation disparue, mais qui refleurira, grâce à eux et au dévouement de *nos voyageurs canadiens*, oui, répétons le mot : Nos voyageurs canadiens.

Braves, obscurs, ouvriers des chantiers, prêtres, hommes de science, hommes de mer, honneur à vous !.... L'avenir et Dieu vous en seront reconnaissants, car votre œuvre sera plus durable que les Pyramides !....

Après vous avoir parlé du chapelain, je dois aussi vous parler du médecin.

J'ai l'honneur de vous présenter le Dr Hubert Neilson, Chirurgien Major de la Batterie B.

Hier soir, il s'est révélé *Lecturer* et Lecturer applaudi.

Il a donné sa lecture en français et en anglais, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire, c'est de vous la donner en entier.

Vos lecteurs l'apprécieront mieux que tout ce que l'on pourrait en dire.

La voici :

Canadiens de l'Expédition du Nil.

Dans deux jours, nous mettrons pied à terre sur l'antique royaume des Pharaons, cette terre d'Egypte qui vit naître les premiers rayons de la civilisation ancienne.

Cette civilisation, après avoir jeté beaucoup d'éclat, a disparu depuis bien des siècles ; il n'en reste, pour attester son existence, que des monuments merveilleux, des ruines grandioses, que vous pourrez admirer de vos propres yeux.

Le fait que nous, canadiens, nous, enfants du Nouveau-Monde, issus de races diverses, soyons appelés à ouvrir les avenues de cette ancienne terre aux lumières de la civilisation chrétienne ; ce sujet, dis-je, suggère des pensées profondes, invite à d'intéressantes réflexions. Mais, je ne compte pas ce soir discourir sur ce sujet fertile.

Je vais vous parler de choses qui intéressent un chacun aussi bien que le corps entier ; de choses qui peuvent influencer en bien ou en mal le succès de l'expédition, de choses d'où dépendent notre vie....

Durant ces trois semaines, officiers et hommes de l'expédition ont appris à se connaître, et je puis vous assurer, de la part des officiers, qu'ils sont convaincus que ce corps se compose d'un matériel excellent, capable d'accomplir en tous points ce qu'on attend de lui. Ce corps contient tous les éléments nécessaires au succès, et ce succès nous l'aurons. Et je puis vous répéter les paroles immortelles du vainqueur de Trafalgar, paroles qu'il adressait à ses marins, la veille de la victoire : " Marins, l'Angleterre s'attend que chacun de vous fera son devoir."

Eh bien ! nos compatriotes nous disent : " Le Canada s'attend que vous ferez votre devoir." (Oui nous le ferons !) (applaudissements.)

Oui, nous devons cela à nous-même, au corps dont nous faisons partie, à l'illustre général qui a placé sa confiance en nous, et qui n'a jamais manqué l'occasion de proclamer la haute opinion qu'il a de nous.

Nous le devons aussi à Son Excellence le Gouverneur-Général, qui a tant fait pour organiser notre corps,

et qui nous a fait de si gracieux adieux au moment de notre départ.

Mais je vois un obstacle à notre succès, et cet obstacle je vais vous l'indiquer.

Vous le savez, il s'agit d'une victoire, or une victoire sans sacrifices n'en est guère une.

Presque tous les dangers réels que nous aurons à rencontrer se résument dans un seul mot : L'intempérance !... N'allez pas croire que je vais vous faire un sermon de tempérance ; ce serait empiéter sur le terrain de notre éloquent et dévoué aumônier. Je ne puis non plus poser comme un apôtre de tempérance, mais je suis convaincu d'une chose : c'est que la plus grande modération dans l'usage des boissons spiritueuses est nécessaire en tout temps, et si cette modération est nécessaire dans un pays salubre comme le nôtre, à plus forte raison est-il de la plus grande urgence d'être tempérant dans des régions chaudes et d'une salubrité douteuse, comme celle du Nil....

Il est inutile pour moi d'user d'arguments pour vous convaincre de ce que je vous dis. Les faits sont là ; ils sont plus éloquents que ma parole. Votre raison vous en convaincra. Et si quelqu'un d'entre vous se sentait faiblir dans ses bonnes résolutions, je le conjure de considérer un instant que, par son imprudence, il compromet l'honneur du corps dont il fait partie, qu'il traînera dans la poussière, et aux yeux d'étrangers, le nom canadien, qu'il compromet la gloire qu'il se sera acquise au prix de bien des sacrifices, de bien des dangers....(applaudissements). Qu'il se souvienne que l'homme qui a le cerveau enflammé par des boissons ardentes, court les yeux fermés au-devant des plus grands dangers, et je vais

vous signaler le plus grands que nous rencontrerons en Egypte.

Vous n'êtes pas sans savoir que les basses classes fréquentant les *lupanars*, ainsi que la masse de la population des villes, grandes et petites, est remplie d'infections contagieuses, juste punition de la justice Divine pour des crime sans nom. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que les peuples de l'Occident sont particulièrement disposées à contracter ces terribles maladies. Je puis comparer l'effet de ce poison dans un sens nouveau à la graine d'avoine semée dans une terre neuve. Vous savez avec quelle vigueur elle croît et se développe. C'est assez rare que l'on en échappe avec la vie.

Mais pour ceux qui survivent, grands dieux ! Quelle existence !.... La malheureuse victime est un objet d'horreur pour elle-même et pour les autres ; ce terrible poison s'est infiltré dans tout son système, a perclus jusqu'à la moëlle de ses os ; ses traits sont hâves, défigurés ; le nez souvent s'affaisse dans la figure ; les yeux sont ternes et pesants, quelques fois perdus à la lumière ; le teint est terreux : les cheveux clairs semés, secs et sans lustre ; la gorge ulcérée profondément : l'haleine est infecte ; la peau est maculée, se couvre de gales et de hideuses cicatrices ; des ulcères repoussants se guérissent pour reparaître ailleurs !.... (frémissements.)

N'allez pas croire, mes amis, que je viens de vous dépeindre un tableau exagéré ; non, j'ai vu maintes et maintes fois de mes yeux, dans les hôpitaux des ports de mer, tout ce que je viens de vous dire

Ces victimes infortunées étaient pour la plupart, de jeunes marins, et ils avouaient librement qu'ils étaient sous l'influence de la boisson quand ils s'étaient exposé

à cette redoutable contagion. C'est vous dire que l'homme qui s'enivre descend au-dessous de la brute !

Voilà le grand danger de l'Egypte. Un homme peut il s'y exposer de sang-froid ? Votre sûreté est entre vos mains.

Vous le voyez, ces deux noms, l'*intempérance* et la *luxure*, voilà les deux graves dangers contre lesquels nous aurons à nous prémunir. Soyez donc tempérants ! quant aux autres dangers qui sont les fièvres locales, l'insolation, maladies intestinales, nous vous ferons connaître en temps et lieux, les précautions qu'il vous faudra prendre pour les prévenir.

Je vous engage donc de prendre avec moi l'engagement qui suit : Levez, la main droite et dites avec moi : " Je promets et je jure que durant mon séjour en Egypte, je ne prendrai, sous aucun prétexte, d'autres liqueurs alcooliques que ma ration journalière, et ce, si elle continue à être distribuée par ordre du gouvernement."

Confirmez le serment que vous venez de faire en baisant le livre des Saints Evangiles que le chapelain vous présentera et dites : " Que Dieu me soit en aide ! "

Que ceux qui désirent faire vœu d'abstinence totale, qu'ils le fassent dans leur cœur et qu'ils en préviennent le chapelain. (1)

Tout l'auditoire s'écrie :.... "Oui,.... oui".... et chacun, applaudit ces paroles aussi sages que paternelles.

Deux faits scientifiques à noter.... Le 4, à dix heures du soir, *Eclipse de Lune totale*.

---

(1) Tous les voyageurs, à peu d'exception près, firent ce serment de Tempérance.

—Tiens ! s'écrie un Titi du bateau, la lune qui découche !....

—Non, répond un autre, elle est allée rendre visite au Roi-Soleil !....

—Vierges ! Faites comme notre bateau.... baissez vos voiles !....

Le lendemain matin, vers sept heures, un *typhon* s'est produit. Pourquoi ne pas dire *syphon ?*..

N'est-ce pas une trombe d'eau aspirante et refoulante, tout comme une pompe?..

—Pourvu que cet *animal*-là ne pompe pas toute l'eau de la mer et ne nous mette.. à sec.. s'écrie un disciple de Bacchus. Tous ces mystères du Grand Mystérieux que les savants essaient de définir, doivent se résoudre dans ce seul mot : Dieu !..

De l'éclipse au typhon et du typhon à l'Egypte, il n'y a que quelques pas de chameaux.

Nous y arriverons demain.

Je vous écrirai plus tard, voulant bien voir et bien réfléchir avant de vous envoyer mes impressions.

..L'Egypte se voit, nous arrivons à Alexandrie, et malgré le désir de continuer ma correspondance, je suis obligé de m'arrêter, car on vient de jeter l'ancre !

Gaston P. Labat.

En vue d'Alexandrie, 7 octobre 1884.

CINQUIEME LETTRE.

Alexandrie.—Types Egyptiens.—Sur le Nil.—" La Dame Blanche."—L'Eglise du Miracle.

....Alexandrie apparaît triste et désolée comme Sodôme et Ninive....On apperçoit partout les traces du dernier bombardement, cette raison des rois, devenue ici la raison de la civilisation. Ces ruines forcées nous faisant mal au cœur, nous ne nous y arrêterons pas, du reste nous n'en avons pas le temps, et nous continuerons notre route vers la basse Egypte, ce grand musée des antiquités des Pharaons et des Ramsès....Nous embarquons en chemin de fer. De tous côtés, scène admirable : jardins bien entretenus, canaux artificiels, végétation riche, plantureuse et abondante ; légions de voyageurs *à cheval* en chameaux, à ânes ; troupeaux innombrables dignes du pinceau de Rosa Bonheur, villes couleur de bure, bâties en terre grise, ce qui leur donne un aspect monastique ; le tout ombragé de dattiers à la tête élevée et fière comme un guerrier sous son cimier. Les mosquées, ces phares du fanatisme, semblent élever orgueilleusement leurs têtes vers la foudre qui les attend et servent de refuge aux oiseaux de nuit. Presque tous bâtis sur l'eau ces amas de maisons ressemblent à d'immenses nénuphars, et le turban blanc des Egyptiens, se promenant, travaillant, priant sur ce fond sombre en font autant de fleurs blanches mourantes....

J'ai parlé de fanatisme et de prières. En effet, il est étonnant de voir, au milieu de ces riches pâturages, quelques natifs, étendre leur manteau en plein

soleil, baiser la terre, faire des exorcismes et nous envoyer leur bénédiction.

Ne voulant pas être en reste avec eux, et en gens civilisés, nous la leur rendons, par celle-ci : Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vous bénisse, qu'il vous donne une postérité aussi nombreuse que les grains de sable qui sont sur le bord de la mer et que les étoiles qui ornent le front des cieux ! " Et ils n'en manquent déjà pas de postérité, car les seuls crocodiles que nous ayons vus jusqu'à ce jour, ce sont des myriades de petits *rcapauds* noirs, leurs enfants, vifs comme des lézards, à la physionomie intelligente, hommes avant l'âge et en connaissant toutes les mauvaises passions. Tout ces gens là semblent sortir d'un roc d'agathe noire : ils sont luisants comme une peau de serpent, nagent comme des poissons volants, mais avant tout ils sont voleurs comme Mercure. Ils ont aussi de grandes aptitudes pour le commerce. Ainsi, ils vous proposent un melon, deux grenades ou un concombre pour une bague en or ou un chronomètre. Les femmes qu'on rencontre et qu'on voit fort peu du reste, car elles se voilent toutes, paraissent fort bien faites sous leurs vêtements ; leur démarche est fort gracieuse, et leurs dents, belles à faire des chapelets, nous conduiraient en enfer si on en faisait avec.

En un mot, elles ressemblent à d'anciennes statues romaines drapées dans des robes de moines du cinquième siècle.

La voie ferrée ressemble beaucoup aux voies françaises. Quant aux compartiments ou voitures, ils sont d'une simplicité aussi primitive que prosaïque. Cela s'explique.

quand on saura que l'égyptien ne prend qu'un billet pour lui et qu'il introduit des milliers de voyageurs insolites qui font le désespoir des autres, mais qui font le bonheur des marchands de peignes ! ! ! Vous me comprenez.

Ils prétendent que ces petits animacules excitent le pouvoir de la locomotion et que l'on arrive plus vite à destination.

Je le croirai facilement pour nous autres, car à peine descendus de voiture ou de bateau, nous courons au plus vite pour nous laver et nous changer. Cela n'est pas toujours facile, et je vous prie de croire que nous ne sentons pas le *Jockey club*. Enfin, à la guerre comme à la guerre ! N'y allons-nous bas ?

Notre première station est à Boulay-Bakrour, près du Caire, la nuit. J'espère m'arrêter dans cette ville à mon retour et vous raconter les merveilles qu'elle renferme, depuis la profondeur du puits où Joseph a été jeté par ses frères, jusqu'à la qualité du cuir dont sont faites les *babouches* qu'on est obligé de changer pour entrer dans le temple....

De loin nous apercevons les Pyramides ! Cette vue me rappelle le souvenir de Napoléon Ier, et entrevoyant, dans le passé, la défaite de l'armée française sous les neiges de Russie, je tremble à la pensée de ce que peut faire le soleil et le climat de l'Egypte sur les troupes anglaises et sur nos voyageurs !.. Grande responsabilité dont l'Angleterre ne saura jamais trop payer le dévouement.

Espérons que ma crainte est une chimère qui vient de hanter mon esprit. Plus la vapeur nous emporte, plus nous approchons du lieu de notre embarquement....

Le nom de toutes ces villes est si difficile à retenir et à écrire,—sans carte—que, pour avoir leur prononciation, je vous engage à *éternuer* fortement et à vous boucher le nez. C'est le langage qui correspond le mieux à tous ces noms barbares.

Nous descendons des wagons pour secouer la poussière et pour nous réconforter, car nous sommes *éreintés*, à ce moment, je pense de tout mon estomac aux prodiges de la baguette magique de Robert Houdin qui transforme la *Manne du désert* en suprêmes de volailles truffés et en cliquot doré. Hélas !.... En pensant à toutes ces bonnes choses, j'en suis réduit à les manger.. par cœur.

Les barques sur lesquelles nous sommes remorqués par un vapeur, font l'admiration des Egyptiens, non la nôtre. L'Angleterre, si elles naviguaient dans une contrée civilisée, n'aurait pas le droit de s'énorgueillir de voir ses sujets ainsi parqués. On dirait un chargement de *coolies* ou de colis. Aussi ne disons-nous rien à ce sujet, si ce n'est qu'elles doivent être jumelles de la barge de Noé, moins les animaux.... Les Egyptiens qui sont à bord les remplacent avantageusement.

J'ai goûté à leur cuisine. Figurez-vous une macédoine de fiel de bœuf et de poissons, liée avec des graines, oléagineuses de la forme d'une araignée, le tout assaisonné de piments, de citrons et d'oignons.... voire même de *stercus diaboli*.

Ces oignons m'ont rappelé les oignons du temps de Moïse, l'endroit où ce dernier fut trouvé par la fille de Pharaon et le songe des sept vaches grasses et maigres de Joseph. Grands dieux ! que de souvenirs historiques à propos d'oignons ! Des vieux du pays, comme on dit chez nous, auxquels je me suis adressé pour retrouver

ces lieux historiques m'ont montré vingt différents endroits, et cela pour vingt chiques de tabac. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Vous voyez que j'ai dépensé moins que M. de Chateaubriand, lequel, pour ses recherches ici, a dépensé cinquante mille francs. Nous nous arrêtons devant une petite bourgade. J'y découvre une charmante algérienne qui, du haut de son balcon, nous chante *the God save the Queen*, accompagné d'un accordéon. Blanche et vêtue de blanc, jolie et potelée comme une grenade, cette apparition inattendue m'a rappelé le chef-d'œuvre de Boiëldieu.

“ Prenez garde, prenez garde
La Dame Blanche, etc....”

A la vue de cette femme blanche à côté de ces femmes couleur mélasse, mon cœur a battu la campagne ! Lecteurs, et vous lectrices, pardonnez-moi ma faiblesse pour le beau, mais quel est le voyageur égaré dans la nuit qui ne tressaille pas à la vue de la première étoile ?....

Nous entrons dans une église dont l'intérieur ressemble à un atelier de peintre qui aurait nettoyé ses pincaux sur toutes les murailles. Cette église a une légende dont on explique la puissance par la vertu d'un vieux tronc d'arbre parsemé de clous. Chacun de ses clous est un talisman contre toutes les maladies. Un de nos voyageurs ayant un furoncle en a pris un. C'est le cas de dire : un clou pousse l'autre. Je l'ai baptisée : “ *L'Eglise chasse-clou.*” Peuples et gens ont partout leur marotte religieuse et politique !

Le long du Nil est animé par des milliers de travailleurs approvisionnant les riches terres de son eau grasse et argileuse. C'est un engrais liquide d'une fécondité

étonnante. Nous en buvons. Quelques-uns craignent d'en boire, se figurant qu'elle peut déterminer des calculs.

J'en boirais tout le jour, si cette opinion était fondée, car l'homme qui calcule fait des économies, et malheureusement je ne suis pas de ce nombre. Pour moi, je crois l'eau du Nil aussi généreuse pour le corps humain que pour les terres ; elle a des propriétés légèrement purgatives, prise à jeun. En matière de protoxyde d'hydrogène, comme en matière d'oxydation politique, on a bien le droit d'avoir son opinion. Au-dessus des habitations longeant le Nil, dans le roc sont des cavernes profondes où les habitants se réfugient pendant les inondations et où les oiseaux de proie se réfugient la nuit. Ne sont-ils pas de la même famille ?.... La nuit se fait et nous arrivons près d'une bourgade d'où il nous restera encore quelques *quatre cents* mille avant d'arriver à la première cataracte, où le travail et le danger doivent commencer.

Enfin, pour le présent, et quoique notre voyage ne soit pas des plus plaisants, nous voyons tout en *bleu* et nous mangeons tout en *bleu*, cela grâce à l'obligeance de M. Laurance, opticien, qui nous a fourni gratuitement des conserves bleues. Je crois que M. Laurance ferait vite fortune en Egypte où presque tous les habitants ont mal aux yeux,.... jusqu'au Nil lui-même qui a des *cataractes* à opérer....

Nous, nous allons les remonter. Je vous écrirai avant de tourbillonner dans la première....

GASTON P. LABAT,

Sur le Nil, 14 octobre 1884.

SIXIÈME LETTRE.

En remontant le Nil—Luxor—Agréable rencontre—Eglise et école catholiques—Le R. P. Francis—Georges Pierre et Georges Croix—Homonymie et reportages—Esneh—La Poste—Le premier crocodile—Scène révoltante—Pleureurs Egyptiens—Le temple—Réflexions.

Nous venons de nous arrêter à Luxor, à Esneh et nous faisons vapeur vers Assouan. Entre ces trois villes d'importance et d'antiquité historiques, beaucoup d'amas de maisons et de bourgades, mais comme elles se ressemblent toutes, de même qu'un homme ressemble à un autre, je ne vous décrirai pas ces dernières. Figurez-vous un hameau de Bretagne, avec ses toits de chaumes, ses hommes pouilleux, ses enfants sales, ses cochons pataugeant, ses ânes brayant, ses poules gloussant, et vous aurez une idée de ce tableau digne de Callot.

Je ne vous parlerai donc que des trois premières cités ! Avant de lever la draperie de poussière antique sous laquelle elles cachent leurs splendeurs disparues, laissez-moi vous dire que nos voyageurs trouvent que nous allons trop vite. Le travail, la lutte, le danger, le sacrifice apparaissant à l'horizon, le vieil homme se réveille, et la carcasse humaine, cette guenille du temps, malgré quelques privations actuelles se ferait facilement à cette vie de bourgeois. Ne sommes-nous tous pas nés avec cette marotte ? A nous de la gagner. J'en vois beaucoup qui comptent sur leurs doigts : deux mois de traversée, deux mois de travail, deux mois pour le retour, cela fait six mois ! Faut-il voir dans ce calcul la frayeur de l'entreprise ? Non. C'est uniquement l'ardent

désir d'embrasser papa, maman, la femme, les enfants, la fille, le chien ; enfin, le désir de revoir le clocher et de remercier Dieu d'avoir béni l'expédition. Ah ! c'est si bon de revoir et d'embrasser ceux qu'on aime !

***

....Luxor !.. Beaucoup de choses à voir, mais peu à noter. Il fait nuit. Les souvenirs historiques aidant, imitons Cuvier reconstituant un mastodonte par la découverte d'un os minuscule. Luxor me transporte d'abord à Paris, place de la Concorde, ce vestibule du Jardin des dieux ; ensuite à Londres, ces deux pays amis auxquels l'avenir devra l'invasion de la civilisation chez les barbares. En effet, Paris et Londres n'ont-ils pas chacun un obélisque venu de Luxor ? A double titre, je salue Luxor de l'envoi de sa carte de visite granitique. Puissions-nous lui rendre sa gracieuseté par la lumière du Progrès qui flambera à ses portes pour éclairer toute la vallée du Nil.. Le Progrès !—Mais il y est déjà. Jugez-en. A peine débarqué, j'entends parler arabe, anglais et français. Je me dirige naturellement vers ceux qui parlaient le langage du drapeau tricolore. Je me trouve en présence de deux jeunes enfants qui me saluèrent gracieusement d'un " Bonsoir, Monsieur," très harmonieux. Prononcée par eux, notre langue a quelque chose de musical. " Bonsoir, mes amis." Monsieur, voulez-vous nous donner des livres chrétiens ? Fasciné par ces voix d'anges vivant dans cet enfer égyptien, je passai la soirée avec eux et nous conversâmes. " Comment vous appelez-vous ? — Georges Pierre et Georges Croix."—J'embrassai ces chers enfants qui me rappelaient le nom de mon frère.—Qui vous a

ainsi instruits ?—C'est notre père.—Quel père ?—Le Père Francis.

Je compris de suite que j'étais en présence de deux jeunes néophites du christianisme, victoire obscure mais éclatante d'un de ces valeureux soldats du Christ qui ont entrepris de planter la croix du Calvaire sur le globe entier. Le Père Francis, de l'ordre des Franciscains, est du nombre. Il est à Luxor depuis quatre ans, il a bâti une église, fondé une école et a fait quatre cents adeptes ; en outre, il a collecté *douze piastres* en tout pour la Propagation de la Foi. La vigne est aride, mais elle prospère et prospérera, grâce surtout aux bonnes âmes de la ville de Québec qui n'oublieront pas qu'il y a là-bas, à *Luxor*, *Egypte*, *école catholique*, *le R. P. Francis*, *Georges Pierre et Georges Croix* qui demandent des livres chrétiens. C'est leur adresse. Je posai plusieurs questions à mes nouveaux amis sur les us et coutumes du pays. Prenez-vous du vin ? leur demandai-je. —Oh ! non. Notre père en boit, lui.—Comment ! il donne un si mauvais exemple ?—Il en boit pour dire la messe.. Je souris de mon ignorance, car je sais que les Francis cains ne boivent pas de vin. Il est bien entendu que je ne parle pas des chanoines pour la table desquels j'ai un saint respect. Et dire, monsieur, me dit un bon et fervent canadien, qu'il y a chez nous des curés qui ont des cents piastres par an, un cochon, une vache et une servante.—Et dire, mon ami, qu'il y a en Europe, des prélats qui roulent carosse, lui répondis-je.—Pourquoi ?

—C'est un mystère, et comme tout est mystère ici-bas et que la foi nous sauve, n'essayons pas d'approfondir, mais croyons. La croyance est la clé qui nous conduira

très pédestrement à la porte du Paradis, tandis que les carosses resteront dehors. Là, il n'y a pas de remise !.. —Avez-vous un prêtre avec vous ? me demanda Pierre. —Non, pas pour le moment ; il est resté au Caire, mais il va nous rejoindre.—Comment ! vous voyagez sans prêtre, me dit Croix !—O naïve et sainte simplicité de l'enfance !.. Quelle différence entre ces enfants de la Vérité et ceux de l'ignorance ! quelques milles plus bas, la mosquée froide et mercantile enseignant les vices et la rapine à ses rénégats ; ici, dans un oasis perdu, deux jeunes lys, fleurissant sous la hampe du sanctuaire et aspirant sans cesse à la rosée du Ciel. N'avais-je pas raison de dire que la civilisation porte ici semence. Ne pouvant donner de livres à mes amis, je leur promis de leur en envoyer à mon retour au Caire, et ne pouvant rien leur donner, car je suis pauvre comme Job, je détachai une médaille au chapelet que je tiens de ma pauvre mère, et je la leur donnai. Un général recevant la croix du Grand Turc n'aurait pas été plus fier !

***

Nous nous quittâmes après promesse de m'arrêter à Luxor au retour, et d'aller payer mon tribut au R. P. Francis que je n'ai pas eu l'honneur de voir.. Je vous donnerai alors la description des ruines de Thèbes, celles de Luxor où reposent, sous leurs manteaux de pierre, les rois de la première dynastie, lesquels, présentement, semblent avoir posé deux des leurs, comme sentinelles, sur des piliers élevés, pour voir si les trompettes guerrières viendront les réveiller de leur sommeil de plomb.. Oui, Rois, vous les entendrez les trompettes, mais pour

vous comme pour nous, ce seront les trompettes du jugement dernier qui mélangeront votre pourpre à la poussière de ceux que votre despotisme a transformés en esclaves ! Alors le Grand juge vous demandera :

—Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?....

Trop nombreux à bord où nous sommes serrés comme des graines de grenades sous son enveloppe, nous ne nous connaissons pas, nous ne nous reconnaissons pas, et nous sommes obligés—du moins ceux qui usent de ce procédé—de nous renseigner sur les noms, faits et gestes du voisin. Voici la conversation que j'ai surprise, me concernant. C'était un *reporter* anglais qui s'adressait à un autre : " Quel est son nom ? Labat. Est-il parent de Labatt, le marchand de bière de London ? Comment donc, mais bien certainement ; c'est bien l'un de ses propres neveux, et comme il buvait une partie de la bière de son oncle, ce dernier l'a engagé à aller manger la *vache enragée* de l'Expédition. Dans le fond bon garçon et franc buveur ; il n'est gai que quand il est en *bière*. Merci, cher collègue, voilà de quoi remplir une colonne de *La Gazette* de London.. J'étais jugé, et jugé à l'emporte pièce. Animal, va ! pensé-je, venir parler de bière à mes oreilles quand ma langue a une soif de Polonais. La morale de cette histoire, genre *reporter-concierge* est celle-ci. Figurez-vous que je laisse des héritiers, ou pour mieux dire, des successeurs ; que je meure durant l'expédition, que l'article du reporter tombe entre les mains de mon oncle d'emprunt, et les oncles d'Amérique disparaîtront pour créer la légende des neveux du Nil, et de fil en aiguille voilà les tribunaux saisis à l'égard de ma succession. Les reporters devraient pourtant savoir que le reportage est l'expression de la

vérité et non commérage. Heureusement que la Providence m'a prémuni, car j'ai écrit et laissé mon testament à Alexandrie....

***

Nous arrivons à *Esneh*, station après Luxor, ville importante qui a aussi gardé quelques antiquités des Pharaons. La première maison que je rencontre est le bureau de poste. La boîte est surmontée de cette inscription *Buca per la letter.* Elle est assiégée par une nuée de voyageurs avec la fureur d'une bande famélique qui forcerait la porte d'un boulanger. Cela fait toujours très bien de courir à la poste et de demander si on a une lettre quand on est sûr du contraire. Aussi pour ne pas revenir *bredouille* et pour en imposer aux *badeauds* on tire de sa poche une lettre vieille d'un mois. C'est le *truc* de beaucoup de nos reporters. Et ils sont assaillis.

—Qu'y a-t-il de nouveau ?

—Kartoum n'est pas encore pris.—Diable !

—Qu'est-ce qu'ils font donc, les anglais ?

—Ils attendent les voyageurs canadiens.

—Y aura-t-il des patates et du lard, au moins ?

—Oui, tout cela arrive d'Assouan.. par le télégraphe.

Et chacun de se frapper sur la bedaine. Toujours le sempiternel reportage. A la maison suivante, belle d'apparence, nos reporters ont failli mourir de peur. Un cri général s'est fait entendre : un crocodile !

En effet, c'en était un qui, comme Sarah, belle d'indolence, se balançait mollement suspendu par un fil de fer au balcon du gouverneur de la ville. On en a pris le croquis, la longueur, la largeur, la pesanteur, le nombre

de dents, car c'était encore le plus colossal qu'on avait vu. Que les hommes sont parfois naïfs. A quelle famille appartient cet amphibie ? demanda un reporter. A la famille des coléoptêre répondit sérieusement un autre. Vous n'y connaissez rien, les enfants, s'écria un bon vieux canadien ; cet animal là appartient à la famille des.... pendus !.... à quelques pas de là, je rencontrai une masse informe. C'était un malheureux Arabe, idiot, à la tête de bouledogue et que les mouches dévoraient au soleil. La Société Protectrice des animaux aurait grand œuvre à faire ici, car les chameaux, les bœufs et les ânes ont tous une plaie vive sur le dos que leurs sauvages conducteurs ravivent sans cesse avec un bois pointu pour les exciter au travail. S'ils employaient un aiguillon comme les bouviers de la Camargue, aiguillon qui sert à piquer légèrement le corps des animaux, ces scènes d'inhumanité ne révolteraient plus....

***

Cette ville est aussi remplie de mendiants et d'infirmes dont l'appel à la charité est navrant. Arrivé près de la mosquée, j'entends des cris épouvantables semblables à des hurlements de loups. C'étaient des pleureurs publics, gens à solde, qui se lamentaient sur la mort d'un des leurs. Je n'ai jamais rien vu de si comique en gestes et contorsions, et cette scène m'a rappelé ce gendre heureux qui trouvait toujours une nouvelle belle-mère après celle qu'il venait d'enterrer. Les belles-mères se disputaient ce gendre pleureur, ignorant, les braves femmes, qu'il se frottait les yeux avec de l'oignon.. Rues sales, bazars dégoûtants, recoins infects, scênes publiques honteuses

qu'on repousse d'un coup de pied dans le *Bas-Rhin*, nous conduisent dans un temple.. Un vrai, celui-là, et si nous ne nous découvrons pas en l'honneur de la momie pour laquelle il a été construit, nous nous découvrons en l'honneur de celui qui a conçu le plan et qui l'a exécuté. Quelle admirable fouillis d'art, de science et de patience !.. Figurez-vous un immense portique de vingt mètres de long sur dix de largeur et je ne sais combien de hauteur, le tout supporté par douze colonnes cannelées au sommet desquelles sont des voûtes ciselées comme le plus fin point de Malines. Entre les cannelures sont des desseins mythologiques qui nécessiteraient le long labeur d'un membre de l'Académie des sciences.

Les murailles sont aussi ciselées, burinées comme une œuvre de Benvenuto Cellini, et le seul sentiment que chacun emporte de cette crypte à laquelle on arrive par quarante marches, c'est l'admiration !..



En profane que je suis, j'ai voulu, imitant l'exemple de beaucoup, emporter un fragment de cette relique artistique, et je n'ai réussi qu'à raser le bec d'un oiseau sacré. En outre, j'ai rapporté un tibia dont je me ferai faire un porte-plume. Ce portique, digne de la plus haute Majesté de la terre, m'a plongé dans de profondes réflexions. En contemplant cette œuvre du beau et du sublime, détruite par la main de Dieu et résistant à la force matérielle d'un cataclysme, n'est-ce pas un avertissement, une muette leçon aux hommes de notre époque qui élèvent des temples au veau d'or ?.... Cette carcasse sculpturale ne semble-t-elle pas dire à notre orgueil,

comme le corps de la belle fille déterrée disait au moine amoureux : regarde ! Voilà ce que c'est que la beauté : vers et pourriture ! Inclinons-nous donc devant les décrets de Celui qui frappe pour nous éclairer, et que le progrès, l'amour du bien et du beau soient toujours nos guides !

C'est demain que nous arrivons à Assouan, et il nous tarde, car nous sommes fatigués de corps et d'estomac. Sachant que nous ne sommes pas des émules du Dr Tanner, on dit que le gouvernement, dans sa solitude paternelle, nous a fait préparer un repas de Sardanapale dont je vous enverrai le menu à ma prochaine lettre.

GASTON P. LABAT.

Assouan, 19 octobre 1884.

SEPTIÈME LETTRE.

Philœ—Quarantaine—Scène pittoresque—Un menu—Fanatisme et jalousie des Egyptiens—Caractère de l'Egyptien—Nouveau dentifrice.

Nous quittons Assouan pour Philœ. Dix milles en chemin de fer. Sables des Landes de Gascogne où apparaissent comme autant de Mausolées de la civilisation disparue, des amas de pierres volcaniques ressemblant à des monuments druidiques à des *Menhir*, à des *dolmens* bretons. C'est d'une beauté grandiose et froide quoique sous un soleil ardent.

Philœ, un des bijoux qui ornent la ceinture du Nil ! Bâti sur les bords méandreux du fleuve, les dattiers y

laissent tomber leurs fruits abondants, les soldats y abreuvent leurs montures, les Egyptiens leurs troupeaux, les femmes y viennent lustrer leurs cheveux et leurs seins couleur d'ébène. Campement militaire anglais en *quarantaine* et troupes égyptiennes. La musique et les trompettes s'unissant au murmure des flots font entendre des sons délicieux sous cette voûte de verdure à travers laquelle on aperçoit la teinte bleue du ciel. Sur la rive droite, superbes ruines dont il ne m'est pas donné d'apprécier la beauté architecturale. Ce devait être un temple, un palais ou un *harem*, supporté alors par les munificences royales puisées dans les sueurs de l'esclavage et supporté aujourd'hui par la poussière du Temps. Sur chaque rive, et jusqu'à Dongola, éruptions volcaniques dans lesquelles sont enchassées comme autant d'émeraudes, de vertes oasis, parmi lesquelles s'échappe comme un ruban diamanté, un filet capricieux du Nil.

En un mot, on est *pétrifié* d'admiration. Le moment de notre départ est vraiment féérique. Il n'y manque que les Divinités pour nous croire dans l'île de Calypso. Soleil à la pourpre argentée quittant son trône crêmé d'or pour aller se reposer derrière les Pyramides, qui apparaissent avec orgueil dans le lointain du désert ; eaux bleues, nature verte, ciel d'or ; c'est au milieu de ce paysage que les étoiles se lèvent pour notre départ. Notre remorqueur, grand vapeur blanc, traînant à sa suite une cinquantaine de chaloupes blanches montées par les voyageurs ressemble à un cygne gigantesque conduisant ses petits, Les chants qui s'élèvent comme une prière du soir, me transportent à l'opéra dans le chœur des évêques de l'Africaine, et je me dis que si Meyerbeer, Ambroise, Thomas ou Gounod étaient ici que

nous aurions avant longtemps une nouvelle œuvre magistrale. Hélas ! que je regrette à ce moment n'avoir pas un appareil photographique au bout de ma plume pour emporter tous ces minutieux détails, depuis l'insecte qu'on entend jusqu'à l'étoile qui brille !.... J'emporterai toutefois des souvenirs que je soumettrai à un maître en l'art de bien faire. La nuit, feux sur la rive parmi les cotonniers, les champs abondants de canne à sucre et de maïs, et avant de nous endormir nous envoyons un souvenir au pays.

***

Dès l'aurore, le vapeur siffle notre départ et doit nousmener en quatre jours,—ce qui fait près de deux mois de voyage sur l'eau,—en présence des rapides et des cataractes, cette garde du Soudan qui va tomber sous les rames des canadiens et sous le fer des soldats anglais. Chacun prépare l'instrument de la victoire ! Pour nous accoutumer nous sautons de ci de là quelques petits rapides. Cela me fait l'effet d'un jeune enfant qui saute une touffe de gazon, à cheval sur un manche à balai. Nos voyageurs chantent, rient, fument et mangent, à propos de manger, je vous ai promis la carte d'un de nos menus. Le voici :

SOUPE :

Queue de Crocodile vierge.

RELEVÉS :

Pyramide de scorpion, genre crevette.

ENTRÉS :

Pieds de Chameaux, Sauce Kédive ramolli.

Moustique, sauce piquante à la Pharaon.

RÔTIS :

Bosse de Dromadaire, genre Esope,
Filet de Pélicans piqués à l'anglaise,
Ibis sacrés à la Mahomet.

LÉGUMES :

Oignons truflés à la Moïse,
Pommes de terre frites au Soleil Egyptien.

ENTREMETS :

Puddings aux figues, Sauce blanche à l'Eunuque.

FRUITS :

Pyramides de dates, de Grenades, d'Obus,
Marmelade du Soudan, Crême Canadienne
(à la Manne Céleste).

VINS, LIQUEURS :

Rations du gouvernemrnt frappées à l'eau du Nil......

Inutile de vous dire que nous faisons honneur à ce Pentagruélique repas, mais nous préférerions beaucoup *la bonne galette canaïenne*.

***

Comme je vous ai parlé peu ou point de quelques coutumes et mœurs Egyptiennes, parlons en. L'Egyptien est fanatique et jaloux, cette double tunique de Nessus dont beaucoup de gens civilisés sont revêtus, ce qui rend partout les hommes malheureux et met le trouble dans les sociétés. Si je n'y compte pas la politique, ce dieu du désordre, c'est que ce n'en est pas ici la place et que je craindrais de faire brouiller et battre les idées pacifiques et ensoleillées qui bruissent dans mon esprit.

Mahomet et la femme sont donc les deux grandes marottes de l'Egyptien. Aussi le voit-on, en plein soleil, frapper son front contre le sol, sans doute pour réchauffer sa prière, un œil levé vers la nue, l'autre surveillant sa maison. Si un étranger, curieux ou amateur d'études de mœurs s'approche de ses pénates, au diable la prière et le voilà aux prises avec ce féroce Ruiz Goméz de Silva :

> " Un homme chez ma femme, à cette heure de nuit.
> Venez tous, cela vaut la lumière et le bruit.

Et je vous jure que j'en ai eu du bruit et du tapage pour avoir seulement franchi le seuil de ce sanctuaire infernal.

Or, j'y allais en tout bien, tout honneur, mais mon arabe n'entendait pas de cette oreille et j'en ai, sinon compris, du moins entendu de dures. L'homme hurlait, gesticulait, roulait des yeux de dogue et a dû m'envoyer à tous les diables. J'ai vu des hommes bien jaloux dans ma vie et eu quelquefois à subir leur colère, mais je n'ai jamais vu pareil Othello. Aussi, qu'allais-je faire dans cette galère ?... Ne pouvant me débarrasser de ce chien hargneux qui ameutait les autres contre moi, je pris mon parti en brave et je donnai un coup de ceinture qui envoya promener son *fez* dans la poussière. C'est l'insulte la plus grave qu'on puisse faire subir à un Egyptien ; le découvrir. Quoique ces gens-là ne soient pas nés coiffés, ils tiennent beaucoup à leur coiffure, et pour tout l'or du monde vous ne leur feriez porter un couvre-chef européen.

Après l'argument du coup de ceinture, l'Egyptien s'enfuit comme un chien fouetté, car s'il est jaloux il est aussi

très lâche. Après ce brillant exploit, je doute que Mahomet me donne une place dans son paradis.....

Vous aurez une idée de la couardise de l'Egyptien, quand vous saurez que la police n'use d'autres armes envers lui que des coups de bâtons ou de pierres. Cela les fait fuir comme une nuée de moineaux entendant un coup de fusil chargé à sel. Cette poltronnerie provient sûrement de leur abaissement moral et de leurs passions bestiales. Les Européens qui sont assaillis par cette nuée de corbeaux voraces usent aussi de ce moyen et en sont vite débarrassés. L'Egyptien est aussi très bavard, très chicaneur, très voleur, très démonstratif, très sobre, très peu curieux et très travailleur. Machine humaine créée et mise au monde pour cultiver les terres qu'elle arrose de ses sueurs et de l'eau du Nil, l'égyptien ne s'arrête même pas un instant pour voir passer notre bateau ; regarde si nous ne perdons rien derrière nous, et envoie sa progèniture chercher le biscuit que nous luijetons dans l'eau ou ramasser les boîtes de conserves vides que le courant emporte. De ce biscuit assaisonné d'oignons crus, il en fera sa nourriture pour plusieurs jours. Les riches, ceux qui prennent du café, le prennent dans des tasses grandes comme des coquilles de noix. Je crois qu'il y a un mélange d'âne et de chameau dans l'Egyptien. Patient comme le premier, sobre comme le second, il jase comme une pie, gesticule comme un avocat dans un bénitier, vole sa main droite de sa main gauche, et n'a soin que d'une seule chose....de ses dents. Je crois avoir trouvé le secret de leur éclatante blancheur. Je crois qu'elle provient du sable lavé, impalpable et oncteux du Nil. C'est leur dentifrice qui respecte l'émail de leurs dents, tout comme le temps respecte le granit des Pyramides,

Je veux essayer moi-même ce dentrifrice et après expérience, ne soyez pas étonnés, Lecteurs, et vous lectrices, de lire sur les murs de Québec : " Au dentrifrice Egyptien. Labat, fournisseur de Cléopâtre ! " Je me recommanderai alors à votre bienveillance, et entre une mollaire et une incisive, nous parlerons de ce merveilleux et étrange pays, auquel je préfère encore votre unique Canada !

GASTON P. LABATS

Esnésh, 25 octobre 1884

HUITIÈME LETTRE.

Jour des Morts !—Religion et Cantinière—Nos chaloupes—Nos gars à l'œuvre—Le général Wolseley—Scène sublime—Chiffonniers artistiques—Un nourrisson—Grand ménage—Truc de buveur.

Premier novembre ! jour des morts !.. Nous en avons eu un hier. Un second enfant de la foret vient de payer son tribut à la Parque. Il semble que cette sombre faucheuse s'acharne de préférence à ces enfants du travail et de la religion. *Louis Capitaine*, de la tribu des iroquois, est allé rejoindre *Henderson*. Ayant dû sauter au passage d'un rapide, son pied a glissé, et malgré les efforts et le dévouement de ses compagnons, il a été lancé dans l'éternité. Mort en travailleur, cette seconde religion que Dieu bénit, il aura sûrement sa récompense. Cette mort m'a fait faire les réflexions suivantes :

Dans ce pays où les ruines nous rappellent que tout

est poussière, on ne se serait guère douté que le monde célébrait la mémoire des disparus. Peut-être que ce sera bientôt notre tour !

Prions donc pour nos chers et regrettés morts si nous voulons qu'on prie pour nous. La prière venant du désert ou du temple, est toujours agréable à Dieu, aussi notre chapelain s'est-il joint à nous, et la cérémonie religieuse, sur ces bords sauvages, avait un caractère vraiment touchant. A propos de religion, je vous dirai que nos Canadiens se sont montrés plus catholiques que Rome. Hier, dimanche, ils ne voulaient pas travailler prétendant que c'était le jour du Seigueur, mais comme nécessité n'a pas de loi, " le R. P. Bouchard a levé leurs scrupules, et nos fervents catholiques sont partis en chantant " La cantinière du quartier. " Espérons qu'elle les mènera en Paradis !....

***

Nous avons pris *officiellement* possession de nos bateaux. Quand je dis officiellement, je veux dire que nous avons quitté bateaux à vapeur, barges et chalands pour les chaloupes qui doivent nous mener à Kartoum. Ce voyage de bateaux me faisait l'effet d'un pauvre hère qui cherche une hôtellerie à la portée de sa bourse.

Enfin, nous sommes chez nous et nous en sommes heureux, car mieux vaut être le premier dans sa maison que le second dans Rome. Ces chaloupes qui seraient lourdes pour de vrais marins sont manœuvrés par nos gars canadiens avec la légèreté d'une plume, quoiqu'ils eussent de beaucoup préféré leurs canots d'écorce ; ils sont galants avec ces chaloupes de grosse fabrication

anglaise, tout comme s'ils dansaient avec des filles de la prude Albion. C'est ce qu'ils espèrent faire lors de leur passage à Londres. A les voir sillonner le Nil, on dirait des guerriers arabes montés sur des cavales blanches du désert ; à les voir traverser les rapides, on dirait des serpents de feu fendant l'onde pour se rafraîchir....

Ils fendent l'eau ; les pierres aiguës ouvrent les bateaux, la sueur ruisselle de leurs fronts, mais ils passent.... on leur a dit : " allez ! " Ils se taillent une route !.. Voici mon impression sur les rapides et cataractes. Je les compare à une *banquette irlandaise* d'Epson ou de Longchamps, toutefois avec la différence que vous allez me permettre de faire entre ce *sport* hippique et nautique.

Le cheval, ce noble compagnon de l'homme, par instinct de conservation, sent le danger, le franchit, et cavaliers et chevaux arrivent aux applaudissements de la foule. Lui, le bateau, arrive devant le danger comme un roi indolent qui protègent ses soldats, et, grâce à l'adresse du pilote, saute le rapide aux murmures du gouffre béant ou de la gueule entr'ouverte des crocodiles qui guettent leur proie. Mais un bon coup d'aviron est donné, et on entend une voix goguenarde s'écrier : "Tiens bien fort, Baptiste, il y en a encore, cinquante à sauter." C'est la voix d'un *gars* Canadien, écho du courage et de la valeur canadienne !....

***

Nous quittons la Basse-Egypte, pour entrer en Nubie. Nous campons à plusieurs milles de Ouady-Halfah en route pour Dongola où nous devons embarquer l'expédition militaire, le général Wolseley en tête. Ce sera vers le quinze novembre.

J'ai vu le général, *à cheval sur un chameau*, et cela m'a rappelé la peinture représentant Bonaparte, sur son cheval blanc, au Caire. Le général Woolsley a une figure sympathique et énergique. Il respire l'assurance de la victoire....

*
* *

La scène qui se déroule à nos yeux, est grande de sublimité. Superposée comme sur trois plateaux différents et séparée par de gigantesque rocs sculptés par le temps qu'ombragent des arbres verts, la rivière, au soleil couchant, ressemble à un gigantesque caméléon aux plus brillantes couleurs.

Il faudrait la palette enchantée de Corot, ce père du paysage pour en retracer les minutieux et beaux détails. Permettez-moi ici une rectification. Dans une de mes correspondances, j'ai écrit Corot, c'est Callot que je voulais dire, le premier étant le Zola de la peinture, le second en étant le Lamartine. Si je relate le fait, c'est afin que le lecteur me pardonne mes fautes involontaires, car écri vant *currente calamo*, ayant très souvent la présence d'un chameau qui me regarde avec étonnement, ma mémoire me fait souvent défaut, quant aux noms et quant aux *dates*.... quoiqu'en mangeant beaucoup. Horripilant !

*
* *

Notre expédition comptes parmi elles des *chiffonniers artistiques* qui m'ont rappelé l'un des aïeux de Rotschild. Les anciens de ce nom ramassaient des chiffons, leurs héritiers collectent des antiquités au château de Ferrières et les nôtres, ceux d'ici, allument leurs lanternes pour

aller la nuit, dévaliser les vieux temples et réveiller les rois de porphyre.

En les voyant, j'ai cru voir les chiffonniers de Paris ramassant des os et des boîtes de sardines. Ces derniers font du commerce, les premiers font du vandalisme, j'aime mieux les premiers. Voyez-vous l'un de ces collectionneurs revenir vous offrir, qui un ongle de Sésostris, une dent de Moïse, un cheveu de Cléopâtre. Amateurs d'antiquités ! méfiez-vous des vieilleries égyptiennes, car si la contrefaçon existe pour les corsets de femme, elle existe aussi pour le sphinx et la momie ! Malgré cela, toujours et partout on trouve dans le plus petit recoin de l'Egypte des temples merveilleux aux statues colossales, aux hyéroglyphes aussi *abracadabrants* qu'intraduisibles, car l'un de ces admirateurs forcénés me disait en revenant d'en visiter un : " ce que j'ai trouvé de plus beau, ce sont les *cantharides* qui ornent ces colonnes," etc . . . . etc . . . .

Mais tirons un rideau sur tous ces *jeux de mots*, et que sur ce rideau soit peint un palais égyptien orné de *cariatide.*

*
* *

. . . . L'un de nos hommes vient de prendre un jeune crocodile. C'est un nourrisson que je ne souhaite pas à la plus riche vache laitière du monde entier, car si Henri IV né avec des dents, déchirait le sein de sa nourrice, mon jeune protégé mettrait la sienne en marmelade. Si je puis l'emporter, je l'offrirai au dentiste américain Preterre afin de lui faire extraire les mollaires qui me manquent.

Permettez-moi d'ouvrir un alinéa à l'adresse des charmantes lectrices de l'*Evénement*.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens de faire *mon grand ménage!* Je viens de laver mon linge. Si je me permets cette confidence intime, c'est que les canadiennes étant très économes, elles me sauront peut-être gré de ma recette. Le savon étant très rare et très cher, j'ai dû employer la terre argileuse du Nil, ce qui nettoie très bien le linge, le lustre, le glace et n'excorie pas les mains. Elles restent souples, luisantes, veloutées comme les mains d'une duchesse. Essayez donc l'argile canadienne. Quant au repassage, une pierre chauffée au soleil, et le tour est joué et vous avez un linge à la chinoise. Cette opération m'a rappelé ma vie d'étudiant à Paris et ma charmante blanchisseuse....

Vous voyez mesdames, que je suis un homme sérieux et raisonnable, et qu'à mon retour je serai digne de prendre belle-mère. Une belle-mère et mourir, tel a toujours été mon rêve !

Comme le Nil baisse, la rumeur a couru un instant que l'Expédition était tombée dans l'eau. En voici la raison. On avait promis une ration de boisson forte aux voyageurs. Ceux-ci ne la voyant pas venir se mirent à boire l'eau crayeuse du fleuve ;.... de la baisse.... Effrayées, les autorités militaires ont fait généreusement distribuer la liqueur promise, et le Nil hausse, et l'Expédition sera victorieuse !....

GASTON P. LABAT.

Nary Cang, 3 novembre 1884.

NEUVIÈME LETTRE.

Nouvelles du Canada—Attaques contre " Les Voyageurs "--Sang canadien—Le Canadien n'est pas *battable*—Les Kroumirs--L'Irlandais et la tête de mort--L'approche de Noël !

C'est de Gémai, dans la Nubie, que ces lignes sont écrites. Peut-être ne le pourrai-je plus de longtemps, mais je ferai l'impossible pour contenter ce désir de mon cœur. Au cas contraire, mes notes me serviraient pour plus tard. Avec celles-là j'essaierai de payer mes créanciers, car tout homme qui se respecté a des notes à payer : à Dieu ou aux hommes.

Campés sur les bords du Nil, à l'ombre des dattiers, ayant sous nos yeux une plantureuse et riche végétation, le site est ravissant, et parmi cette verdure capricieuse et folâtre je crois voir bondir les chères brebis chantées par la Muse de Madame Deshouillères.

Ce matin, notre camp est transformé en cabinet de lecture. La malle est arrivée, et chacun se dispute les journaux—comme une meute de chiens affamés.

Parmi les plus voraces de nos lecteurs sont naturellement les correspondants—et ils pullulent—heureux et fiers de voir leurs noms livrés à la publicité et passer à la postérité ; non moins voraces sont ceux, qui n'ayant rien écrit, disent d'un air d'hypocrite : " Comment ! mon article n'est pas inséré ! " Je dois avouer qu'il y en a quelques-uns dont la charitable modestie ne signe pas leurs envois, à seule fin de pouvoir tomber sur les défauts des gens et de l'Expédition. Le soleil n'a-t-il pas des taches ?.... Mais comme on ne peut toujours plaire à son père et à tout le monde, je vais me permettre de

tomber sur ces gens qui cherchent du poil aux œufs et de voir s'ils n'auraient pas, eux, quelque puce à l'oreille. On nous attaque, nous nous défendons. Voici l'attaque.

" Les Canadiens en Egypte.

" Londres, 16.—Une dépêche spéciale d'Assouan au *Morning Post*, mande que les voyageurs Canadiens à l'Epédition du Soudan sont devenus isubordonnés ; ils refusent souvent d'obéir aux ordres de l'officier commandant et ils menacent de donner un sérieux obstacle au succès de l'Expédition."

Répondons franchement à cette attaque.

Non, il n'y a jamais eu d'insubordination ni de désobéissance aux ordres, et le succès de l'Expédition n'a jamais été compromis, mais il y a eu comme partout, de justes réclamations auxquelles on s'est empressé de faire droit. Le correspondant officieux du *Morning Post* aurait donc dû écrire ceci : " Une dépêche spéciale mande que les voyageurs Canadiens travaillent comme des nègres, sont sobres comme des chameaux et franchissent des rapides où il fallait cent cinquante arabes par bateaux ; et cela à la barbe des Kroumirs effrayés de tant de hardiesse, et aux applaudissements et félicitations des officiers anglais. Avec de tels hommes, l'Expédition est dans le sac. "

Est-ce là ce que vous appelez de l'insubordination, ô reporters de mon cœur ?... Donc supprimez les mots : *insubordination*, *désobéissance*, et remplacez-les par les mots *blagues et lazzis* des Voyageurs Canadiens.

Vous le savez, ces grands enfants gâtés aiment la gaudriole, à se battre, à rire, à chanter, et c'est ce que deux de nos forts gaillards ont fait, lors de notre passage à

Gibraltar, en mettant la police en déroute, et en s'écriant : nous avons vaincu Gibraltar !....

Dans son " il n'y a plus de Pyrénées ! " Louis XIV ne dût pas être plus beau que nos deux canadiens quand ils lancèrent ce cri de victoire à la face de l'atlantique. Si je n'ai pas raconté ce fait dans ma correspondance, c'est que cette escapade aurait pu prendre des proportions gigantesques chez nous, de même que certains faits analogues passent pour *insubordination* et *désobéissance* de l'autre côté de la Manche. C'est toujours la fable de la souris accouchant une montagne. Toutefois, les voyageurs canadiens sont très flattés de la haute opinion que le *Morning Post* a d'eux sur le succès de l'expédition, et s'il connaissaient l'heureux reporter qui leur a fait cette réputation, il lui enverraient un porte-plume fait d'une patte d'Ibis. Allons ! les gars, le cœur haut et que ni les reporters ni le Nil ne fassent mentir la vieille réputation des canotiers canadiens !....

Le camp où nous sommes est à vingt milles de Ouady Halfah. C'est là qu'est une partie des troupes que nos canotiers conduisent à Dongola. Il y a tous les jours embarquement de soldats : dix hommes de troupes et un Canadien comme pilote. Il est vraiment curieux de voir ramer ces défenseurs de l'Angleterre. Quoique les Anglais soient moitié amphibies, ils rament à hue et a dia. Aussi faut-il voir les quolibets que leurs décochent nos voyageurs : eh ! dis donc fils de Mars, si tu mettais tes éperons tu ramerais mieux. " Cela m'a rappelé la farce de l'amiral Suisse. Les Kroumirs, ces enfants de la terre d'or, semblent aussi tout désorientés dans ces eaux nouvelles pour eux. Ils rament en dépit du bon sens, et

prouvent une fois de plus que le Canadien n'est pas *battable.*

J'ai entendu les lamentations de ces kroumirs. Voici. Ce matin, trois de ces noirs menés par un de leur sergent qui leur servait d'interprête vinrent à l'hôpital.

—Chien de pays ! s'écria en anglais le sergent interprête.

—Qu'as tu donc, John ? lui demanda un soldat anglais qui se trouvait-là.

—Ce que j'ai, c'est qu'on ne peut seulement pas avoir *un grog au rhum.*

—En as-tu donc, chez toi ?

—Tous les jours à midi, j'en ai un servi par mes deux femmes.

Eh bien ! mon pauvre John, console-toi de ton punch avec l'eau du Nil.

—L'eau du Nil ! exclama le noir, je ne m'en servirais pas pour laver ma peau.

—Tu es bien difficile.

—Non, mais j'aime ce qui est blanc et j'ai en horreur tout ce qui est terreux comme la face de ces égyptiens qui font ventre de tout. Textuel !

Sais-tu bien que tu en as peut être pour deux ans de cette campagne, dit l'anglais en riant jaune.

Deux ans ! hurla John ; mon engagement n'est que pour six mois, et si on me retient une minute de plus, l'Angleterre a des tribunaux et de . . l'argent et on verra . .
A ce moment un Kroumir refusait de prendre une médecine, John lui pinça le nez, lui tapa une forte tape sur le ventre, et la médecine passa comme une dragée.

Je recommande le procédé aux mères de famille. Ne

croyez pas, lecteurs, que j'invente. Non, je raconte aussi vrai que mon Kroumir est intelligent et je ne serais pas surpris qne ce soit un blanc noirci.. Un Irlandais vient de trouver une tête de mort près de la carcasse d'un crocodile. Grande discussion. Est-ce une tête de noir ? Est-ce une tête de blanc ? D'homme ou de femme ?

Grand embarras. Non, dit un malin, c'est un fragment de Jonas et de la baleine que la mer a laissé.. On me présente le crâne. Il est blanc comme neige et est mal conservé. C'est la tête de saint Patrick, dis-je. Si les yeux de l'Irlandais ne m'ont pas foudroyé, ce n'est pas de sa faute. C'est comme si quelqu'un allait dire à un soldat de la vieille garde que Napoléon 1er était un crétin. En voyant ce crâne, j'ai pensé à celui sur lequel saint Jérôme méditait et sur le *To be or not to be* d'Hamlet. J'aime mieux la philosophie de l'Eglise que celle du théâtre. Shakespeare a fait Hamlet, mais Dieu a fait Shakespeare.. je pense malgré moi aux fêtes de Noël, aux joyeux carillonnement des cloches, aux embrassades, aux poignées de mains, aux bonbons du premier de l'an, douceurs religieuses et humaines dont nous serons malheureusement privés. Mon Dieu ! que toutes ces choses-là rafraîchissent l'âme et le cœur ! Aussi chacun y pense avec envie ; les uns écrivent des lettres d'affection de famille, d'autres envoient de tendres missives cachetées avec la rosée du cœur, quelques-uns envoient des cartes postales sous formes de cartes de visites, nos gars ramassent de jolis petits cailloux blancs, roses et verts qu'ils destinent à leurs fiancées, et moi, lecteurs, et moi, Québec, et moi, Canada, et moi, vous tous enfin qui vous chauffez les pieds devant un bon feu

canadien, en rêvant au retour du printemps, moi, dis-je, je rôtis sous un ciel d'enfer en rêvant aux neiges d'antan, et je vous envoie des *Merry Chrismas* et des *Happy New Year* aussi nombreux et chaleureux que les rayons de soleil doré qui réjouissent la fin de cette lettre.

GASTON P. LABAT.

Gemaï, 17 novembre 1884.

DIXIÈME LETTRE

Réflexions sur l'Expédition.—Une visite à Ouady-Halfah.—L'Hôpital militaire.—Anges et femmes.—Honneur aux officiers anglais.—Hommage au Major Hébert.

Comme il n'y a rien de nouveau dans notre existence uniforme et monotone comme celle d'une voie ferrée dont on ne connaît pas la longueur, je vais saisir ce moment de répit pour vous faire part de quelques remarques personnelles au sujet de l'Expédition.

Cela vaudra mieux que tous les racontars de soupe pas cuite, de viande trop dure, de biscuit sec ; que toutes les répétitions au jour le jour, de coucher de soleil, de lever de lune et de dégré de lattitude que je prie le compositeur d'écrire *lassitude !* ....

Lassitude morale, non ; mais bien physique, car quoique montée à chameaux, l'Expédition va à pas de tortue. Si l'on en croit le proverbe, elle n'en sera que plus vive : " qui va doucement va loin."

Tout en le comprenant fort bien, le général Wolseley paraît lui même très impatient, à en juger par son arrivée

incognito, ces jours derniers, à Ouady Halfah d'où il est reparti le soir même. On dit qu'il y est venu pour hâter le départ des troupes. Ah ! c'est qu'il est vif, actif et énergique, le général, et qu'il n'aime pas les lenteurs. Il ne faut voir la cause de tous ces retards involontaires que dans les grandes difficultés qui surgissent pour les communications.

Non seulement on ne peut imposer de rançon mais nous ne sommes pas en pays civilisé, et malgré la plus sage administration, et la plus stricte diligence, le charbon manque pour les transports des troupes et des vivres, et souvent les soldats sont obligés de se remorquer à la *cordelle* avant d'arriver au point où les Canadiens les attendent avec les canots.

Tout en étant un valeureux soldat, le général Wolseley a aussi la reconnaissance du souvenir. Il a écrit une lettre hautement élogieuse sur les voyageurs canadiens, au colonel Kennedy. Cette lettre ne pouvait être adressée à meilleur homme, car elle intéresse aussi bien les officiers que les voyageurs. C'est réduire à néant toutes les sottises que certains écervelés ont écrites sur l'oganisation et l'administration des voyageurs canadiens, et à ce sujet, comme chaque chose en son temps, " *rira bien qui rira le dernier.* " Lors de son passage devant notre camp, le général Wolseley a été acclamé par des *hourrahs*, et des chansons canadiennes qu'éclairait un brillant feu de joie. Le général nous a salués comme étant de vieilles connaissances. Un *reporter* anglais, représentant d'un syndicat de journaux de Londres, enfin ce qu'on appelle un *reporter* assermenté et respectable, celui-là, a de suite télégraphié à Londres cette manifestation que les jour naux ont déjà dû vous apprendre succintement.

Quand je pense aux difficultés que présente cette expédition, je dis qu'il faut une confiance illimitée, non dans soi-même, mais dans la Providence. C'est surtout dans elle que le général Wolseley a puisé la sienne. En effet, toutes les difficultés terrestres sont vaincues quand le Droit, ce gendarme de Dieu, est avec nous.

Que les alarmistes cessent donc de jeter les hauts cris sur l'expédition, et s'il y a quelques disparus parmi les voyageurs canadiens, nous le devrons plutôt aux éventualités de la vie qu'aux maladies. . . . .

Très peu de malades parmi nous si ce n'est quelques légères indispositions et cas d'ennui ou de nostalgie. C'est surtout parmi les indiens et les Kroumirs que cette dernière se fait sentir. A l'étranger, ces gens-là semblent *broyer du noir.* Ils ne sont pas faits, pour les voyages ni les expéditions. Le canadien, au contraire, vrai moineau voyageur, semble mis et créé au monde pour rouler sa bosse.

De même qu'il emporte sa hache ou son aviron pour fendre le bois et les eaux étrangères, il semble emporter avec lui son foyer et son clocher. Il sourit à tout cela sur les bords du Nil comme sur les bords du St. Laurent. Son humeur gaie le suit aussi, car dernièrement de jeunes soldats anglais—je crois en passant que les troupes sont trop jeunes et qu'on aurait du préférablement choisir de vieilles troupes des Indes, mais n'entrons pas dans le secret des dieux !—demandaient à des voyageurs canadiens si l'expédition serait vite terminée.—A Pâques ou à la Trinité, leur fut-il répondu. Et ils entamèrent la chanson de Marlborough. . . . on n'est pas plus plilosophe !. . .

. . . . J'ai voulu avoir le cœur net d'une étude de mœurs sur une ville Egyptienne. J'ai été à Ouady-Halfah et

j'en suis revenu dégoûté et sale de la tête aux pieds. Ville de poussière, d'ordures et de puanteur. Quartier général des troupes anglaises. Les tentes poussiéreuses et les soldats poudreux égaient seuls cette bourgade avide dont les murs desséchés par un soleil insupportable ressemblent à de vieux nids d'hirondelles remplis de vermine. Gens et habitations en sont couverts. Quelques juifs, grecs et italiens à figure basse et louche comme les hyènes du désert, pour la plupart interprètes et marchands, écorchent les acquéreurs. Ce sont de vrais vampires humains. Les marchands de liqueurs fortes y fourmillent, mais par un ordre émané du Commandant de la place, ils ne peuvent rien vendre, et on en est réduit à boire de l'eau infecte et du lait dégoûtant. Ce breuvage occasionnant des coliques et des fièvres, l'hôpital militaire est plein et les cimetières sont vites improvisés. Il meurt beaucoup de soldats !.... Cette mesure d'arrêter la vente des boissons, surtout dans un pays si épidémique me paraît une mesure sévère contre laquelle les autorités médicales auraient dû s'opposer. Non moins sévère est la peine infligée aux contrevenants : prison et cassage de toutes les bouteilles pleines ! Cela paraît assez arbitraire. Nous laissons à ceux qui en ont le droit et le soin de juger ces actes. Des femmes et des hommes accroupis, n'ayant rien d'humain, vendent des dattes et des figues qu'ils sortent de leurs poitrines mouillées par la sueur.

Voici du reste ce que j'ai vu. Un de nos hommes, grand amateur de lait, en buvait une chopine tous les matins. Au bout de huit jours, sa peau commença à tourner au noir... C'est une Egyptienne qui ayant sevré

son enfant..lui vendait son lait ! Tout le reste est à l'avenant...

L'Hôpital que j'ai visité est très comfortable. Médecins et employés sont très affables. J'y ai vu une sœur de charité héroïque. " C'est un ange ! " me dit le chirurgien qui me fait les honneurs de la visite. Toutes les femmes étant pour moi des anges, *sauf les Egyptiennes*, j'admire celle qui prodigue ses soins aux malades, et quoiqu'elle ne porte pas la cornette des sœurs de Saint-Vincent de Paul, je dis que celui qui sonde les cœurs et et les reins bénit et aime la charité, d'où quelle vienne !

Ce qui m'a agréablement surpris, c'est d'entendre presque tous les officiers parler la langue française. Comme il leur est d'obligation d'apprendre l'allemand ou le français, ils choisissent ce dernier. Honneur à vous messieurs les anglais ! Espérons que nous ne tirerons plus les uns sur les autres, mais que nous tirerons ensemble sur l'ennemi commun... le socialisme !.. et la barbarie !...

Ayant manqué le train, je rentre de Ouady Halfah, écœuré, fatigué, poussièreux, et comme si cette étude de mœurs devait me rappeler : " Homme souviens toi que tu es poussière. " J'ai le regret de vous annoncer qu'un autre de nos hommes vient de se noyer accidentellement.

Décidément, la mort semble jalouse de voir que nous sommes plus forts que les maladies, et elle prend son contingent sur une partie du nôtre, par sournoiserie. En face, elle a peur des voyageurs.... toujours prêts !

Espérons que les trois victimes qu'elle a faites nous assureront la protection de la Trinité qui est Tout ! ! !...

Gaston P. Labat

Gemaï, 28 novembre 1884.

. . . . Puisque je parle de morts, laissez-moi vous dire en terminant que je viens de voir le chapelain et le chirurgien qui ont assisté le regretté Major Hébert, de la Batterie B. Ils m'en ont fait un éloge cordial et en conservent un souvenir si touchant que c'est un honneur pour le Canada. C'est pour cela que je suis heureux de vous le dire en attendant que je puisse accomplir sur sa tombe le pèlerinage que mon cœur s'est promis. Ce jour-là, Hébert sourira comme je désire que nous sourions tous après notre mort ! . . . .

J'ajoute ici un alinéa pour faire savoir au lecteur que n'ayant pu moi-même accomplir ce désir de mon cœur à mon retour au Caire, c'est Monseigneur l'Evêque du Caire, accompagné du R. P. Bouchard, qui ont accompli cette sainte mission, en déposant sur la tombe d'Hébert une couronne d'immortelles " *au nom des frères d'armes canadiens de cet excellent garçon.*"

G. P. L.

ONZIEME LETTRE.

Esquisse de l'Egypte.—Le Nil.—Manière d'arroser les terres.—Taxe sur les arbres.—Arbustes.—Mammifères.—Reptiles.

Ya ragoul ! . . ya heurma ! . . Tatkallam bil-faransawi ? . .

Lecteurs, et vous lectrices, ceci veut dire en arabe : " Eh l'homme ! Eh la femme ! Parlez-vous français ? " Oui, n'est-ce pas ? . . Laissons donc la langue du Prophète de côté ! de laquelle du reste je n'ai voulu vous donner qu'un échantillon, et permettez-moi de continuer, dans la langue de Corneille, la correspondance que vous voulez

bien honorer de votre lecture..je vous donnerai aujourd'hui un faible aperçu, et comme un resumé à vol d'oiseau, de la terre des Pharaons, depuis Alexandrie jusqu'au Soudan.

***

Et d'abord je ne puis résister au désir de vous citer textuellement la merveilleuse description qu'en a écrite, vers 642, Amrou au Kalife Omar. C'est un morceau que je recommande aux rhétoriciens. " O prince des fidèles ! peints-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes : voilà l'Egypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses, depuis Assouan jusqu'à Mencha, viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu du pays. Le moment de la crue et de la retraite des eaux est aussi réglé par le cours du soleil et de la lune ; il y a une époque fixe dans l'année où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les a soumises envers lui. Alors les eaux augmentent, sortent de son lit et couvrent toute la surface de l'Egypte pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communications d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi nombreuses que les feuilles de palmier. Lorsque ensuite arrive le moment où ses eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, le fleuve docile rentre dans les bornes que le Destin lui a prescrites, pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre.

" Un peuple protégé du ciel, et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs, ouvre légère-

ment les entrailles de la terre, et y dépose des semences dont il attend la fécondité de Celui qui fait croître et mûrir les moissons. Le germe se développe, la tige s'élève, l'épi se forme par le secours d'une rosée qui supplée aux pluies, qui entretient l'humidité féconde dont le sol est pénétré ; puis à la plus abondante récolte succède de nouveau la stérilité

" C'est ainsi, ô prince des fidèles, que l'Egypte offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentée, d'une ondoyante et verte prairie, d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de moissons dorées. Béni soit le Créateur de tant de merveilles !

" Trois choses, ô prince des fidèles, contribuent essentiellement à la prospérité de l'Egypte et au bonheur de ses habitants ; la première, c'est de ne point adopter légèrement des projets enfantés par l'avidité et tendant à accroître l'impot ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'entretien des canaux, des ports et des digues ; la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut . .

Tel est le langage de ce peuple déchu, et je crois que beaucoup de gouvernants feraient bien de méditer et d'apprendre par cœur le dernier paragraphe, au besoin de le mettre à exécution" . .

***

C'est à huit cent milles d'Alexandrie, dans cette riche, sauvage et incompréhensible nature, et encore à huit cent mille de Kartoum, que nous nous trouvons.

Quoiqu'ayant perdu son titre de *grenier du monde*, l'Egypte est encore d'une grande richesse.

Grâce au Nil qui est la base de son engrais, et grâce aussi à l'arrosage artificiel, on y fait jusqu'à trois récoltes par an. Ces principaux produits sont : le blé, l'orge, les fèves, le coton, les lentilles, les pois chiches, le safran, le maïs, l'indigo, le riz, le chanvre, le lin, la canne à sucre, le café, le tabac, l'opium, les dattes, l'eau et l'essence de rose. Là où manquent les soins du labourage, l'inondation du Nil et son limon productif le remplacent.

Les moyens artificiels en usage pour l'arrosement sont de deux espèces.

Le premier consiste à élever les eaux par le moyen d'une roue à pots qui est mue par une paire de bœufs. Une de ces machines qu'on appelle *Sakyèh*, suffit pour dix feddans (un feddan équivaut environ à 6/10 d'hectare) mais alors il faut dix paires de bœufs. Le second moyen est le *délou* ou *chadouf*. C'est une espèce de grand écoupe, souvent un simple panier, suspendu entre deux cordes comme une espèce de balançoire : à chaque oscillation l'écoupe s'emplit en rasant la surface de l'eau pour se déverser au plus haut point de sa course, dans une rigole disposée à l'avance. Deux hommes, placés de chaque côté, font mouvoir l'appareil, tandis qu'un troisième saisit l'écoupe remplie au passage, et la déverse aussitôt dans le conduit dont la pente le répand parmi les rigoles d'arrosage. Le *délou* le plus simple, marche avec un seul homme.

***

C'est vraiment un métier de mercenaire, car chaque écoupe est remplie en une seconde, et à moins d'avoir la peau tannée et des muscles d'acier, je crois qu'aucun être humain ne pourrait résister à ce supplice de Tantale. Ces

gens-là ne doivent pas avoir de *lumbagos*, et je les en félicite. Dieu ! quelle souplesse de reins, de peau et de volonté. Et dire qu'il y a ainsi *huit cent mille* de ces pompes humaines dans toutes l'Egypte. Je crois qu'ils feraient de rudes arroseurs publics et des pompiers infatigables à jet continu !.... Parmi les fruits, on compte le *palmier-dattier*, qui est comme le pain national Egyptien. Il est ici ce que la choucroûte est à l'Allemand. Le Macaroni à l'Italien. Mais comme le vin de Bordeaux que je trouve meilleur à l'étranger qu'en France, je préfère les dattes qu'on vend à Paris.

***

Celles d'ici ont des effets *horrifiques* sur le *gaster*. Le commerce est très vaste et les revenus publics proviennent presqu'en totalité de la taxe sur les dattiers : chaque arbre paie *deux piastres* de taxe annuelle au trésor public. A propos de *piastres* ne soyez pas étonné si à leur retour, les canadiens, par la force de l'habitude acquise ici, vous demandent *dix piastres* de tabac ou de chandelle *pour dix cents*. La piastre égyptienne correspond à *cinq cents canadiens*. Les orangers, les grenadiers, les oliviers la vigne, les pastèques et le *Bamier*, espèce d'aubergine, y sont aussi cultivés et donnent d'excellents fruits.

Le *pavot*, ce dieu des orientaux et ce grand consolateur des infirmes y lève aussi sa tête altière. Le rosier, cet arbuste chéri des vierges de Nanterre, y fait sentir ses parfums.

Enfin, beaucoup d'autres arbrisseaux parmi lesquels le *hennèh*, fournissent leurs feuilles pour envelopper les *momies* et pour teindre en rouge les ongles des Egyptien-

nes. Aussi, prenez garde à leurs égratignures, comme celle de la tarentule, elle est mortelle !.. Parmi les plantes botanniques, on y trouve l'*Acacia*, le *Cactus*, le *Tamarix articulata*, *le Ficus sycomorus*, *Lononis vaginalis*, *le Bessembriantenhum cristallinum*, le *Ricin* et autres *ejusdem farinœ* qui font le désespoir des enfants aux aspirations alexandrines.. La *Zoologie* produit le cheval, le chameau, le mulet, l'âne, toutes montures sobres et travailleuses comme les esclaves du pays ; les chiens,—rien de nos fidèles azors—le chien-chacal, la hyène rayée, le renard, le mangouste—ichnoumone, célèbre par son inimitié contre le crocodile.

Les volatiles de basse-cour sont ceux de chez nous. Quant aux mammifères dangereux, nous les rencontrerons plus tard, à Kartoum, dans la tannière du Mahdi. Ce sont ses favoris !.. Ce que nous avons ici qui y fourmille et m'effraie plus que le diable, ce sont les *araignées*, les *tarentules*, les *serpents* et les *scorpions*. Comme tout ce qui est bas et rampant, *voilà l'ennemi !* Oı ! défions-nous toujours des yeux en coulisse, des voix mielleuses et des pattes de velours. Ici, du moins, on sait que cet engeance maudite existe. Mais dans le monde !.... Mais dans la société !.. Mais dans nos relations !.. *Vade retro satanas !*

Eh, tenez, lecteurs ! Au moment où je vous écris ces lignes, à l'ombre de ma tente, entrevoyant à travers la fumée bleuâtre de ma cigarette les rêves dors que j'ai laissés au Canada ; au moment où j'entends le son des cloches vous appeler à l'Eglise ; en essayant de découvrir le joli minois québecquois qui vient de frôler mon cœur, sur votre belle et unique terrasse, un frôlement effrayant se fait entendre sous les plis de ma tente. Est-ce un scorpion, un serpent, une tarentule, un reptile ?

J'en ai encore froid dans le dos.... Rassurez-vous. C'est notre cuisinier qui, ouvrant les deux pans de la tente, me crie : Monsieur est servi !.... Sur ce, lecteurs et lectrices, bon appétit !

GASTON P. LABAT.

Bords du Nil, 1er décembre 1884.

DOUZIEME LETTRE.

Scène Orientale.—Chameaux et soldats.—Baghchich.—A propos du Mahdi.—Activité des Voyageurs.—Toujours artilleur.

L'année 1885 aura entr'ouvert son voile mystérieux quand cette lettre vous parviendra.

De quoi sera-t-elle faite ?.... De feu, de sang ou de rayons de soleil ?

Mystère ! quoique le ciel et l'atmosphère soient aux sombreurs Bismarkiennes—aujourd'hui, il y a du Bismarck partout—espérons que la douce image de la Paix nous sourira et que nous le devrons à l'année 1885.

Hélas ! nous en avons grandement besoin dans ce pays d'enfer, malgré les choses surprenantes et féériques qui s'y passent. Jugez-en.

***

....Je viens d'assister à une scène tellement orientale que je ne puis résister d'en faire part à vos lecteurs. Elle était vraiment digne de l'imagination du Dante....

C'était au camp de Gemaï, cette grande rôtissoire des troupes anglaises et des Voyageurs Canadiens, le jour, cette oasis délicieuse, la nuit.

Le corps d'artillerie des chameliers, arrivé le matin de Ouady-Halfah, avait, bêtes et gens, roussi sous un soleil d'enfer, toute la journée.... Quand la fraîcheur de la nuit, cette sombre assassine du climat Egyptien apparut, le soleil se cacha derrière les montagnes arides, transformant le Nil, les palmiers et la nature en une scène d'or.

Troupes, voyageurs, chameaux paraissaient chamarés et fiers comme des pachas orientaux..

Les selles rouges ressemblaient à un chargement de saphirs ; l'acier des harnachements et des sabres à des feux follets ; les rails disparaissaient tortueusement comme deux serpents argentés à travers les rochers de noir granit, reluisant comme des stalactites.

Le cuivre guerrier sonna le boute-selle. A la clarté des feux du bivouac, les hommes s'agitaient comme des démons dans une fournaise, les chamaux firent entendre leur *glougloutement* sinistre et profond.. Ils résistaient, s'échappaient, gémissaient, car ils flairaient le moment du départ

—Oh ! murmura un chameau en passant devant moi ; pourquoi ne m'a-t-on pas laissé dans le sable du désert ?

—Et moi chez Barnum, répliqua son compagnon.

Comme on le voit, ces deux chameaux savaient parler

—Qu'avons-nous besoin de gloire nous autres, reprit le premier ; n'en avons-nous pas assez dans nos bosses ?

—Tu as bien raison, continua l'autre, la gloire est pour les bonnes d'enfants, et les militaires.

Nos deux gaillards raisonnaient comme deux vieilles

dévotes, quand un bon coup de trique appliqué sur leur échine les enleva à leurs amères réflexions.

—Hue ! donc, chameau, s'écrièrent des centaines de voix enfourchant leurs montures, et toute la troupe s'ébranla à l'arrivée du chef qu'elle attendait pour le départ.

C'était la lune qui se levait, belle et majestueuse sur son trône étoilé comme une reine des Pharaons, et qui éclairait de ses rayons diaphanes la route des futurs vainqueurs du Mahdi !..

..Le colloque suivant s'engagea ensuite entre deux soldats qui auraient probablement préféré se trouver aux pieds de leurs *Sweet heart*, plutôt qu'à dos de chameau.

—Quel chien de métier que le nôtre !..

—Il est de fait que tu as raison, Pat, car pour mon compte j'aimerais mieux être aux Indes, à dos d'éléphant, que sur cette pyramide, à quatre pattes. Ah ! Pat, si tu avais vu le 66th, sur des éléphants, c'est ça qui *faisait* un beau régiment de cuirassiers. Il me semble pourtant qu'on aurait pu mieux trouver que ce genre de *locomotive.*

—Bon ! Te voilà encore avec tes idées à patente. Attends-tu que le Nil soit gelé pour y aller en patinant, ou bien une expédition en ballons, n'est-ce pas ? Rêveur, va !..

Non, dit l'autre, j'ai trouvé mieux que cela. Quoi ?

—Puisqu'on a fait venir des Canadiens du Canada pour diriger les bateaux, et ils s'y entendent, on aurait bien pu faire aussi venir des *Raquettes.*

—C'est y les filles qui s'apellent comme ça, dans ce pays.

—Mais, non, imbécile ; c'est une espèce de grand

soulier qu'ils mettent aux pieds pour marcher dans leurs déserts de neige molle, et puis c'est si grand, si large que j'ai chargé un jour ma carabine, pensant que c'était les traces de quelque montre d'avant le déluge.

—Et qu'est-ce qu'on ferait de ça, ici ?

—On pourrait traverser le sable mou du désert, sans enfoncer, et vite, et sûrement. On les pourrait faire en fil de fer pour que la chaleur ne brise pas les cordes, et en vous voyant ça aux pattes, les Egyptiens, les chameaux, le Mahdi, ses soldats et toute la boutique fuiraient de peur....

—Si je ne te connaissais pas exalté comme tu l'es, je jurerai que le soleil t'a tapé sur la *colequinte.*

—Tu doutes toujours de tout, toi. Doutes-tu donc encore de l'influence des dattes sur les troupes ?

—Ah ! pour ça tu as raison, et je crois comme toi que si on avait interdit la vente des dattes et des melons, plutôt que la vente des boissons, c'est qu'il y aurait moins de malades, moins de mortalité, et que les hôpitaux seraient moins pleins.

—Je te l'accorde. Et toi maintenant, toi qui as une si forte tête, que penses tu de l'Expédition ?

—Je pense que grâce au flair du général, car il a le nez et le bras long le général, que l'Expédition est assurée, et, ça grâce aux Voyageurs Canadiens. Ah ! c'est eux qui vous enfoncent tous les canotiers de Cambridge et d'Oxford ! Aussi si j'étais gouvernement, je les ferais tous élever dans ces Universités. En voilà des gars, ces voyageurs, qui ont pas de poil à la main, mais qui l'ont au cœur. Je le répète encore, si j'étais gouvernement, je ferais tous les voyageurs officiers de marine... Et quand je pense que le *Morning Pozt*, de Londres, les a insultés

et raconté un tas de mensonges sur eux... Cré mille bombes ?... Si je le tenais, ce *reporter*... A ce moment de la conversation un cri sorti des entrailles de l'un d'eux se fit entendre.

—Qu'as-tu donc, Pat ?..

—Chiennes de dattes ! dit-il, il faut que je descende encore de chameau pour aller sous un dattier.. Et son ami lui passa un numéro du *Morning Post ! ! !*

Cette histoire de chameau m'en rappelle une autre. Celle-ci a rapport au *baghchich*. Ce mot *baghchich* est pour tout musulman plus précieux que la clé du Paradis de Mahomet. Ils poussent si loin l'instinct de la rapacité, qu'ils vous demandent un *baghchich*, même quand vous les avez obligés. En voici une preuve. Un jour, en plein désert et en plein soleil, je tenais complaisamment la corde d'un chameau qui s'était échappé. Son conducteur qui courait après vint me le réclamer,.. en me réclamant aussi un " *baghchich* " pour la peine que je m'étais donnée.. Méfiez vous du *baghchich*, même chez nous, car il commence à nous envahir et dites comme moi : " *mafieh baghchich* ", Tu n'auras rien.



..Beaucoup de choses se disent, s'écrivent et se voient à propos du Mahdi et de ses troupes. Tout est encore entouré d'un mystère aussi noir et ténébreux que ces gens-là. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils se battent comme des tigres enragés, défendant leur territoire par grain de sable ; ils se vengent de manière à augmenter le nombre des gardiens de sérails.

Cette perspective est peu attrayante.

On en a vu armés de pied en cap, bardés de fer comme les chevaliers du moyen âge. Ces armures plus rouillées par le sang humain que par les siècles, sont conservées et transmises de père en fils.

***

Etrangeté des choses humaines ! L'armure de saint Louis sur le dos des enfants de Satan !..

Espérons que le général Wolseley aura la puissance de St-Michel pour écraser ce dragon moderne. Les cœurs sont hauts, les troupes s'approchent de la scène du carnage, l'action commencera sous peu.

Nos voyageurs travaillent dur et dru et n'ont pas un moment de repos. Ils sont comme un écureuil dans sa cage.. Jamais d'arrêt ! Ils viennent de recevoir l'ordre de partir.. Ils seront maintenant échelonnés à chaque cataracte, tout comme des grappes de raisins dispersées, pour y attendre les troupes et leur faire franchir ces terribles obstacles du Nil.

Seul, le service d'hôpital dont je fais partie, reste temporairement en place. C'est le meilleur plan pour porter et donner les secours médicaux. Je regarderai donc les troupes, et, je l'espère.. l'ennemi par derrière..

Hélas ! *là ousque je me trouve*, au pays des neiges canadiennes ou sous le soleil d'Egypte, il faut que je reste artilleur.. voire même artilleur de la pièce humide !

GASTON P. LABAT.

Sarras, 9 décembre 1884.

TREISIÈME LETTRE.

Deux Noëls.—Passager.—Pipe et chique.—Chapelain et calembours. — Aux canadiens. — Le mérite de l'expédition. — La bonne Sainte-Anne.

Vingt-quatre décembre 1884, veille de la Noël ! Cette date me fait faire le rapprochement entre ma Noël du siège de Paris et entre celle que je viens de passer au Soudan.

J'aime mieux celle de Paris, car quoique n'étant pas dévot, j'aime le bruit harmonieux et mystérieux de l'Eglise ; puis j'avais *réveillonné* en mangeant un pâté de volaille mélangé de viande de chien. J'en sens encore l'odeur. Au Soudan j'ai failli me casser le cou. Continuant notre route vers le but hérissé d'écueils que le patriotisme du général Wolseley atteindra *grâce au dévouement des Voyageurs Canadiens*, je pensais aux arbres verts de Noël, aux sons cloches des et j'entrevoyais la figure blonde et souriante du roi du monde se détachant sur le fond doré de l'étable de Bethléem.

***

Tout à coup le cri : " Tout le monde à la cordelle ! " se fait entendre. Nous étions dans une passe difficile. Plusieurs bateaux s'étant brisés à quelques milles de nous, plusieurs soldats s'étant noyés, nous devions prendre toutes les mesures de prudence possibles. Donc, nous voilà à la corde, tantôt dans l'eau, tantôt sur des roches abruptes d'où l'on voyait passer, emportés par le courant, des débris de barques, des provisions, des *helmets*,

signes certains que le danger était devant nous. Mais, *Alea jacta est !* .... J'usais donc la peau de mes mains contre le chanvre de la cordelle, et j'étais grimpé sur une roche aussi pointue et aussi glissante que le *pain de sucre de la chûte Montmorency.* Le granit d'ici est aussi glissant que la glace du Canada.

J'avançais cependant, regrettant à ce moment de n'être pas *chamois*, cet agile sauteur des forêts Alpestres.... Tout à coup, je me trouve en présence d'un gouffre qu'il me fallait franchir.... Mes pieds reposaient sur une roche taillée en pente, et mes mains, toujours portant la cordelle, étaient aussi appuyées sur une roche semblable, avec cette différence que le soleil l'avait tellement chauffée que je me brûlais....

Dans cette affreuse position, il me fallait enjamber d'une roche à l'autre, et sous mes pieds se trouvait le gouffre qui semblait rire d'un rire infernal.... Le moment était critique. " *Plus fort sur la cordelle* " cria-t-on. Les hommes d'avant, sur terrain ferme tirant, assis, je suis forcément la traction, je glisse plutôt que je ne passe d'une roche sur l'autre, et audessus du gouffre, *patatras*, mon chapeau tombe entre ma poitrine et le granit, mon lorgnon descend à cheval sur le manche de ma pipe, mais j'étais sauvé....

La peur et l'angoisse que Claude Frollo dut avoir au sommet des tours de Notre-Dame, devenaient *un leurre* à côté de ma frayeur.

Je dois certainement mon salut à ma pipe, car si elle n'avait retenu mon lorgnon, j'aurais eu un éblouissement et il ne m'aurait pas été possible de continuer ma route sur ce granit rouge qui nous fait voir des milliers de lan-

ternes....A propos de pipe, et avant de continuer, permettez-moi de vous dire l'histoire d'une *chique*.

La veille, un bateau conduit par un de nos voyageurs, heurta contre une roche. Les soldats avaient lâché la cordelle. C'est toujours ainsi que les accidents sont arrivés. Entr'ouvert, faisant eau, perdant homme et provisions au milieu d'un courant impétueux, notre canadien resté à la barre courait à la mort....“ Allons ! dit-il philosophiquement, encore une chique avant de mourir ! ” Et prenant un morceau de tabac il le mit dans sa bouche. A ce moment un remous que nous ne voyions pas,—le Nil est aussi capricieux qu'une brune—prit le bateau par le flanc et l'amena à terre.

Notre homme et deux avec lui étaient sauvés. Qu'est-ce qui osera donc nier maintenant l'influence providentielle du tabac ?.... Je m'informerai s'il y a un saint Nicot, et s'il y en a un, je lui ferai présent de ma pipe et notre homme d'une livre de tabac à chiquer.

Cela revient à dire qu'il vaut mieux voir la mort en riant qu'en pleurant. N'est-elle pas un bienfait ?

Malgré cette manière un peu cavalière d'envisager la mort, j'aime tout autant celle qui suit et que j'emprunte au R. P. Bouchard. Si la recette ne fait pas de bien, elle ne peut du moins faire de mal. Toutefois, ce qui me chiffonne, c'est qu'il faut être Canadien pour qu'elle soit efficace. Enfin !....

L'AVIRON DE SAINTE-ANNE

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre qu'écrivait le révérend père Bouchard, aumônier des bataliers canadiens de l'expédition du Nil :

“ La dévotion à la mère de la Sainte-Vierge est très

répandue parmi les Canadiens. Les mères canadiennes avaient recommandé à leurs fils en partant de prier la bonne Sainte-Anne et ils ne l'ont jamais invoquée en vain. Un jour, un brave batelier voit son bateau se briser sur une roche au milieu d'un rapide épouvantable. Prenant le seul aviron qui lui restait, il se jette au milieu du rapide en s'écriant : " *Bonne Sainte-Anne des Canadiens, sauvez-moi !* "

" Après avoir passé dans des tourbillons de deux kilomètres de longueur, il arriva sain et sauf sur la rive. " L'aviron de la bonne Sainte-Anne, disait-il, m'a sauvé la vie. " Quelques jours après, ce brave enfant voit un de ses compagnons près de périr dans un rapide que lui-même venait de traverser difficilement. Comme il n'y avait pas moyen d'aller à son secours, il lui jette son aviron et lui dit : " Prends l'aviron de la bonne Sainte-Anne et ne crains rien. " En effet, le jeune homme aborda en quelques minutes.

" Alors on décida d'emporter l'aviron miraculeux au Canada et de le placer devant la statue de Sainte-Anne de Beaupré."

*
* *

Embarqué avec des troupes anglaises, je suis dans le même bateau que le ministre. (Chapelain).

C'est un charmant homme. Elevé en France, il a fait la campagne Franco-Prussienne à titre d'officier, et de capitaine qu'il était dans l'armée anglaise il est entré dans les ordres où il est aujourd'hui chapelain militaire. Ce contraste n'étonnera pas ceux qui comprennent que prêtres et soldats sont frères. L'autel de la Patrie et l'autel du Calvaire !....

Il vient de me montrer le portrait de sa famille, sa femme et ses enfants. Dans l'une des photopraphies, la mère, très jolie femme, brune et vétue de velours noir, appuie sa joue contre celle de son *baby* blanc comme neige, Cela m'a fait l'effet d'une goutte de rosée rayonnant sur une rose pourpre foncé.

Dieu qu'il est heureux et réconfortant de jouir de ces scènes de famille au milieu de l'aridité du désert !...

Avec cet excellent homme plein d'attentions pour nous tous, la vie d'ici m'est moins amère, moins déserte et parfois même *calembourique*, nous *calembouriquons.* L'autre jour, sortis ensemble à la recherche de provisions, nous ne trouvions rien. J'avise une corde et l'emporte " *Corde de pendu porte bonheur dit-il.* " Nous faisons quelques pas de plus et nous apercevons un âne broutant l'herbe près d'un pied de Ricin... Oh ! lui dis-je, voici l'arbuste que nos villageois appellent l'huile d'*Henri Cinq* ! Horrible ! s'écria-t-il, mais je vais vous le passer parce qu'il est *Soudanement* fait.

*
* *

Voilà comment nous égayons notre existence en rapprochant toujours plus près de Khartoum les soldats anglais, et en attendant l'heureux et *désireux* retour dans nos foyers. Je dis *désireux* et je souligne le mot, car tous nos voyageurs sont fatigués. Il n'y avait qu'eux pour pareille entreprise, et l'histoire devra écrire : *Ce sont les voyageurs Canadiens qui ont fait l'expédition du Soudan !* En effet, plus nous avançons, plus le péril, les maladies et les privations augmentent. Que l'Angleterre, dans son impartialité ne l'oublie pas, et si les sacrifices

de vie qui ont malheureusement éclairci nos rangs ne se peuvent remplacer, qu'elle n'oublie pas que tous nos canadiens ont de nombreuses familles et qu'il leur tarde de rentrer chez eux. Si je me permets de faire cette remarque, c'est que quelques-uns, voyant le travail toucher à sa fin, disent maintenant : " *aoh ! ce ne être pas biaucoup difficile !* " Telles sont pour le présent les quelques choses que je trouve à vous écrire, sur une grève, pendant qu'on arrange un de nos bateaux qui s'est défoncé pour me permettre de vous dire que je jalouse les joies de votre Noël.

25-12-84. GASTON P. LABAT

QUATORZIEME LETTRE.

Difficultés sur le Nil.—Nos vaisseaux se brisent.—Appréciations et générosité de quelques officiers anglais.—Les Canadiens sont des hommes de cœur.—Grossièreté des Egyptiens.

Décidément, le *Petit Jésus* m'a envoyé mon présent de Noël. Ce n'était pourtant pas facile de remplir mes *grosses bottes sauvages* ; mais il y est parvenu. La veille de Noël, comme vous le savez, j'ai dû grimper à travers monts et rocs, et le jour de Noël j'ai dû parcourir le désert, sable jusqu'aux genoux. Calvaire et sable ! tel a été mon présent.

Toutefois, *à quelque chose malheur est bon* puisqu'il m'est donné de me rapprocher de vous à deux jours d'intervalle. C'est l'objet de cette lettre écrite en plein soleil

et en présence de l'endroit où beaucoup de gens se sont noyés. Le fleuve ne semble pas s'en douter car il coule toujours en faisant rayonner ses vagues argentées. Attaché à une escouade de soldats, *army hospital corps*, nous avons six bateaux, et quels bateaux !.. Des bateaux devenus informes à la suites de leurs longs services. Aussi je suppose qu'on nous les a donnés pour nous entretenir la main, c'est-à-dire afin de s'assurer si nous sommes capables d'arranger bras et jambes comme nous sommes obligés de soigner nos bateaux. N'ayant pu aller *en chameau* comme il le pensait, mon chef de service a dû prendre charge d'un bateau, moi d'un autre. Le Dr. Neilson, premier en tête, faisant fonction d'Amiral et donnant l'exemple, a défoncé son bateau trois fois en deux jours. Beau début ! Le mien s'est ensuite défoncé, mais grâce à un bandage et à un emplâtre nous avons pu continuer notre route et rester toujours bon premier. C'était le jour de Noël, nous filions comme le vent et je fredonnais des Noëls. Tout à coup, trois de nos bateaux sont en détresse !.. Ne pouvant nous arrêter dans notre course vertigineuse, nous les laissons à leur malheureux sort et nous filons de l'avant. Rendus à destination, notre premier soin est d'aller porter secours à nos infortunés compagnons, et je trouve le Dr Neilson en train de faire la cuisine. Il était cuisinier en chef pour lui et ses collègues.

Au total, trois bateaux défoncés, ce qui nous oblige d'attendre qu'ils soient réparés, pas de pertes de vie, mais *éculage* complet de mes bottes sauvages dans la chaleur aride du désert. Cette journée me coûte une paire de bottes que j'ajouterai au prix d'un ratelier que je vais

être obligé de m'acheter pour remplacer mes dents que le biscuit me mange pendant que le mange. Enfin nous prenons toutes ces mésaventures très philosophiquement.

***

Cet arrêt m'engage à faire quelques excursions.... comme par toute l'Egypte, des rues s'offrent à notre vue. Ici, des barques arabes dont la carcasse pendue aux flancs des rochers comme des mollusques, semblent se rire de notre témérité ; là, un Soudanien parlant français ; plus loin des os de chameaux morts à la peine et semblant nous dire : voilà le sort qui vous attend.... En effet, c'est une rude campagne, car au dire d'un vieil officier anglais, vingt ans de services, il n'en a ni vue ni faite de pareille....

" C'est une campagne digne du temps des romains, dit-il, et sans vos canadiens nous ne serions jamais arrivés dans ce pays de chiens." Vous voyez que nos voyageurs ont su maintenir loin et haut leur réputation, non seulement comme canotiers mais aussi comme hommes de cœur et decourage. Aussi, tout dernièrement, deux jeunes gens, dont je regrette de ne pouvoir donner les noms, ont, au péril de leur vie, sauvé plusieurs soldats anglais. Les officiers anglais en ont pris bonne note, et nul doute que l'Angleterre se rappellera tant de dévouements, tant de sacrifices obscurs et les tombes laissées à la gardes des bêtes fauves !

Déjà, plusieurs officiers supérieurs, ont récompensé privément quelques-uns de nos hommes, tant ils ont été empoignés d'admiration pour eux !....

***

Toutes ces choses-là réjouissant le cœur, je suis heureux de vous les faire connaître. Malgré cette gloire éphémère et peu lucrative, nos voyageurs aspirent à revoir leurs foyers au plus vite, convaincus que les joies de la famille et que la vue du clocher leur fera oublier tant de souffrances. Aussi douterai-je beaucoup du succès de l'expédition si on organisait demain une expédition volontaire de quatre cents canadiens pour revenir au pays de " quelques arpents de neige ! "

Neige ! oui, si vous voulez bien, mais cœurs chauds et ardents comme le soleil du Soudan.

***

Quelle différence, grands dieux ! avec la race égyptienne qui hurle comme des chacals en conduisant les bateaux qu'elle brise pour ne pas les monter !..

J'ai si peu de confiance et d'estime pour ces gens-là que je me demande si les soldats égyptiens ne tourneront pas casaque contre les Anglais. Cela s'est déjà vu. Je ne devrais pas dire *soldats*, car ils sont paresseux, sales, au *tu* et au *toi* avec leurs officiers. Je crois cependant qu'ils deviendraient bons, s'ils étaient européanisés. Et nul doute que S. M. le Kédive qui est un homme de progrès, ne parvienne à en faire des soldats aussi terribles que les *turcos* d'Afrique. Voici un échantillon de ce que j'ai vu. C'était à Ouady Halfa. Un corps de garde égyptien allait être relevé par des soldats anglais ; la la sentinelle égyptienne les voit arriver et au lieu d'appeler la vieille garde, elle se met à leur rire au nez. Le sous-officier anglais appelle le sous-officier égyptien ; celui-ci sort en bras de chemise, et la sentinelle dépose son fusil,

l'aide à passer sa tunique et à mettre ses accoutrements. La sentinelle a de même habillé tous les autres. Relevée, la garde égyptienne s'en allait à la débendade, quand, son sous-officier s'aperçut qu'il avait oublié son bidon ; vite il dépêcha un de ses hommes pour le lui apporter. Celui-ci arrive juste au moment où un servant d'hôpital allait nettoyer certain vase.. merveilleux.

Le soldat messager ne fit ni un ni deux, et prenant le dit vase au lieu du bidon qu'il allait chercher, il le porta au sous-officier égyptien. Nous en avons ri au point d'avoir besoin nous-mêmes d'un vase semblable. De vase en vase, on finit par y tomber. Jugez-en par une mésaventure dont je suis le héros. C'était à Ambigol. Pressé d'accomplir certain acte que Bismarck ne peut faire faire par son laquais, je transportai mon individu dans l'endroit mystérieux ; j'arrive avec la vitesse d'un train éclair, je me mets en position et je pousse un cri à émouvoir les rochers témoins de mon malheur. L'endroit obligatoire était fait au moyen de deux rails d'acier sur lesquels le soleil avait dardé toute la journée.... J'en ai vu trente-six chandelles.... Je vous recommande ce nouveau genre de vespasiennes, que messieurs les anglais appellent *water-closet*. Enfin, ce qui me console, c'est que si je me perds, on pourra facilement me reconnaître à cette marque car j'ai la peau enlevée par la brûlure. Next !..

Je vous écrirai à la première occasion, car nos bateaux sont arrangés et nous allons partir.

GASTON P. LABAT.

Semnèh, 30 décembre 1884.

TROIS LETTRES DE NOS VOYAGEURS CANADIENS.

Cher Père, chère Mère et chers Parents,

..C'est de l'Egypte, eette terre chaude comme une patate sous braise, que je prends la plume pour m'envoler vers vous.. L'Egpte, chers parents, c'est comme qui dirait un grand four à briques, car les arbres, les maisons, les hommes et les femmes sont roussis comme la queue du diable. Aussi l'eau qu'on y boit a la couleur et est chaude comme du lessif. Je vous assure que l'enfer n'aura pas grand peine à rôtir tous ces gens-là *qui ne sont pas du monde*, et que notre vache qui est si propre n'en voudrait pas pour se décrotter.. Puis il y a des processions de chameaux, vous savez bien, cet animal qui a une bosse sur le dos, tout comme notre marchand et faiseur de gazettes.. S'il était à cheval sur le chameau, ces deux bossus feraient un dromadaire.. Il y a aussi des *escarpions* qui piquent comme la langue d'un avocat ; il y a aussi des oiseaux qui mangent de la viande fraîche et qui ont les ongles et le nez *croches* comme le *prêteux* d'argent de chez nous.. Enfin, il y a des *crocodiles* qui vous ont des dents longues comme le père L'Affamé.. Il y a aussi du sable qui nous aveugle les yeux, qu'on dirait que c'est de la *poudrerie sèque.* Ah ! c'est un diable de pays que l'Egypte et je ne comprends pas que le bon Dieu l'ait jamais visité, quoi qu'en dise notre curé. Pour sûr, si le bon Dieu était descendu il serait venu en Canada, ce pays où il y a de si belles églises.. Les vaches sont aussi très maigres quoiqu'en dise ce nommé Joseph que ses brigands de frères ont descendu dans un puits qui va jusqu'au fond du Nil.. De ce temps-

là, vous le voyez, c'était pas difficile de faire un puits, ils ils avaient l'eau toute faite. En v'la des brigands, ses frères à Joseph ! Et dire qu'ils n'ont pas même été pendus ! Ils se servent des cordes pour monter l'eau dans des paniers percés pour arroser. Ils sont trop paresseux pour porter les cruches à bout le bras, et ce sont les créatures qui portent ça sur leur tête. Les hommes n'y portent rien !.. Elles sont si laides.., non pas leurs têtes.. mais leurs créatures.. Il y a encore des grandes pierres comme le *pain de sucre* de Montmorency. Ils appellent ça des pierres *humides*. Eh bien ! je vous garantis qu'elles sont bien *sèques* et bien chaudes, car je crois que c'est là-dedans que le soleil couche.. Il y a bien encore d'autres choses à vous conter, mais je vous dirai ça à la veillée, quand on fera de la *tire* avec Mademoiselle Balsamine Trochu à laquelle je pense.. même de si loin.

Tout ça, cher père, chère mère, chers parents et amis, c'est pour vous dire que je penserai et vous embrasserai toujours, non-seulement à l'occasion du premier de l'an mais même au delà du tombeau.

C'est le souhait que je fais à tous pour vos étrennes.

Votre fils immortel,

Petit Jean,
Voyageur Canadien.

P. S.—Embrassez bien pour moi madame Mimie Siroine qui m'a guéri de mon rhumatisme.

P. J.

Egypte, poste restante, 31–xbre–1884.

Ma chère femme,

. . . . La présente est pour venir t'embrasser, toi et nos douze enfants. . . . Si le marmot est né depuis mon départ tu l'embrasseras aussi. . . . Oh ! Oh ! vois-tu Aubergine, on a beau être en Egypte on pense toujours au pays, à sa femme et à ceux que nous faisons.

Je pense d'autant plus à toi, chère moitié de mon âme, que les créatures d'ici sont pas faites comme les autres. Elles ne savent ni faire de la galette, ni repriser une chaussette, ni repasser une chemise, à tel point qu'il a fallu que j'aille à la messe avec du linge sale,—et puis elles ont des cheveux entortillés comme le poil qui pend au derrière d'une chèvre. . . . ça a le nez large comme une tranche de lard et les estomacs noirs. . . . . . Çà porte sur le corps un petit brin de rien du tout, pas plus grand que les culottes du père Adam, enfin un morceau de guenille dont tu ne ferais pas une *catalogne.* Si les femmes de chez nous étaient comme çà, ce serait du propre, et je pense que monsieur le curé leur ferait un caractère.

Les enfants, moi j'appelle ça des crapauds noirs, sont faits comme des singes, avec de la crotte au nez et ailleurs. . Je te jure que ça ne sent pas bon par ici, et que si nous n'avions quelquefois un grand vent qu'ils appellent *Simon*, comme le bédeau de chez nous, qu'on ne pourrait pas vivre ici. Avec ça rien à manger, ni à boire, ni à aimer. Oh ! que ce serait donc si je n'avais laissé toutes ces bonnes choses là chez nous pour les y retrouver ! Et j'y reviendrai, Aubergine, et au plus vite, car j'aime mieux le Ciel que l'enfer, et il me tarde de revoir le paradis où ma bonne vieille *boutonne* en me

servant une bonne soupe aux choux que nous mangeons au milieu de nos enfants, ces anges du foyer et cette consolation de la vie.

Allons ! bon, voilà que ma paupière se mouille, à ces tendres souvenirs ! Animal que je suis ! Pourquoi donc es-tu venu ici, si c'est pour pleurer comme une vache du Nil ?.. Non, j'y suis venu pour pouvoir agrandir notre petit lopin de terre et pour pouvoir mieux élever ceux que Dieu m'a donnés, pour en faire de bons citoyens et de bons chrétiens, en un mot de vrais *canayens.*

C'est tout, Aubergine, tu le diras aux enfants, et si je ne puis rien vous envoyer d'ici, je vous envoie et vous donne comme toujours, mon amour et mes baisers.

Ton mari sans divorce,

GROS JEAN,
Voyageur Canadien.

P. S.—J'oubliais de te dire que je te porterai une robe de cotonnade bleue d'Egypte, et une bouteille *d'huile de castor* pour les enfants. J'acheterai ces articles chez Glover et chez Vernier, de Québec.

G. J.

Egypte, Pays où l'enfant Jésus est né, 31 xbre 1884.

Mademoiselle,

Les auteurs de vos jours, lesquels ne sont pas malheureusement les miens quoique devant devenir leur fils, m'ayant permis de vous écrire, je trempe ma plume dans l'encre de mon cœur, et je vous envoie toute la rosée de

mon âme. Elle en est douce comme le sucre de nos érables, ô croyez le bien !.... Je suis en Terre Promise, mademoiselle, et pensez si je pense à vous, ô vous qui m'êtes *promise*.... Eh bien ! mademoiselle, la présente est pour vous dire que les filles d'ici sont faites de boue, tandis que vous vous êtes faites d'un rayon de soleil, et encore du rayon le plus pur. En lui on a trouvé des taches, en vous on ne trouverait que des grâces, s'il était permis à tout autre mortel que moi de se mettre à la recherche de ce précieux talisman.... Oh ! oui, je le repète, vous êtes un ange. Et quel ange ?....

" Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau " etc.

Oui, quand je pense à ces vers de M. le poète Mitron, je crois mademoiselle qu'il vous a connue, car vous êtes si bien dépeinte que j'en suis jaloux.... Mais laissons M. Mitron de côté, et revenons à nos moutons.... Je disais donc que vos yeux ressemblaient à deux étoiles brillantes et que vous éclairiez la noirceur de mon âme. Et peut-il en être autrement quand j'entends toutes les vierges de la paroisse chanter : *Stella Matutina*. Oh ! oui, Mlle Estelle, vous êtes mon étoile, du matin, mon étoile du jour,.... mon étoile de la vie.... mon étoile de.... à propos d'étoile, ô Estelle, je dois vous dire que j'ai cherché partout une médaille que je voulais vous envoyer pour vos étrennes. Hélas ! déception cruelle ! Je n'ai rien trouvé, car, ici, il n'y a ni prêtres, ni Dieu, ni vierges, ni saints, ni saintes.

Et en supposant qu'il y en ait ils n'y resteraient pas,

car les maisons où les gens d'ici prient s'appellent des *mousquets*. Ce nom seul doit effrayer nos braves habitants du Paradis, tout comme il m'effraie.

Toutefois comme il est question qu'on doit nous donner une médaille militaire, à la fin de l'expédition, je vous l'enverrai et vous en décorerai la Bonne Sainte-Anne afin qu'elle bénisse notre *union future à venir*, ce qui malheureusement n'est pas encore passé..

Tel est, mademoiselle, l'objet de cette lettre ardente qui vous porte les pensées enflammées de mon cœur qui sue sous ce soleil *trop piquant*.

Je finis donc ma lettre en vous priant d'embrasser chastement les auteurs de vos jours qui ne sont pas les miens, lesquels voudront bien vous rendre la réciproque de ma part.

Votre futur présent.

JEANNOT, NÉ MORIN,

Futur d'Estelle.

P. S. Veuillez presenter mes congratulations à mademoiselle Onézime Granbec, laquelle, j'ai appris, s'est cassé une dent le jour de son mariage.

J.

Egypte, Troisième Pyramide à gauche, 31xbre 8 hrs.

QUINZIÈME LETTRE

Au jour de l'an.—Condamné à la prison pour avoir ouvert une caisse de fromage.—Pas de lorgnon en campagne.–Médecin à l'hôpital.

C'est du haut d'une pyramide de sable, dans le Soudan, que je salue le soleil de 1885 !

A moitié endormi, je regardais arriver l'aube matinale qui glissait son pied léger sur les traces que la lune semblait avoir laissées sur le sable, quand je fus tiré de ma rêverie par une voix amie :

—" Sergent, *en grillons* (1) nous une ?

J'entr'ouvris entièrement les croisées de mon individu, et je répondis à tout hasard : *griller quoi ?*

—-Et pardieu ! Une *sèche*, (2) tout comme au *Boule Miche*...... (3)

Cette dernière expression me rappela ma vie d'étudiant et je reconnus le chapelain protestant qui venait m'offrir une cigarette.

Nous la grillâmes, toutefois moins les chinois (4) que nous aurions voulu prendre chez la Mère Moreau ou les verts perroquets (5) que, dans l'heureux temps, les perruches ébouriffées de l'établissement nous servaient.... Je me souviens d'une de ces charmantes perruches blon-

---

(1) *Griller*, dans le langage d'étudiant, veut dire fumer.

(2) *Une sèche*. dans le langage d'étudiant, veut dire cigarette.

(3) *Boule Miche*, dans le langage d'étudiant abréviation de Boulevard St-Michel.

(4) *Chinois* petits citrons confits dans l'eau-de-vie.

(5) *Verts paroquets*.... absinthe.... etc....

des, aussi effrontées que babillardes qui absorba un jour douze chinois.

Quelles gloutonnes que ces charmantes perruches de la Mère Moreau et quels doux souvenirs tout cela me rappelle !.... Je crois que si le gouvernement français envoyait toutes toutes ces dévoreuses de chinois dans le Céleste Empire que ce serait moins onéreux pour la France.

—Ce n'est pas tout, répondis-je, buvons à la nouvelle année.

—Comment ? me dit-il.

C'est bien simple, dis-je. Voilà. Comme j'ai un amour très prononcé pour les *toast*, j'ai gardé une ration de rhum depuis huit jours, et nous allons la boire à la prospérité de la France, de l'Angleterre et du Canada... Trois dans un.... Ce qui fut fait. Nous eûmes juste de quoi remplir une dent creuse, mais nos cœurs débordaient de vœux, de souhaits, et nous étions heureux.... je ne sais si chacun a la même confiance que moi dans les *toasts*, mais j'y ai une confiance aveugle. Je n'en veux pour preuve que les millions de *toasts* qu'on porte journellement à S. M. la Reine d'Angleterre, et j'ai la certitude que c'est là la cause de son long et prospère règne, Aussi, lecteurs, honneur aux *hydrophobes* et à l'illustre Pasteur, et horreur aux *hydromanes* : les premiers ont le cœur chaud comme le champagne ; les seconds sont froids comme glace.

***

Quoique bien commencée, cette journée est parsemée pour moi d'incidents. Le premier qui m'arrive est celui-ci. Avisant un beau bassin neuf, à peu près sem

blable à ceux dont on se sert pour faire la toilette des nouveaux-nés, je m'en empare et je procède à ma quotidienne ablution.—Mécréant ! s'écrie un soldat anglais, il se lave dans le moule à *pudding*. Eh bien, c'était le vase traditionnel dans lequel l'Angleterre fait cuire son met national, et mon sacrilège bien involontaire m'aurait fait faire un mauvais parti, si le fameux pudding ne s'était tourné en eau de boudins.. on avait bien envoyé les moules, mais rien pour faire l'indigeste masse pâteuse.

De dépit, mon soldat,—un Irlandais,—s'est lavé les pieds dans le moule.. C'est ce qu'on peut appeler mettre les pieds dans le plat.. Ensuite, le colonel d'un régiment, un vieux dur à cuire, à la figure rocheuse comme un morceau de granit, s'étant écrasé le doigt la veille, avait été pansé par un assistant-chirurgien. Furieux de n'être pas guéri le lendemain, il fait demander le *frenchman*. C'était moi.—" Guéris-moi tout de suite, me dit-il impérativement." C'est correct, dis-je. Et prenant un couteau, je coupai profondément la peau et les chairs mortes. Le vieux soldat fit la grimace, et pour me remercier il m'envoya chez le diable. Ceux qui l'entendirent crurent qu'il m'aurait fait un mauvais parti, car son régiment étant composé de *sacripants* au cœur de lions, il mène tout très militairement. Somme toute, c'est un sabreur, un casseur, un buveur et un bon cœur.

***

Tout ici devient très militaire, même pour nos voyageurs. L'un des nôtres vient d'être condamné à trois mois de prison, par cour martiale pour avoir ouvert une caisse de fromages. Ce même crime est puni, de cinq

ans de travaux forcés pour les militaires. Chez ces derniers, les cas sont nombreux. Si je relate le fait concernant notre voyageur, c'est qu'il n'y a réellement pas eu crime.

Jugez-en. Souvent, trop souvent après un rude travail, ils n'ont rien à manger ou à boire, même au prix de leur argent, et naturellement " ventre affamé n'a pas d'oreilles. "

Cette partie de l'expédition laisse beaucoup à désirer quant à la fourniture des vivres. Nos *gars* vous en diront plus long que moi à ce sujet. Je crois que si on leur avait donné l'autorisation de porter avec eux quelques vivres et *conforts*, tout comme messieurs les officiers anglais,—il y en a qui portent avec eux un stock considérable de provisions de bouche, liquide et solide—que tout aurait été pour le mieux et que beaucoup d'entr'eux seraient restés ici au lieu de demander à hauts cris à rentrer. En effet, pourquoi dans une expédition comme celle-ci y a-t-il des favorisés, et pourquoi ne soumettrait-on pas messieurs les afficiers à un poids déterminé et strictement surveillé pour leurs bagages ? Il est vraiment ridicule d'en voir qui portent des repas de Lucullus dans leurs caisses.. Et cela en plein Soudan.. Nous y reviendrons.. Non au Soudan, mais à cette question.

*
* *

Pour moi qui suis bien nouveau en matière d'économie et d'expédition, j'ai recueilli un tas de notes privées que je ne désire pas livrer actuellement à la publicité et dont je ferai profiter qui de droit en temps et lieu, c'est-à-dire

cette pauvre bête de somme patriotique qui s'appelle : le soldat.

Il n'est peut-être pas bon de porter lorgnon en campagne, mais cela préserve la vue et fait entrevoir de nouvelles vues.... Le mien a beaucoup prêté à rire à un *gavroche* égyptien qui n'en avait probablement jamais vu. Apercevant cet appareil sur mon appendice nasal, il forma lui-même un lorgnon au moyen de son pouce et de son index fermé, et me regardant au travers il fut chercher quelques-uns de ses compagnons pour venir contempler la bête curieuse. Mon chef de service qui porte *monocle*, lui, me tournait le dos. Un autre gamin égyptien le voyant avec son unique vitre fit un monocle de son pouce et de son index, tout comme l'autre avait fait un binocle, et riant et grimaçant, tous ces moutards s'amusèrent de nous, ne comprenant probablement pas comment il se faisait que deux hommes eussent *sept yeux !*

Comme j'adore les enfants, qu'ils soient blancs, roses ou noirs, je jetai une poignée de biscuits à tous ces marmots qui s'enfuirent en grignotant.

***

L'incident le plus désagréable qui soit arrivé le jour du premier de l'an et depuis le commencement de la campagne est celui-ci. Précédemment, tous ces anniversaires me sont fatals. Il y a quelques années, j'assistais deux médecins dans une opération chirurgicale nouvelle et délicate, alors qu'on m'attendait pour dîner. Je suai sang et eau trois bonnes heures.

Cette année, en plein Soudan, je me trouve encore à l'Hôpital. Non pour moi, mais pour les autres....

Parti d'Ambigol, après le *toast* mentionné plus haut, nous voguions paisiblement sur le Nil, quand, avant-midi, un officier supérieur se sent pris de douleurs peu agréables, dans le soubassement de son être.

C'était la seconde attaque du mal de ce pays qu'il subissait. Comme il ne faut pas plaisanter avec cet ennemi interne qui fait cependant de violentes et éclatantes sorties, j'eus l'honneur d'être détaché pour rester à l'hôpital de Tangour pour soigner l'officier. Grand honneur pour moi, mais honneur dont je me serais bien passé. Enfin, me voilà donc à l'hôpital, et j'ai le bonheur de faire mon dîner en présence d'un dyssentérique, et sur une table.... de dissection. Agrément du métier ! Je ne vous dirai pas ce que je me suis fais de bile, de mauvais sang durant les huit jours que je suis resté là.. J'en ai été malade moi même, uniquement pour avoir des sorties.... de distraction.... Enfin, j'en suis parti hier ; comme ce retard du devoir obligatoire me fait manquer le dernier convoi qui va près de Khartoum ; comme l'expédition, dit-on, est finie avant d'être commencée ; comme la majeure partie de nos voyageurs canadiens rentrent, je vais recevoir l'ordre de revenir avec eux, et nous rentrerons dans nos pénates sur l'air d'une chanson que j'ai intitulée :

"*J'aime la fricassée,*
Et j'ai de l'Afrique assez !"

GASTON P. LABAT.

Ambigol, 10 janvier 1885.

SEIZIÈME LETTRE.

Ignorance de la langue anglaise—Cause des maladies—Différents moyens de locomotion—Opinion d'un officier égyptien sur la situation—Morts et suicides.

Pressentant que je suis à la veille de terminer ma correspondance sur la terre des Pharaons, permettez-moi de n'en rien perdre et de glaner de ci de là à l'instar de Rutz et de Boez.. Je vais donc continuer d'écrire sur mes genoux en plein soleil, rôti par lui, aveuglé par le sable, à côté d'un officier anglais dont j'ai fait connaissance, et qui, lui, écrit son *diary* à sa femme.. "*Je vais* me dit-il, *éerire mon diarrhée à mon femme.*"

—Comment ! lui dis-je, vous écrivez ces choses-là à votre dame ? Mais cela va la peiner.. Après explication, il avait prononcé le mot *diary* en lui donnant la vraie signification française du mot diarrhée.. De là mon erreur.. et mes excuses.. Je continue.. Décidément l'existence que nous menons ici est remplie d'incidents, incidents de peu d'intérêt mais qui remplissent une correspondance et font passer le temps au lecteur....

***

Voyez plutôt.... Après bien des brisements de bateaux et de santés délabrées parmi les nôtres, ce qui nous oblige à nous arrêter trop souvent, nous en sommes réduits à user des moyens de locomotion qu'offre le pays. Hier, nous quittons un camp, et quel camp ! grands dieux ! pestiféré de saletés, d'ordures, de miasmes délétères et de soldats Egyptiens. C'est un nid de fièvres !

Cela s'explique quand on sait que toutes les troupes, depuis le premier soldat arrivé ici, ont toutes campé là, ce qu'elle font aussi sur tout le parcours. Choisi dès le début pour cet objet, toutes les troupes de passage en profitent, car le terrain y est battu, l'emplacement des feux indiqué, mais par contre, des détritus de toute sorte jonchent le sol. Cela ressemble assez à un emplacement de chasse où la curée aurait eu lieu. C'est un tort, car propres dès le début, ces camps sont aujourd'hui de vraies boîtes de Pandore.

Tous les maux en peuvent sortir depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis les maladies parasitaires jusqu'à l'éléphantiasis.

Les hopitaux sont là pour répondre. L'hygiène sanitaire a été négligée, comme beaucoup d'autres choses, comme les vives ou l'intendance militaire. Non qu'il y ait manque de toutes ces choses, au contraire, elles abondent, mais il y a manque de sage et intelligente administration. Aussi, au point de vue des vivres, on a tout importé d'Angleterre, sucre, biscuit, riz, patates, etc.... et le transport en a coûté fort cher, alors qu'on aurait pu trouver ici beaucoup de ces choses en quantité et à meilleur prix, si elles avaient été accaparées. En effet, n'est-ce pas le premier soin de l'intendant que de ce procurer les produits que produit le pays ? Et cela est d'autant plus nécessaire que les produits d'un pays sont généralement assortis et conviennent mieux aux tempéraments appelés à y vivre. Raisonnons : Dans les pays chauds on supporte peu de viande, surtout la viande salée, ce qui occasionne toujours des affections scorbutiques ou de la peau. Voilà pourquoi les Egyptiens eux, ne mangeant

presque jamais de viande, mais bien beaucoup de farineux et quelques légumes.

Aussi, le nombre des maladies est déjà grand et je crains malheureusement qu'il augmente. Donc si on avait accaparé ici les lentilles, les haricots, le riz, nourriture des gens du pays, la santé des troupes serait meilleur, il y a plus de comodité et de régularité dans le service de l'intendance, et, grande question, comme on en trouve dans toute les parties de l'Egypte et du Soudan, on pourrait entrevoir sans frayeur les longueurs indéfinies de la campagne, sans crainte de manquer de vivres. Celles qui nous viennent d'Angleterre peuvent être enlevées, détériorées et le transport en coûte fort cher. Espérons qu'à ce point de vue on fera mieux pour la prochaine expédition !....

Je vous parlais de mes moyens de locomotion. Jugez-en. Un grand nombre de bateaux jonchant les rives du Nil,—la rumeur va même jusqu'à dire qu'on le brise exprès,—nous devons continuer notre route tantôt à pied, à chameaux, à dos de mulets. C'est ce dernier voyage que je voudrais plutôt dessiner que décrire. Il faudrait pour cela le crayon de Cham ou de Punch. Voici l'ordre du convoi. Un grand chameau maigre, tout dépenaillé, morveux, et dévoré par des mouches qui se repaissaient de sa maigreur famélique. Il portait nos bagages. Venait ensuite le docteur Neilson, monté sur un mulet gris, enfin votre serviteur, en casaque rouge, sur un mulet noir. Deux conducteurs égyptiens suivaient. Vous dire ce que cette caravane liliputienne avait de comique m'est impossible. Nous avions l'air de pauvres hères allant à quelque pèlerinage, ou de bandits espagnols, ou mieux encore de Don Quichotte et de Sancho Pança. Je me rappelerai

cette scène toute ma vie. Quant à monter à chameau, c'est horriblement fatiguant et éreintant. Les pas larges de cet animal obligent le corps du voyageur à une oscillation continuelle d'avant en arrière, ce qui obligerait même l'homme le plus mal élevé à saluer continuellement. C'est un vrai supplice.

Nous quittons nos montures pour prendre une barque égyptienne. Nouveau genre de supplice.

Elle est menée par des gens sales, lâches et paresseux. J'y trouve toutefois une compensation en faisant la connaissance d'un médecin militaire égyptien qui a fait ses études à Paris et à Montpellier. C'est un homme intelligent et ce m'est une bonne fortune. Il conduit une compagnie d'infirmiers égyptiens, gens de sac et de corde me dit-il, pris parmi les plus mauvaises têtes des régiments. Ils ont tous subi une condamnation. Quelle garantie pour les pauvres malades et quelle douceur ils ont pour eux ! ajoute-t-il. En effet, quoique à tout péché il y ait miséricorde, j'aime mieux un infirmier sorti des Frères de St. Viateur qu'un reliquat venu du pénitencier St.-Vincent de Paul. Ce jeune médecin a des vues larges et très avancées, et d'après lui, je crois qu'on peut juger de la jeunesse bronzée de l'Egypte, son avenir, sa garantie et sa gloire future.... Quoiqu'il parlât ou se confiât avec beaucoup de prudence, il nous disait que Son Altesse le Kédive était l'homme qu'il fallait à l'Egypte pour la relever, mais qu'il était débordé par son entourage. Nous avons des hommes capables de le seconder, de le supporter dans ses sages entreprises de civilisation et de morale, mais malheureusement ces gens-là ne sont pas fils de grands ou *pachas* eux-mêmes. Ils sont obscurs et rejetés parce qu'ils sont petits, mais

vienne le moment, *et nous n'aurons besoin de personne,* et nous nous relèverons nous-mêmes. C'est une affaire de temps. Et Arabi pacha ? lui demandai-je, qu'en pensez-vous ?......Il a beaucoup de partisans, mais c'est un homme qui a oublié que Dieu a mis six jours à créer le monde. Arabi a voulu aller trop vite. Vous voyez que c'est toujours et partout la même histoire : influence des grands sur la destinée d'un pays, trop souvent par la routine, l'ignorance ou le despotisme !.........Cette conversation aussi instructive qu'intéressante se fait au milieu de périls imminents.

***

En effet. plus nous avançons, plus nous courons de dangers. Par la baisse quotidenne des eaux, de nouvelles cataractes se forment là où il n'y en avait pas la veille, et des crocodiles de vingt pieds de long semblent nous guetter au passage ....On tire dessus, mais ils se contentent de nous montrer leur effroyable mâchoire, Quel moulin à chair humaine ! J'en ai encore la chair de poule !.........Nous nous quittons après une cordiale poignée de main, et je lui affirme que l'un des meilleurs souvenirs de cette campagne sera pour moi d'avoir rencontré un cœur et une intelligence si française en plein Soudan. Non content des victoires déjà trop nombreuses que le climat, les malades et les accidents font ici, nous avons chaque jour de tristes nouvelles à enrégistrer. Hier encore, l'un des nôtres, le nommé Armstrong, jeune homme que chacun estimait, est mort de la dyssenterie, et plusieurs officiers et soldats anglais se sont suicidés.. Oui suicidés !....Je connaissais deux de ces derniers

L'un, un officier supérieur, surmené dit-on par le travail, s'est fait sauter la cervelle ; l'autre un sergent, en apprenant cette nouvelle a dit qu'il avait bien fait, et il a suivi l'exemple de son chef. Ayant pressenti les idées lugubres du sergent, j'ai fait tout mon possible pour relever son moral, mais le lendemain il se tirait un coup de revolver.

Je veux croire que la haute température prédispose à cette triste fin et que ces gens-là sont insconscients de leurs actes, mais à en juger par ce que je vois et j'entends, je crois qu'il y a beaucoup trop de préoccupation morale. La tête éclate !.... Que sera-ce donc dans les grandes chaleurs d'avril et mai ? Espérons que l'expédition sera terminée quoique cela n'en prenne guère la tournure.... Elle l'est pour beaucoup de nos voyageurs canadiens... Leur ayant demandé un nouvel engagement de six mois à partir du 9 mars, la majeure partie a refusé, et on les renvoie dans leurs foyers. Le premier convoi est parti. Quelques-uns les blâment. Je ne vois pas pourquoi, car ils ont tenu leur premier engagement de six mois et ils sont libres. Vous voyez donc que ce nouvel appel à leur dévouement est une prolongation de l'expédition. On m'a demandé moi-même de rester six mois de plus, chose que je ferais bien si j'étais libre, mais j'appartiens au corps des voyageurs canadiens et je dois les suivre... La question n'est toutefois pas tranchée, et, en vrai sergent d'hôpital, j'attends l'ordre.... scalpel en mains.

GASTON P. LABAT.

Pâl-Mâren, 20 janvier 1885.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Le Lieutenant de Marine de Lisle.—Légende du Nil.—Choses et autres.

Comme un chien de chasse en arrêt qui guette sa proie, j'attends toutes les occasions de vous envoyer des nouvelles d'ici, c'est-à-dire du théâtre de la guerre.

Ce seront probablement les dernières, quant à moi.

Si je dis les dernières, c'est parceque le premier coup de feu qui vient d'avoir lieu, paraît devoir être efficace et décisif. Il en est de certaines gens qui veulent faire la guerre comme de certains malades. Si vous leur montrez un instrument de chirurgie, le malade est guéri.... pas toujours, mais souvent. Sur le champ de bataille, quand vous avez la chance, par la science, ou par le nombre, de saigner l'ennemi, vous êtes bien près du succès final. C'est le cas des troupes anglaises vis-à-vis la horde du Mahdi. Neuf cents Soudaniens viennent d'être sacrifiés au profit de la civilisation !

Sans détails que je puis vous fournir mais que vous trouverez dans les journaux officiels, je ne vous compte le fait que parceque j'y trouve matière à rendre honneur et hommage à l'un des nôtres.

Quoique ce soit un officier anglais, d'origine française il est vrai, je n'hésite pas à signaler le fait et à répéter que c'est l'un des nôtres, car, qui que nous soyons, anglais, canadiens ou français, nous sommes tous venus ici dans le même but.

***

La victime dont j'ai à vous parler s'appelle le lieutenant de marine " *De Lisle* "....Je le salue trois fois car il était catholique, breton et soldat !....Voici comment je l'ai connu. Lui ayant été présenté, un soir qu'il écoutait une musique militaire, à Gemaï, il me demanda : " *Vous étiez de la commune*, n'est-ce pas, car vous êtes français." Voyant qu'il y avait là un malentendu, une méprise, plutôt qu'une méchanceté, je lui répondis : " Non monsieur, mais j'ai assisté à l'audition de l'une des œuvres de votre aïeul." — Quel aïeul ?—quelle œuvre ?....

—*La Marseillaise, par Rouget De Lisle !*....

Nous nous sommes compris, nous nous sommes serrés la main, nous avons bu un coup et nous sommes devenus bons amis.

Vous voyez qu'il faut quelquefois bien peu de chose pour se comprendre. Honnête homme, *Breton bretonnant* et catholique nous donnant ici l'exemple, le lieutenant De Lisle est mort en brave....De par lui, les honnêtes gens se recommandent à Dieu !



Je ne sais si vous connaissez la légende du Nil. Comme je viens de l'apprendre, je vais vous la conter. Quand le Nil baisse, les égyptiens deviennent anxieux comme les courtiers quand la bourse baisse. Généralement, quand la bourse baisse les courtiers font des *coups de grecs*. Quand le Nil baisse, les Egyptiens font des coups de....*noyeurs*. Permettez-moi le mot. Voici comment on procède. Pour faire monter le Nil qui baisse on lui offre une victime....on fait le mariage du Nil....on le

marie. Vous voyez bien qu'il s'agit d'un sacrifice. On prend la jeune fille la plus jolie et la plus honorable d'une famille—c'est un honneur—on la couvre de fleurs et de rubans comme une mariée ou un bœuf gras, on la conduit sur un bateau préparé, pavoisé pour la circonstance, et à un signal donné on noie la jeune fille.

C'est alors, selon la légende, que le Nil monte ! Quelques Européens, gens de cœur pours l'humanité et pour le beau sexe, s'émurent, s'écrièrent et plaidèrent contre cette coutume barbare de noyer une jeune vierge. Ils eurent raison. L'année suivante au lieu de noyer une jeune fille, et pour satisfaire les appétits grossiers du Nil, *O Nil soit qui mal y pense !* on jeta des sacs pleins d'or pour obliger Sa Majesté le Nil à monter sur son trône. Quarante égyptiens se jetèrent à l'eau pour prendre l'or et se noyèrent, on s'émut de nouveau, et l'année suivante on y jeta tout prosaïquement des pièces en cuivre. . . . et depuis lors la légende est noyée.

***

C'est pour cette raison, dit-on, que le Nil est très bas cette année. Je crois que le roi des banquirs du monde baisserait à moins. Voilà pour la légende. Le Nil, toutefois est un *Sphinx Egyptien*, un vrai labyrinthe, une bouteille d'encre noire, et je défie le premier géographe du monde d'en donner la description. d'en décrire les caprices. Il faudrait pour cela vivre et coucher avec lui. Non avec le géographe mais avec le Nil. Voyez plutôt où le Nil est dans son lit, ou il découche. Quand il est dans son lit, vous pouvez le passer sans craindre de vous heurter et de vous briser ; mais comme il est très capri-

cieux et qu'il papillonne, surtout pendant la nuit, vous trouvez ensuite un nombre incalculable de rochers, de cataractes, de rapides qui poussent dans vingt-quatre heures comme des champignons sur une couche de fumier.

Figurez-vous l'une de nos routes canadiennes, l'hiver, battue et connue de nos *trappeurs*, la veille, et qui la parcourraient le lendemain après une forte bordée de neige.

Au Canada, la neige blanche couvre tout : c'est plus décent ; en Egypte, l'eau découvre tout ; c'est moins décent ; et cela se voit en plein jour, sur les bords du Nil, avant que les Egyptieus entrent dans leur Mosqué. Le meilleur c'est de s'en *mosquer*, comme dirait Montaigne. Tout cela uniquement parcequ'il n'y a pas de géographe sous la calotte des cieux capable de comprendre le Nil.... Moi, je le comprends à ma façon ; ainsi, il y a dix-huit ans, alors que je n'avais que vingt printemps, je disais souvent à mon *sweet heart :* " L'oubli du monde, une chaumière, un hêtre à l'ombre duquel nous abriterons nos amours, et nous serons heureux et le monde est à nous." A part quelque variante c'était le style qui sera toujours adopté par les fous....d'amour. Or, savez-vous ce que me coûtait cette pastorale ? Un déjeûner chez Véfour, un dîner chez Brébant, un souper chez Bonvallet, etc, etc.... Total : 10 piastres !

Ici, en Egypte, l'amour serait aussi économique que les fourneaux de l'assistance publique, et aussi durable que les pyramides. On dirait à son *black heart :*—Un roc pour reposer sa tête, un palmier pour abriter son sein et nourrir son estomac, le désert pour rafraîchir le feu de notre âme.... et puis.... on crève de faim et

d'amour. Je recommande la recette aux belles-mères qui désireraient mettre une martingalle à leur gendre.... Mais je suis obligé de finir, car il fait nuit, et près de trois cents voyageurs viennent d'arriver pour partir au pays en chantant sur l'air de *La Reine Hortense :*

" Partant d'Alexandrie,
Pour voir le Canada,
Il fut prier Marie,
De revoir son papa," etc.

Cela pour vous prouver que toute chose, voire même les expéditions, doivent finir en chansons et en coups de canons !....

GASTON P. LABAT.

Wady-Halfa, 26 janvier 1885.
S'écrit aussi Ouady-Halfah.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Vive le retour—Parcelles du Coran—Nos voyageurs bons cœurs et vainqueurs—Descente du Nil.

Si le motto *Semper paratus* est la devise de tout bon soldat, il doit être aussi celui de tout le monde en général, surtout des canadiens voyageurs en ce moment. Attendant l'ordre d'avancer ou reculer, tout comme un canon,—cet instrument de civilisation avance en reculant,—j'attendais donc à Sorkomonto, Bâl-Narou, regardant un crocodille de vingt pieds, et en pensant à ma blonde qui, elle, n'en a que.. mais deux pieds de

cendrillons.. Tout-à-coup,—coup de foudre !—l'ordre arrive : " Les Voyageurs Canadiens partent demain ! " Hurrah ! pour le Canada, s'écrient nos gars. " N'ayant juste que le temps d'aller voir ma blonde qui, ici, est noire à faire rougir le derrière d'un chaudron, je pris la plume à la hâte et vous écrivis ma dix-huitième en quatre lignes. M'autorisant d'un roi fort amoureux qui a écrit : " Madame, il fait grand froid et j'ai tué six loups. " J'ai dû me permettre de faire une variante et de vous écrire : " Lecteurs il fait trop chaud et retournons chez nous. "

Etant engagé toutefois à écrire un peu plus longuement qu'un roi, je continue donc ma dix-huitième.

Je vous dirai d'abord pour vous faire rire, que j'ai failli me faire tuer.

***

Comme cela fait déjà la dixième fois, et quoique ayant un très grand respect pour le nombre trois, image de la très Sainte Trinité, je suis heureux de l'occasion qui me permet d'échapper à la troisième. Ayant avisé un grand vieux, respectable ; quelque chose en forme de moine-Evêque : longue robe, longue barbe, long bâton ; je m'avançai vers lui pour lui présenter mes hommages. Son air respectable valait bien cette politesse. Comme je voulais lui presser la main à la manière arabe, j'aperçus, pendus à son bras, trois espèces de petits sacs en cuir, de la forme de ceux que nos élégantes portent pour mettre leur monnaie. Ayant moi-même besoin d'un porte-monnaie—hélas ! c'est la première fois de ma vie et voulant en outre emporter avec moi quelques souve-

nirs au Canada, aux amis et à mes ennemis si j'en ai, je lui proposai d'acheter les trois dits porte-monnaies. Comme il refusait, je lui montrai un *souverain*. Depuis que je suis riche, je ne parle plus que le langage de la cour. Croyant que cette largesse royale avait décidé mon homme, je voulus m'emparer des objets, mais un cri infernal, une espèce de *Vade retro Satanas* retentit me menaçant en même temps d'un coup de bâton. Le peuple accourut et allait me faire un mauvais parti. Heureusement vint aussi un interprète.... Ce que j'avais pris pour des porte-monnaie c'était bel et bien des amulettes contenant des parcelles du Coran ; mon homme était un personnage important, et ce talisman en faisait un *Noli me tangere*. Toutefois il les fit disparaître dans sa poche, et ensuite.... il vint me serrer la main. Somme toute je ne le blâme pas, car quel est le fanatique, sous la calotte des cieux, qui vendrait son idole ? .. Sa femme, peut-être, son Dieu, jamais !.... O religion, voilà de tes coups, et qui que tu sois et d'où que tu viennes, je te respecte !....

***

J'ai assisté à une partie du réglement financier de nos hommes. Tous ont fait preuve de sagesse.

Presque tous n'ont pris que le nécessaire du voyage, disant que le restant était pour " la vieille mère, " " la bonne femme, les enfants, ou pour la fiancée. " Vous le voyez, toujours et partout, nos gars ont le cœur grand et bon.. La veille du départ, des *sports* ont été organisés par les officiers anglais, car si en France tout finit par des chansons, en Angleterre tout finit par des *sports*. Nos

gars en ont gagné les trois quarts des plus difficiles.. Ils ont vaincu la marine, les ingénieurs et d'autres, tout comme ils ont vaincu les cataractes.. Triomphe général !..

***

Bâl-Narou à Wady Halfa, de Koroska à Assouan, de Thèbes à Assiouth et jusqu'au Caire, les distances nous paraissent moins longues en descendant qu'en montant, quoique dans cet étrange et merveilleux pays, Kaleïdoscope de la nature, tout devrait enchaîner et retenir le voyageur. Tout ici change et pousse à vue d'œil. En baissant, le Nil laisse des berges limoneuses qui sont transformées en luxuriante végétation dans quelques jours. Cela me représente une jeune vierge Canadienne qui se marierait et à laquelle la Divine Providence qui aime tant le Canada, donnerait le pouvoir d'être mère et grand'mère dans la même année.. Le diable, ici, y perdrait son latin. Heureusement que cette langue n'est pas connue en enfer. Consolation pour les moines et les médecins. Sans cela quelle omelette !..

***

L'aspect actuel des rives du Nil nous prouve sa fécondité. Il en est à sa seconde récolte en attendant sa troisième annuelle. Le gouvernement anglais récompensant la fécondité des femmes qui donnent du coup deux ou trois défenseurs à la patrie, je crois qu'il ferait bien aussi de récompenser le pays fécond l'Egypte. Espérons que cette expédition en est l'unique but.... Philanthropie et civilisation.... Au milieu de ce ver-

doiement ensoleillé, les vautours planent dans les airs, mais tourterelles et les bergeronnettes, font leur nid amoureux. Jaloux, nos gars les regardent !.. Je dois vous dire que ces oiseaux ne sont pas farouches. Ils entrent chez vous comme chez eux.. Les mouches elles-mêmes sont si familières qu'elles déposent leurs œufs dans le nez et les yeux des Egyptiens.

Ces derniers poussent si loin l'esprit de l'hospitalité qu'ils ne tuent rien et donnent asile à toutes sortes d'insectes, d'animaux et de vermine. C'est une loi du Coran.... Ils tueront et laisseront plutôt périr leurs semblables, prétendant que la mort est un bienfait, et que c'est se mettre mal avec Mahomet que de lui disputer une victime.

***

Ce qui m'a frappé chez un peuple vivant au milieu d'une aussi belle nature et de gens aussi fanatiques, c'est qu'ils n'ont pas l'idée du chant ni de la musique. Le seul chant que l'on entende est celui des *Muezzins* ou des *hurleurs* qui annoncent cinq fois par jour l'heure de la prière.

Ce chant est triste et monotone comme celui des Trappistes à l'office de nuit ; la seule musique qu'on entende est celle que font les *Jakyèh*, nuit et jour. Le Jakyèh est cette espèce de roue hydraulique, mue par des bœufs conduits par un esclave, puisant l'eau dans le Nil pour arroser les terres. Afin de s'assurer que ces hommes et bœufs esclaves ne s'arrêtent pas un seul instant, on ne graisse pas le moyeu de la roue, ce qui occasionne une musique perpétuelle et désagréable

ressemblant assez au bruit de la crécelle ou au chant de la cigale.. Cette infernale musique déchire le tympan, hérisse les cheveux, agace les dents. J'ai envie de la recommander pour guérir les affections nerveuses et les gens irritables..

***

Remplaçant mon chef de service qui a quitté les Voyageurs Canadiens pour donner ses soins aux quatre vingts qui restent et dont on a requis une prolongation de service, on m'a fait l'honneur de mettre en charge de la partie médicale pour le retour. J'apprécie beaucoup cet honneur parce que je me dévouerai corps et âme pour les Voyageurs, mais vraiment je tremble pour la responsabilité que j'ai acceptée. Non que nos gens soient malades, mais il y a beaucoup de convalescents parmi eux, et il leur faudra probablement lutter contre le changement climatérique.

En outre, je n'ai aucun arrangement médical convenable, soit pour les remèdes, soit pour l'hôpital. J'ai dû organiser ce dernier, de Wady Halfa à Assiouth au fond d'une cale, au milieu d'Egyptiens, de rats, de poules et d'oignons. Voyant que j'ai fait pour le mieux, nos gens sont contents de moi, moi d'eux, et j'espère que je lutterai avec succès envers et contre tout. Quant à tout ce qu'il me faudra en cas de maladie, je l'achèterai moi-même au Caire, toutes ces choses étant fort difficiles à trouver sur notre route. Ainsi n'ayant pas de provisions médicales avec moi, j'ai l'ordre de m'en procurer à chaque station militaire. De là, ennui, perte de temps, et l'on me répond : “ vous en trouverez à la prochaine station. ” A

Assouan, par exemple, un officier m'offre son cheval pour aller à deux milles chercher des médecines.

Comme il était curieux pour quelques-uns de voir ce voyageur, un *Bout man* à cheval, j'enforche ma monture, —un étalon, s'il vous plaît—et comme je ne connais pas bien la route, mon pur sang me mène directement à l'céurie où reposait sa dulcinée.... J'en fus quitte pour vingt minutes de retard, et je revins ventre à terre, rapportant mes médecines, et cela sans été démonté.... Tout cela me fera probablement manquer le voyage que je m'étais promis de faire en Palestine et ailleurs. Ne me dois-je pas à nos gens ?....

Toutefois, je m'arrêtai au Caire pour accomplir un devoir dû à l'amitié d'un cœur brisé avant le temps, pour faire prendre ma photographie dans le costume pittoresque dont je m'enorgueillis, et pour pouvoir dire que j'ai foulé le sable sur lequel la cavale de Napoléon 1er a piaffé.

GASTON P. LABAT.

Thèbes, 1er février 1885.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

Retour de Ouady-Alpha à Assionth.—Mœurs.—Le Caire.—Galanterie des voyageurs.—Enthousiasme d'une ministress.

J'ai connu un gendre qui, voulant faire plaisir à sa belle mère – ces gendres-là sont rares et on devrait les faire empailler ou leur décerner le prix Monthyon,—l'avait menée un jour pour lui faire voir les beautés de

Paris. Non, les beautés qui trainent sur le boulevard, mais bien les beautés qui constituent le Paris immortellement artistique. Entr'autre, un soir, il conduisit la bomme femme au théâtre français.

Devant retourner le lendemain en province, il lui demanda avant son départ : " Eh bien ! belle maman, comment avez-vous trouvé Paris ? "

—Ce qui j'ai trouvé de plus beau, répondit l'économe menagère, ce sont les bougies qui éclairent les théâtre français ; elles brûlent et ne diminuent pas...." La bonne femme n'avait rien trouvé de plus beau que le lustre qui éclaire le théâtre, et cela grâce à ses bougies en porcelaine.

Le lecteur comprend ce que je veux dire......

Or, si on me demandait ce que j'ai trouvé de beau au Caire, je dirais que ce ne sont ni les pyramides ni la Mosquée, ni la citadelle, ni le Musée, ni le puits de Joseph, mais bien la population du Caire.

* * *

En effet, ayant eu trop peu de temps pour visiter profondément toutes ces beautés artistiques qui réclament une étude, un examen sérieux et conciencieux, je me suis donné ce plaisir à vol d'oiseau, et croyez-moi, en vrai scrutateur, je me suis mis à parcourir la ville pour en voir la population et le bruit de la rue......C'est quelque chose de tellement pyramidal que je ne puis le comparer qu'à une macédoine cosmopolite ou universelle ....Figurez-vous Paris, Londres, Berlin, Rome, Vienne, Madrid ; figurez-vous l'Orient dansant une sarabande infernale avec l'Occident, et vous aurez une idée impar-

faite de la scène que j'ai vue. Or, pourquoi n'ai-je pas vu au moins les Pyramides, en détail ?

C'est que pour voir et comprendre ces secrets des siècles, il ne faut pas la curiosité d'un curieux mais la passion d'un passionné. A quoi me sert de voir passer un type de beauté si je ne puis distinguer la couleur de ses yeux, la finesse de ses oreilles, le frémissement de ses lèvres, les attaches de ses muscles, le velouté herminé de sa chair ?. . . .

Il m'en reste un pénible souvenir, et j'aime mieux n'avoir point vu à demi que de souffrir. Quelques-uns ont vu tout cela comme nous le voyons sur le papier, et je me contente d'en savoir autant qu'eux, espérant revenir un jour voir tout ce *meli-melo,* mais alors en amateur, en scrutateur, miscroscope en main.

***

Ceci est dit de bonne foi à ceux qui s'attendent à avoir des détails de moi sur tout ce que contient le Caire. Je crois ne pouvoir mieux faire que de les renvoyer à l'ouvrage propre et scientifique du docteur Isambert sur l'Egypte. Travail profond, sérieux, consciencieux, artistique, savant, scientifique, qui ne saurait être surpassé.

Ceci dit comme explication, et tout en priant le lecteur de ne pas me comparer à la belle-mère qui fait les frais d'ouverture de cette lettre, je vais continuer ma correspondance au point où je l'ai laissée dans ma dernière lettre.

***

De Wady-Halfa à Assiouth, voyage en bateau Egyptien. Rien de gai et rien de propre. A Assiouth, réception enthousiaste et sympathiqne par les autorités militaires. Pour la première fois depuis longtemps, les voyageurs sont contents. Ils sont libres,—la liberté c'est la vie du canadien—et ils en usent et en abusent peut-être. Cela est bien pardonnable quand on a souffert trois mois et qu'on revient de l'argent en poche.

Ils la font sauter et quelques-uns reviennent pochés.. C'est à Assiouth, pour la première fois, que je puis voir et me rendre compte de ce qu'est une ville Egyptienne. Si je dis ville, c'est habitude, car je ne sais quel nom donner à cette agglomération de monde et de constructtions si bizarres et si diverses.

Louer un âne,monter dessus, tout comme le roi d'Ivetôt et parcourir la ville, telle a été ma première occupation. Bigarure de gens, de maisons et de minarets, tout comme une catalogne canadienne faite de mille vieux morceaux d'étoffe. Le bazar, immense marché couvert, à rues et allées étroites, est pittoresque au possible. On y est assailli par des juifs, des grecs, des voleurs, des allemands qui vous vendraient même leur conscience si le diale ne l'avait achetée depuis longtemps. La fourberie se voit sur la figure de ces gens-là, tout comme sur leurs boutiques et sur leur marchandises.

L'honnête homme qui aime la clarté du jour a peur dans ce bouge de mercantilisme plus noir que la gueule de l'enfer. L'air lui-même semble appesanti et infecté par les transactions borgnes qui s'y passent. Aussi, brûle-t-on partout des pastilles du Sérail.

Je me bouche le nez et je pousse mon âne en avant

pour tâcher d'échapper de ce milieu étouffant. Les allées du Bazar deviennent plus étroites. Un gamin, le conducteur de ma monture, pique mon aliboron, lequel se met à braire et dresse les oreilles. A cet appel, signal probablement convenu je vois surgir une nuée d'enfants et de femmes.... C'est le quartier des hétaïres d'assiouth !... Par curiosité, je les passe en revue, et comme je n'écoute ni leurs supplications, ni leurs larmes, femmes et enfants se pendent à la bride de mon âne pour m'obliger à accepter les lois de cette hospitalité répugnante. Je me débarrasse de cette populace grouillante à grands coups de canne et je rentre à la station en regrettant de n'avoir pas le talent de Zola pour décrire cette puanterie.

D'Assiouth au Caire, la nuit, nous perdons deux hommes qui se tuent en tombant des chars ! C'est le résultat de la liberté que je mentionne plus haut. Beaucoup d'hommes sont comme certains peuples : si la liberté fait vivre les uns, elle tue les autres. C'est une arme dangereuse qu'on ne doit laisser qu'entre des mains expérimentées

***

Nous voici au Caire.... Les autorités militaires et le programme officiel nous attendent. Quoique nos figures soient pas mal chiffonnées de même que nos habits, on nous reçoit grandement. J'allais dire royalement. En effet, les voyageurs canadiens ne sont-ils pas l'un des pivots de l'expédition ?.. On leur doit donc une réception et ils l'ont.... Tous les conquérants en ont toujours. Or, ceux qui ont conquis et vaincu le Nil l'ont aussi.. *Emballés* dans des voitures officielles, les voyageurs ont visité les Pyramides. la Mosquée, la citadelle, le puits de

Joseph et autres curiosités, le tout dans l'espace de huit heures !

Ne pouvant voir ces choses-là si ce n'est en huit jours, huit mois, huit ans ou huit siècles, je n'y suis allé que pour pouvoir dire " *Je n'ai rien vu*.. " Quand je dis je n'ai rien vu, lecteurs, je vous trompe et je me trompe, car j'ai vu du moins le Caire *aussi nature* que possible. Ce n'était pas Assiouth, la délabrée, la déculottée, la *chie en culottes*, mais c'était le Caire tout enrubanné, tout enguirlandé, comme le mardi gras ou comme une Rosière de Nanterre. Les avenues et les rues sont remplies d'hommes et d'ânes, de femmes et de chameaux.

Toute cette population est bariolée comme un arlequin parmi laquelle se détachent quelques habits noirs. On dirait un immense bal de carnaval, à Paris, où L'Opéra coudoierait Nabille ou Bullier tutoierait la Boule Noire. On y parle français, anglais, italien, grec, latin, chinois, tout comme la Mirandolle ou Bossuet ; on y mange aussi bien que chez Brébant, Vefour, Duval ou Tortoni : on s'y habille aussi bien que chez Renaud, Desautoy ou à La Belle jardinière. On y dépense son argent tout aussi bien qu'à Paris ou à Londres,.. et on se l'y fait aussi voler !.. De nos jours, pour être honnête homme, il faut avoir été volé, serait-ce même par une femme. Respectons donc et protégeons les voleurs qui nous font une réputation.

***

Me voilà donc, crayon en main, notant au passage les allées et venues de cet étrange et pittoresque population . D'abord, des cris, des hurlements de bêtes fauves atti

rent mon attention.. J'aperçois un immense mannequin rouge, ayant la forme d'une girafe, et une foule de femmes et d'enfants gueulant et glapissant, dansant et se contorsionnant autour du dit mannequin.

Je crois tout d'abord à quelque Barnum Egyptien.

Il n'en est rien. C'est l'enterrement d'une femme Egyptienne dont le corps est renfermé dans l'espèce de mannequin mentionné, et sur un espace de mille mètres, la circulation est interrompue par toutes ces brailleuses dégoutantes et déguenillées.

La police les chasse à coups de canne, et je me demande si leurs cris ne sont pas occasionnés par cette flagellation plutôt que par leur simulacre de douleur.

Cette scène se trouve agrementée des cris des marchands et des cochers qui s'engueulent plus que les dames de la halle et qui se font un plaisir d'accrocher leurs véhicules pour pleurnicher ensuite et vous en faire payer le dommage. Vous êtes étranger, naturellement Comte ou Baron, on vous appelle " Excellence " et vous payez pour.

Ces gens-là savent très bien que vous n'êtes rien de tout cela, mais la platitude, la bassesse et le mensonge sont leur élément.

A votre tour traitez les de manants et ils vous souriront et ils tendront l'échine, pourvu que vous payiez.. Les marchands eux-mêmes sont juifs jusqu'au bout des ongles. Quoiqu'ils soient très avenants, que leurs prix soient fixes et que tout soit à bon marché, vous êtes quand même volé.

Il y a cependant des exceptions, surtout parmi les négociants français et anglais. Les hôtels, les restaurants, les cafés sont dignes de Paris. A reste tout y est

parisien, depuis le chef de la maison jusqu'au chef de cuisine. Les brasseries se ressentent de la lourdeur et de la choucroûte allemande. Leur style, leur genre, de quelque nature qu'il soit, est pesant comme leurs bottes, et on s'aperçoit de suite la tache que cela fait là ou règne le bon ton Parisien.

***

Je viens de voir une chose qui m'a choqué. C'est une voiture de gros négociant, de petit consul ou de gros ambassadeur précédée de deux coureurs à pied. Précédant la voiture de dix mètres, un bâton à la main, ils vont au trot des chevaux et font faire place à l'équipage. Cet apanage de grand seigneur sent trop l'esclavage en plein 19e siècle.... Un bruit de cymbales, de tamtam, de fifres, d'instruments se fait entendre ; j'aperçois des hommes, bariolés, des cavaliers empanachés et une longue file de voitures. Pour le coup, c'est quelque cirque. Non, je me trompe, c'est une noce Egyptienne. C'est celle d'un officier égyptien. Je m'avance. La mariée, toute vêtue de blanc, à la face couverte ; les demoiselles d'honneur aussi. Je suis désappointé. On dirait des dominos, des masques, des loups revenant d'un bal masqué. Il faut avouer que c'est une drôle de coutume que de tenir la face des femmes couverte. C'est peut-être pour qu'on ne puisse pas lire sur leur figure les sentiments qui les animent. La femme cependant, ne devrait pas avoir besoin de masques pour dissimuler, car j'en ai connu qui ont empoisonné bien des existences rien que par le parfum de leurs lèvres roses, tant il est vrai que depuis Eve le serpent se cache sous les fleurs.

Ceci n'est pas dit pour vous, charmantes lectrices, mais bien pour les filles d'Orient. Après tout e crois que

ça masque, pour une vierge, pour une jeune mariée lui est d'un grand secours avant la cérémonie du mariage et les semaines qui suivent. La pauvre victime peut ainsi cacher les sillons qu'ont creusé ses larmes, et la critique et la curiosité et le commérage sont désarmés. Si jamais je prends femme, j'en prendrai une qui consentira à porter un loup, tout comme Lucrèce Borgia dans la scène du souper.

***

Le moment du départ approchant, j'aperçois quelques-uns de Nos Voyageurs qui se rendent à la station. Ils s'y rendent en compagnie de quelques tendres Egyptiennes dont ils ont su toucher le cœur. Galanterie française !

Ces dames les accompagnent en fumant des cigarettes. J'en aperçois une qui fume le cigare. Horreur ! à quand la chique ?. . La machine chauffe ; elle nous attend ; les curieux aussi. Une vieille dame, la femme d'un ministre protestant très probablement, à en juger par le costume, gesticule, s'extasie, salue de son mouchoir au passage des Voyageurs :

" *Hurrah ! boys !* " s'écrie la bonne dame. Tout le monde la regardait, et malgré les exhortations de son mari qui lui disait : " *Do'nt excite Kate !* " Elle s'enflammait, s'enthousiasmait et nous sommes partis aux cris de la vieille qui criait : " Hurrah ! for the Canadians Boys ! "

Le lendemain matin nous étions à Alexandrie encore endormi, et vers dix heures du matin nous embarquions sur le *Poonah*, en route pour notre cher Canada.

GASTON P. LABAT.

Assiouth, Le Caire,
Alexandrie, février 1885.

VINGTIÈME LETTRE

A bord du Poonah.—Queenstown.—St-Patrick.—St-Colman.—Bagarre.—Le Hanovarian.—Le Capitaine Thomson.—Cyclone.—Halifax.

....Les voyages, dit-on, forment l'homme. Je commence à le croire. Je crois surtout qu'ils déforment l'argent. On voit tant de gens désintéressés et de choses gratuites qu'il faut payer, qu'on est obligé d'en rapporter avec soi tout ce que l'on a vu et tout ce que l'on peut. L'esprit n'est-il pas une cire molle qui garde toutes les impressions, tout comme le cœur d'une jeune fille garde ses premiers frissonnements ? Or je ne vous le cache pas, j'ai vu beaucoup de choses, et je viens d'en voir de plus étranges encore ; à chaque moment, à chaque pas ! étonnement !.... Je ne suis certainement pas critique, et je ne parlerai pas des types typiques que j'ai vus et rencontrés durant ce voyage. Si je devais le faire, je commencerais par mon type.... Charité bien ordonnée, etc.

Je me contenterai dans cette dernière lettre de raconter notre traversée d'Alexandrie à Halifax.... Embarqués sur le *Poonah*, nom indien, nos voyageurs se sont plaints. Que voulez-vous ?.... Le *Poonah* est un transport militaire, et nos hommes ne l'étant pas, il y a eu naturellement, je ne dirai pas rébellion ni mutinerie, mais bien mécontentement. Il y avait à bord des passagers de première classe, des officiers supérieurs, des soldats convalescents, des soldats et leur famille, des veuves, des orphelins, des perroquets, des singes et des voyageurs. Vous pensez si tout ce monde était difficile à contenter. Aussi nos voyageurs se sont plaints, *mais ils n'ont pas créé de trouble.*

Ceux qui ont créé de la *disturbance,* ce sont vingt soldats anglais, prisonniers, condamnés par cour martiale à cinq et dix ans de travaux forcés, Par un excès de philanthropie incompréhensible, ou de sensiblerie, on leur avait enlevé les menottes, et l'un d'eux, pour essayer si ses mains étaient en pleine liberté, a boxé le capitaine du *Poonah.*

Vous savez que la boxe est le jeu national des anglais et que là ou où verra probablement crime, il n'y a eu peut-être *qu'amusement.*

***

Le capitaine du *Poonah* est un homme du monde dans toute l'acception du mot, mais malheureusement obligé de subir et faire subir la consigne militaire. Nos gars, vous le savez, sont d'excellents canotiers, mais ils feraient de très mauvais soldats. Ils n'aiment pas la discipline. Ce n'est pas le fusil qu'il leur faut, mais l'aviron et le poing. L'aviron, ils l'ont prouvé sur le Nil ; le poing, ils l'on prouvé à Queenstown. J'en parlerai tout à l'heure. De Malte, je vous ai envoyé une correspondance que je ferai plus tard aussi grosse que le moine qui a failli renverser ma voiture. Phénoménal !. . . Débarqués du " Poonah " à Queenstown pour prendre le " Hanoverian, " nous avons eu vingt-heures à nous. Descendu le premier à terre pour déposer à l'hôpital des voyageurs malades, je fus assailli à coups de *Shamrocks.* Si j'ai eu au Caire : " *Mahomet vous garde,* " à Malte : " *Dieu vous bénisse* ; " j'ai eu à Queenstown des : " *St. Patriek vous protégera à toute sauce.*

J'en ai eu aux yeux pochés, aux nez écrasés, aux dents cassées, etc. . C'était une partie de la population vendant des Shamrocks.

—Shamrocks, my dear Sir, and St-Patrick bless you.. Shamrocks et St-Patrick bénira vos enfants.—Ouf ! je suis garçon.

—Shamrocks et St-Patrick accordera de longs jours à votre belle mère.—Ouf ! ouf ! je suis garçon.—Au diable St-Patrick et les belles-mères.—Shamrocks, Sir, j'ai dix enfants et pas de pain.

—On n'en fait point quand on ne peut les nourrir.—C'est la faute à mon mari, M. il s'appelait Pat, et pour honorer notre grand St-Patrick..

—Suffit !.. Suffit !.. Compris !..

—*Shamrocks, Sir, for your sweet heart.* J'en achetai de cette dernière ; ce que voyant, toutes les autres commères m'assaillirent de nouveau, et me mettant des Shamrocks de la tête, aux pieds, devant, derrière, enfin partout, je ressemblais à un vrai bœuf gras. Ce jour là St-Patrick m'a coûté quatre shellings.. *Shame* ! s'écrie un fils de la Verte Erin, au chapeau défoncé, au gros gourdin noueux, aux dents jaunes faméliques, payer quelques brins de Shamrocks, le prix d'un gallon de Whiskey !—Enfin, j'étais débarrassé de toutes ces Pratic.. j'allais dire Praticiennes.

***

Malheureusement, c'était pour tomber de Charybde en Scylla.. à peine eus-je fait quelques pas que j'aperçus un rassemblement. C'étaient nos gars qui voulaient laisser leur carte de visite à Queenstown. Ayant été d'abord énivrés puis ensuite volés par les marchands de l'endroit, ils n'entendaient pas de cette oreille. Saoûlés par de la canaille, passe encore, mais volés, jamais !.. Aussi, " en avant Lagardère, " et coups de poings et

horions tombaient sur les voleurs et la police qui les protégeaient des honnêtes fureurs canadiennes. Ce jour-la, nos gars ont certainement augmenté le nombre de *black eyes* de cette population déjà borgne. La police parvint à en arrêter quelques-uns, ce que voyant, j'emmenai les autres en lieu sûr. On nous livrait passage. N'y avais-je pas droit ?.. J'étais couvert de Shamrocks, ô grand St-Patrick, merci !..

Voyant que ce talisman me faisait quelqu'un, quelque chose, une personnalité, j'usais de mon autorité et je m'en fus trouver la police. J'ai déjà remarqué que ceux qui n'ont pas d'autorité sont ceux qui en sont souvent le plus.

Pardon ! noble gardien de la paix publique, je suis l'infirmier du corps des voyageurs canadiens et le correspondant de l'*Evénement* de Québec ; voudriez-vous être assez bon pour mettre en liberté les brebis égarées qui viennent de troubler votre paisible cité.... Je dis cela en anglais et d'un seul trait.... " Monsieur me fut-il poliment répondu, comme nous craignons une bataille nous les reconduirons nous-mêmes, ce soir à bord, à l'ombre du crépuscule. " Merci, discipline de Pandore, et je lui serrai la main. C'est la première fois de ma vie que je serre la main de la police.... En effet ce qui fut promis fut tenu.

Tranquille de ce côté, je visitai la ville qui est très pittoresquement bâtie sur le versant d'une colline, laquelle mire ses maisons et ses cottages dans les eaux du hâvre qui est, dit-on, unique au monde.

Si une ville n'avait pas son originalité, sa chose, sa merveille, ce ne serait pas une ville.

Comme je me dépêche toujours trop vite, je manque

le train et je ne puis aller visiter Cork. Pour me consoler j'entre me rafraîchir dans un hôtel. *Une bar-keeper*, une espèce de mignon du temps de Louis XI, gentille à emporter comme souvenir, me sert un *bock*. Au moment de la payer, elle me montre un tronc et me dit : n'oubliez pas St. Colman, Mr." En effet, au-dessus du tronc, je lis : " pour St. Colman." Moi qui ai ce nom là en horreur depuis que Napoléon III a décoré de la Légion d'honneur ce moutardier des cours royales et impériales, je refusai de donner mon obole, car je croyais que c'était pour le marchand de moutarde anglaise qui porte ce nom.

—Mais non, monsieur, me dit-elle, c'est pour achever notre cathédrale dont St. Colman est le patron. Je donnai, et je m'en fus en faisant cette réflexion : c'est que les églises sont comme les vieilles dévotes ; il leur faut toujours un nouveau ruban.

Passez y aujourd'hui, demain, dans vingt ans, et le ruban tant de fois payé n'a jamais été mis.

Cette pensé me fit monter la moutarde au nez, et je rentrai à bord enviant le bonheur de ceux qui font fortune avec les saints du Paradis.

***

Transbordés à bord du *Hanoverian*, nos gars ont de suite été calmés. Il faut peu de choses aux grands et bons enfants. Ils ont eu pour la première fois depuis longtemps un souper en règle, un vrai souper canadien. " Nous sommes chez nous, disent-ils en cœur, nous sommes au Canada . . . . " En effet, les messieurs Allan, ces Canadiens au cœur large et grand comme leur entreprise, ont voulu que les Voyageurs Canadiens soient traités en rois, et ils le sont.

Faire l'éloge de pareils hommes serait en diminuer la valeur. Ils sont aussi en sûreté dans nos cœurs que nous le sommes sur le " Hanoverian, " et c'est le moins que je puisse dire. Le gallant capitaine Thomson et tout son équipage se sont mis en quatre pour les voyageurs, et depuis ce moment, quoique l'océan et les estomacs soient agités d'une façon effrayante, tout va comme sur des roulettes. Je ne puis résister de vous présenter le capitaine Thomson. Embarqués le vendredi soir, 20, à bord du " Hanoverian ", je dus le lendemain, enfermé dans ma cabine, payer mon tribut à S. M. L'Atlantique. Un café chaud, pris le matin, à jeun, transforma mon estomac naturellement pacifique à l'état *révolutionnaire*. Horreur !.... Je ne pus donc pas voir le capitaine, et conséquemment je ne le connaissais pas.

***

Le lendemain, la cloche du bord me rappela que c'était dimanche. Ne m'occupant pas de savoir quel service on allait célébrer, je m'y rendis. Un homme à la figure de bédeau réjoui, lisait les prières. Je me joignis à cet acte religieux sans m'informer de la forme et ne voyant que le fond : Dieu !.. A ceûx qui me blâmeront, je leur répondrai qu'en présence de l'Océan on ne doit pas raisonner religion, pas plus que politique quand la patrie est en danger. Il est des moments dans la vie où opinions et croyances doivent n'être *qu'unes !*

A l'heure du dîner, je me trouvais à côté du monsieur qui avait dit les prières du dimanche. Ne me rappelant pas que cette tâche revenait de droit au capitaine de tout bateau, et ne connaissant pas le nôtre, je crus réellement être à eôté d'un Révérend quelconque.

Eh bien ! monsieur, me dit-il à brûle-pourpoint, les femmes du Soudan sont-elles jolies ?

Etonné d'un pareil langage dans la bouche d'un ministre, je lui répondis :

—Mon Révérend, jolies et noires comme une vieille soutane rapée.—On rit, on me fit apercevoir de ma méprise, et depuis lors j'ai l'honneur d'être l'ami du capt. Thomson, car c'était lui. Le diable s'y serait certainement trompé lui-même, car il ne pourrait faire de différence entre l'onction dévotieuse d'un ministre et celle du copt. Thompson, disant les prières. Nous passons une partie de nos journées ensemble, excepté quand il est sur le pont, ce qui lui arrive très souvent, car depuis notre départ la mer est furieusement déchaînée.



Marins et soldats ne pouvaut parler politique ni affaires, nous parlons beau sexe, et naturellement nos belles canadiennes font le sujet de nos entretiens.

Nous parlons de leur bouté, de leurs vertus, de leurs qualités de femme de ménage, et cela fait enrager nos deux cœurs de vieux garçons. C'est un très galant homme que le capt. Thomson. Il cache avec orgueil ses médailles d'Egypte, campagne 1882, et il montre avec dévotion l'épinglette que S. A. Royale la Princesse Louise et feu le duc d'Albany lui ont présentée pour sa courtoisie durant leur traversée.

Cette épingle, en perles fines, est enchassée dans deux L.... monogramme : Louise Léopold ! Si je vous parle si longuement du capt. Thomson, c'est qu'hier soir, 26, nous lui avons dû une belle chandelle. Nous nous quittions à onze heures, comptant enfin sur notre première

nuit de sommeil, après six jours de grosse et affreuse mer.... Le temps était *serein* à mettre en cage ; la lune était belle et limpide à faire chanter le plus idiot des poëtes.... Tout-à-coup à onze heures et quart, coup de vent terrible, balayage du pont, cris des cordages, déchirement des voiles. C'était un cyclone qui nous faisait l'honneur de nous visiter. Tout le monde est vite sur le pont, capitaine en tête, pour recevoir l'ennemi.

Vous décrire la scène qui s'est passée pendant douze heures me serait impossible. Figurez-vous un monstre marin, aux puissantes nageoires, luttant autour d'un effrayant tourbillon pour ne pas tomber au fond de de l'abîme. Telle a été notre situation. Félicitant le soir le capt. Thomson éreinté et fatigué, sur son zèle, son courage et sa science, il me répondit simplement :

—L'homme n'y a été pour rien, dit-il, c'est Dieu qui a tout fait.—Vous voyez que je dois certainement quelques lignes de publicité à cet homme, fils de la blonde Ecosse, qui m'honore de son amitié et me fait manger avec lui le *porridge* national !....

Quoique peu rassurante et très terrifiante, cette scène était pour moi d'un poétique sublime.... Renversé par un coup de mer, le piano semblait jouer un *miscrere* qui me faisait plaisir ! Je ne vous cache pas que j'aurais préféré entendre le septuor Haydn....

Cette scène Dantesque des éléments déchaînés contre nous, des vagues brisant et emportant tout, des oiseaux de proie nous poursuivant de leurs cris rauques, m'a transporté un moment au Soudan où tant de noble sang vient d'être répandu, où tant d'héroïques soldats viennent de succomber.

Comparant notre situation plus périlleuse que celle de l'armée anglaise luttant contre les hordes africaines, j'ai confiance que le lion Britannique étouffera de ses griffes ces bêtes fauves du désert, et qu'il sortira vainqueur de cette lutte gigantesque, tout comme le " Hanoverian " est sorti vainqueur des fureurs de l'Océan !....

***

Halifax apparaît !.... Voulant terminer cette correspondance au milieu de mes compagnons de voyage, je n'ai pas le temps de m'étendre sur un sujet que je traiterai plus tard en revisant mes lettres.

Pour le moment je n'ai que le temps de serrer la main à tous mes bons et chers Voyageurs Canadiens, de remercier le lecteur de sa bienveillance, de saluer la terre de Champlain et de déposer mon souvenir sur la tombe de ceux qui n'ont pu revenir avec nous !....

AUX CANADIENS VOYAGEURS ET AUX SOLDATS MORTS A L'ŒUVRE PENDANT L'EXPÉDITION DU SOUDAN

Pour agrandir leur gloire ainsi que leurs royaumes,
Les rois viennent parfois à sacrifier les hommes !
Cela leur est un jeu.... Pour eux c'est jeu d'enfant.
Mais pour le peuple, hélas ! *deux maux :* sang et argent !
Donc, voulant transporter ses soldats en Afrique,
Et réclamant l'appui d'une race héroïque,
L'Angleterre pensa que le sang Canadien
Dompterait aisément le grand fleuve Egyptien.
Le Nil !.... C'était le Nil et tous ces précipices
Qu'il fallait vaincre enfin, avec grands sacrifices.
Il fallait pour cela des gens au cœur de fer,
Confiants en leur Dieu et méprisant l'enfer.

Les voilà donc partis sur la terre étrangère,
Conduisant les soldats d'Albion la guerrière.
Sacrifice de tout !.... Mais le courage aidant,
Ils partirent criant : " Canadiens, en avant ! "
Et plus d'un ce soir-là disait à sa promise,
" A mon retour, ma mie, nous irons à l'Eglise."
Et saluant enfin le beau clocher natal,
Nos gars, les Canadiens, émules d'Annibal,
Qui partit en trirème et qui conquit l'Espagne
Partirent en canots pour ouvrir la campagne.
Devenaient-ils anglais ou bouffis d'ambition
Pour s'unir librement à cette expédition ?..
Non.. Flattés de l'appel que leur fait l'Angleterre,
Ils ont voulu grandir le renom de leurs pères,
Et les voilà partis conduisant leurs bateaux,
Faisant trembler le Nil, oubliant tous leurs maux.
Pendant trois mois, ce fut une lutte terrible
Entre ces fils de l'eau et le Nil invincible,
Qui brisait, qui prenait, roulait dans le torrent,
Canots et canotiers, soldats et armement.
Et la faim et les maux, et le soleil aride
Faisaient aussi leur œuvre implacable homicide !
......La mort en emporta des gens de nos bateaux.
Endormis, aujourd'hui dans le fond des tombeaux.
Dormez en paix, amis, sur la terre étrangère ;
Dormez en glorieux, victimes de la guerre,
Car vos travaux finis j'entends dire aux Anglais :
" Honneur aux Canadiens !
Gordon et Kennedy ! *

N. B.—Le nom Kennedy se prononçant avec la finale *ai* (Kennedai) le lecteur me permettra, pour les besoins de la cause, d'avoir pris cette licence.

GASTON P. LABAT,

À bord du *Hanoverian*, en vue d'Halifax, 3 mars 1885.

RETOUR DU NIL

Ceux que nous sommes habitués à appeler depuis plusieurs mois, les *Voyageurs canadiens*, nous reviennent en bonne partie. Une fraction de l'escouade prolonge son séjour en Afrique et quelques infortunés dorment sous ses sables.

Ils reviennent avec la satisfaction du devoir intrépidement accompli et certains de trouver dans leurs foyers comme dans tout le pays ce que sont toujours en droit d'attendre ceux que ni le danger ni la lourde tâche n'ont effrayé et fait faillir. Khartoum est tombé ; mais nos voyageurs n'ont rien à y voir : ils avaient un objectif, ils l'ont atteint, ou plutôt, ils l'ont fait atteindre, ce sont des braves et nous sommes fiers d'eux, surtout fiers de nos canadiens-français à qui la presse la plus préjugée, ne ménage aucunement ses félicitations et ses remerciements.

Et qu'on n'aille pas croire qu'elle était légère la part qui incombait à nos voyageurs dans cette expédition du Nil. En ne tenant compte ni du climat brûlant ou malsain de cette contrée chauffée à blanc par un soleil tropical ou enfiévrée dans ses parties basses. ni de cette grande maladie que tout canadien apporte au loin : la nostalgie, le regret d'avoir échangé les eaux franches du St, Laurent pour le cours aussi perfide que violent du Nil, il y avait dans l'entreprise elle-même des difficultés si grandes que plusieurs fois nous nous sommes demandé si cette expédition ne tournerait pas en catastrophe. Mais non ; non-seulement la besogne a été accomplie, mais

elle l'a été de telle façon qu'un grand journal de Londres pris d'un enthousiasme aussi précieux que rare à notre endroit, lâche la bride et publie ce qui suit :

" Le Bab-el-Kebir est considéré comme l'une des passes les plus difficiles du fleuve ; de là son nom qui signifie *barrière.* Il se trouve dans le chenal est du Nil, divisé à cet endroit comme dans beaucoup d'autres le long de la deuxième cataracte, par un grand nombre d'îlots rocheux. A cet endroit le courant forme une chûte de moins de vingt-cinq pieds de largeur et longue de cent cinquante, avec une déclivité de trois pieds et demi. L'eau ayant baissé de six pieds pendant la dernière quinzaine, les matelots anglais ont renoncé à naviguer la passe, et depuis une semaine font portage à cet endroit, déclarant que le fleuve y était impraticable même pour les bateaux alléges. On juge de leur surprise lorsqu'ils virent le pilote Rémington (1) (un canadien qui porte un nom anglais) et ses hommes de Trois-Rivières remonter le chenal dans les deux bateaux chargés. Au pied du rapide, les voiles furent carguées, et en un clin-d'œil les hommes avaient sauté sur les rochers, et monté leurs embarcations à la cordelle. Voilà comment les " Kanucks " savent en remontrer à " Jack " dans son propre métier. Quelques-uns paraissent croire que les matelots anglais ne voient pas les Canadiens d'un bon œil, en un mot qu'ils sont jaloux de leurs prouesses,

---

(1) Nous sommes heureux de constater que les services, l'intelligence et l'urbanité de M. Remington lui ont valu l'honneur de remplaces le Col. Kennedy, après la mort de ce dernier.

G. P. L.

s'imaginant qu'ils auraient bien pu se passer de leur aide pendant cette expédition. Ils sont, c'est vrai, sans rivaux sur l'océan ; mais pour la navigation des rivières, ils peuvent encore apprendre quelque chose des Canadiens."

Cet extrait dispense de tout commentaire, surtout si l'on songe que les incidents relatés ont eu pour témoin et historien un correspondant anglais attaché à l'expédition et qui a vu de ses propres yeux.

Nos lecteurs ont pu suivre toutes les péripéties de cette excursion lointaine par les charmantes lettres de notre correspondant, M. Gaston P. Labat, et nous devons dire, sans ostentation, que peu de lecteurs ont eu plus que les nôtres l'avantage d'être renseigné sur ces faits désormais attachés à notre histoire.

Nous estimons que les *voyageurs canadiens* ont accompli une prouesse hors ligne qui dispense le Canada de lever une armée pour partir en guerre. Ils ne reviennent pas chargés d'écus ; leur salaire était réellement modique et ce serait montrer beaucoup de tact et de reconnaissance chez le gouvernement Impérial que d'y ajouter un respectable *bonus*, si largement gagné, mérité. Nous nous plaisons à croire que Lord Landsdowne y verra avec son urbanité connue, et que M. Lambert s'emploiera à la réalisation de ce légitime désir.

A nous, il reste de recevoir comme il le faut, ces braves gens qui sont allés révéler à la vieille patrie des Pharaons qu'un vaillant petit peuple habite les bords du St. Laurent.

LETTRE DU GENERAL WOLSELEY

LES BATELIERS CANADIENS

Nous sommes heureux du beau témoignage que le général Wolseley rend aux bateliers canadiens qui ont pris part à la campagne d'Egypte. Voici la lettre que le général envoie au gouverneur du Canada. C'est un document précieux qui fait honneur à nos compatriotes :

Le Caire, 13 avril 1885.

Au gouverneur-général du Canada, le marquis de Lansdowne,

MILORD,

Les voyageurs canadiens attachés à la campagne d'Egypte sont tous retournés au Canada. Je tiens à cœur d'exprimer à Votre Excellence la haute appréciation que j'ai faite de leurs services et de l'aide qu'ils ont rendue à l'expédition.

A de rares exceptions, ils ont prouvé leur parfaite compétence comme bateliers. Ils ont travaillé admirablement bien et ont enduré les fatignes de cette rude campagne sans proférer un seul murmure de mécontentement. En plusieurs occasions ils ont déployé non-seulement beaucoup d'adresse, mais aussi beaucoup de courage dans la navigation du Nil, à la fois difficile et dangereuse.

J'éprouve un vif regret de ce que, dans l'exécution de leur tâche, quelques-uns d'entre eux aient été victimes des difficultés qu'ils avaient à vaincre.

Les officiers, le colonel Denison en particulier, ont fait preuve de beaucoup d'énergie et de bonne volonté ; leurs services ont été de grande valeur.

Qu'il me soit permis de demander à Votre Excellence de communiquer cette lettre aux officiers et à tous les autres membres du détachement des voyageurs canadiens, de même qu'aux autorités canadiennes.

Certains journaux ont publié des rapports mal fondés allant à dire que les services des bateliers canadiens avaient produit des résultats fâcheux.

Je désire enrégistrer non-seulement mon opinion, mais aussi celle de tous les officiers mêlés à la direction des troupes, et qui tous s'accordent à dire que les services des voyageurs canadiens ont été de la plus grande valeur, que de plus, leur conduite a été excellente. Ils se sont fait une haute réputation parmi les troupes engagées sur le Nil,

Ces dernières ont éprouvé une vive satisfaction de voir des Canadiens prendre part à l'expédition et partager avec elles les privations et les dangers de la campagne.

La présence de Canadiens au moment où des soldats anglais, écossais et irlandais étaient réunis, met en lumière les liens qui unissent toutes les parties de notre grand empire.

En terminant, je tiens à exprimer à Votre Excellence, personnellement, mes sincères remerciements pour la peine qu'Elle s'est donnée dans le recrutement de ces voyageurs et dans les arrangements auxquels il a donné lieu.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

WOLSELEY,
Général

DÉPÊCHES D'OTTAWA

VOYAGEURS CANADIENS

Ottawa, 7—Le gouvernement fédéral a reçu la dépêche suivante :

DOWNING STREET, 19 août 1885.

MILORD.—Je suis très heureux de vous transmettre, afin qu'elles soient communiquées au gouvernement de Votre Seigneurie, des copies des votes de remerciements, passés à l'unanimité le 12 du courant par la Chambre des Lords et par la Chambre des Communes aux troupes expéditionnaires du Soudan, 1884-85 ; ces votes reconnaissent la bravoure, la discipline et la bonne conduite des voyageurs canadiens et de leurs officiers, et les services qu'ils ont rendus à l'expédition.

J'espère que les mesures ordinaires seront prises, de rendre publique l'action du parlement en cette circonstance.

J'ai, etc.,

FRED. STANLEY.

" Le Canadien " 7 mars 1885.

KHARTOUM

On lira avec intérêt les passages qui suivent que nous extrayons du livre intéressant de Charles Didier : 500 LIEUES SUR LE NIL.

En cessant d'être le siége d'un gouvernement indépendant, la ville de Sennâr ne tarda pas à tomber en décadence et la ville de Khartoum fût bâtie pour lui succéder pour la supplanter. Le lieu qu'elle occupe s'appelait déjà, avant qu'il s'y élevât aucune habitation, Cap Ras-el-Khartoum, nom qu'a pris la nouvelle cité. Sa position au point de jonction des deux Nils, à égale distance du Fazogal et du Cordofan, est admirablement choisie pour être la capitale du Soudan égyptien ; aussi est-elle le centre et l'entrepôt de tout le commerce de cette contrée. Les deux Nils y versent à l'envie des produits du Sud, dents d'éléphants et d'hyppopotames, cornes de rhinocéros, gomme, poudre d'or, plumes d'autruches, esclaves ; et le grand Nil, formé de la réunion des deux, les emporte à la Méditerranée, d'où il rapporte en échange les produits d'Europe tels que mousselines, calicots, draps, couvertures, soieries, de la poudre, du tabac, de l'arak, du sucre, du riz, du café et des épices. Les vins grecs y arrivent aussi en assez grande quantité, et, nonobstant les prescriptions du Koran, y sont fort recherchés des Turcs, qui n'ont pas un goût moins prononcé pour le marasquin et les autres liqueurs du Levant.

Malgré la variété de ces divers articles et d'autres encore, tels que bestiaux, grains, dattes, toiles du pays, d'ailleurs fort grossières, le chiffre total du commerce

d'exportation ne s'élève pas à plus de trois millions, il serait facile de le porter à vingt, pour peu que la production fût encouragée. La population du Soudan égyptien est évaluée à 2,000,000 d'habitants, tant nomades que sédentaires, ceux ci adonnés à l'agriculture, les autres à l'élève des troupeaux, et telle est la fertilité du sol, qu'un dixième seulement, en étant mis en valeur, suffit aux besoins des indigènes. Les terres cultivées donnent jusqn'à quatre récoltes par an. Le maïs, ou dourah, est le grand produit des terres soudaniennes, et ne se paie guère que 1 fr. 50 c. l'ardel (100 kilos environ) ; au Caire il en vaut 15. Un bœuf se vend en moyenne 12 frs. Le coton croît naturellement dans toute l'étendue du Soudan, mais on n'en tire que peu de parti ; si l'on en développait la culture, l'Europe s'y pourrait approvisionner, et cesserait peut-être un jour d'être à cet égard tributaire de l'Amérique du Nord. Il en est de même de l'indigo et de la canne à sucre. Il y a dans les environs des mines de fer qu'on n'exploite pas, et diverses espèces de bois de construction qu'on laisse pourrir sur place, et qui, expédiées par le Nil, seraient singulièrement utiles à l'Egypte, laquelle en manque à tel point que les planches lui viennent tout ouvrées d'Europe.

Grâce à son heureuse situation, au concours des caravanes et au mouvement du commerce, la ville de Khartoum a pris un développement rapide : fondée en 1823, elle compte aujourd'hui de 50 à 55 mille habitants, Turcs, Arabes, nègres, indigènes, sans parler des Juifs, des Grecs en assez grand nombre, et des Coptes, eeux-ci formant une petite église chrétienne au milieu des infidèles. Quant aux Européens proprement dits, car les Grecs ne passent pas pour tels parmi les Turcs, j'aurai l'occasion

d'en parler tout à l'heure. La ville n'est ni fortifiée, ni même fermée. Sa garnison. de trois mille hommes environ, est composée de Nubiens esclaves et de bachibouzouks. Elle couvre un grand espace à cause des jardins intérieurs qui y sont très-vastes et très-nombreux. Les rues et les places publiques sont poudreuses, irrégulières et percées au hasard sans aucun plan ; chacun a bâti où il a voulu et comme il a voulu ; aussi le désordre et la confusion règnent-ils dans les contructions. A l'exception d'un certain nombre de maisons assez spacieuses et pourvues de larges cours, toutes les autres sont misérables. Bâties en terre et de forme carrée, sans autre jour extérieur que la porte, elles n'ont, pour la plupart, qu'une seule pièce, laquelle est au niveau du sol, accessible à tous les reptiles, et sert à la famille entière. C'est ce qu'on appelle *tanka*. La hutte en paille, qui est la véritable architecture indigène. et qu'on retrouve la même dans toute l'Afrique, se nomme comme je l'ai dit ailleurs, *toukoul* ou *tougout*. On reconnait là le *tugurium* des Latins et le *tugurio* des Italiens. Aux temps des pluies, les rues, et surtout les places, se convertissent en mares où des myriades de grenouilles croassent le jour et la nuit, ce qui doit être bien agréable pour ceux qui aiment cette note là, comme a dit Bilboquet.

Les deux principaux édifices publics sont le Divan ou palais du gouvernement, et la prison, le haut et le bas, le faîte et la sentine de la société, tous les premiers qui aient été construits. Je ne dis rien des mosquées, aucune ne m'ayant effrayé. Je crois même qu'il n'y en a qu'une ; ce qui ne prouve pas un zèle religieux bien fervent. Les hôpitaux ne sont pas si mal tenus qu'on pourrait le croire grâce aux médecins européens ; mais en revanche les

casernes sont de vrais chenils, de véritables porcheries. La poudrière est beaucoup mieux bâtie. Les briques de l'ancienne cité de Soba ont servi, m'a-t-on dit, à plusieurs constructions de la cité moderne. Par une précaution rare en terre musulmane, on a relégué les abattoirs à une distance de la ville ; ce qui ne les empêche pas de corrompre l'air environnant. Les oiseaux de proie planent sans cesse sur ces charniers infects, et si l'on en approche par hasard, on n'y voit

....qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorant se disputent entre eux.

Ces chiens du reste sont plus heureux que les hommes : car, à si bas prix que soit la viande, le mouton par exemple à 10 ou 12 centimes la livre, la masse des habitants est si pauvre qu'ils n'en mangent que dans les grandes circonstances, aux mariages, aux circoncisions, aux enterrements, aux fêtes du Beïram. Il leur faut si peu pour subsister, et leurs besoins sont si bornés, qu'une famille entière, même assez nombreuse, et l'on comprend qu'elles le soient dans un pays où les filles se marient à 13 ans et les garçons à 15, vit fort à l'aise avec 40 centimes par jour, soit 12 francs par mois. Au Caire même, un particulier qui donne à son domestique une piastre par jour pour la nourriture passe pour un homme généreux. Si vous tombez dans les Européens, dans les hôteliers, parmi les drogmans, c'est une autre affaire, et la vie devient plus chère qu'à Paris.

En somme, Khartoum n'est point une belle ville et n'a rien de remarquable, rien qui soit digne de fixer l'attention.

Cette métropole du désert n'a pour elle que sa position au cœur de l'Afrique, au confluent des deux plus grands fleuves de cet immense continent. Que ne deviendrait-elle pas entre des mains intelligentes et vraiement civilisatrices ! Mais qu'espérer des Turcs qui la possèdent ? Ils n'en ont rien su faire jusqu'à présent, ni n'en feront jamais rien. Si quelques pointes ont été poussées au Sud, soit par le Nil Blauc, soit par le Nil Bleu c'est aux Européens qu'on en est redevable, et pourtant quels Européens ? Des marchands avides dont l'esprit et le cœur sont fermés à toute autre préoccupation, à tout autre intérêt que leur négoce, et prêts à tout pour augmenter leur lucre. Mais, quoique en des mains indignes le commerce est, ainsi que la guerre, par la force même des choses, un instrument de civilisation. Il n'en a même pas existé d'autre dans le passé, et rien de prouve que l'avenir doive être plus favorisé.

Le plus grand, le seul charme de Khartoum est dans les jardins qui l'environnent, surtout du côté du Fleuve-Bleu dont la rive gauche est couverte entièrement. Quelques-uns sont vraiment délicieux : il est impossible de voir de plus beaux ombrages et quel prix n'ont-ils pas sous un climat si brûlant ! On y recueille d'excellents fruits, du raisin, des limons, des bananes, bien d'autres encore, et une espèces d'ananas nommée dans le pays *khischta*. Les melons et les pastèques abondent principalement sur quelques petites îles dont la rivière est semée, et où l'on cultive aussi le tabac.

Khartoum est, d'après les mesures d'un voyageurs allemand, à 477 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui, à vue de pays, donne au Nil, à partir de ce point,

une pente de 60 centimètres environ par lieue. Située à égale distance de la Méditerranée et de l'équateur, la ville est entre le 15e et le 16e parallèle, le même, ou peu s'en faut, que notre ville de Saint Louis sur la côte occidentale de l'Afrique.

NOM DES MILITAIRES

Attachés aux " Voyageurs Canadiens," durant l'Expédition du Soudan, pour aller au secours du Général Gordon.

Lord Melgund, Secrétaire du Gouverneur Général, quoique ne faisant pas partie des " Voyageurs Canadiens," Lord Melgund voudra bien nous permettre de mentionner ici son nom, pour le zèle, le dévouement, la bienveillance avec lesquels il a participé à l'organisation du " Contingent Canadien."

1° Commandant.—Lt. Col. F. C. Denison, C. M. E. Capitaine des Gardes du Gouverneur Général du Canada, a fait la première campagne de la Rivière Bouge comme aide-de-camp du Col. Wolsely, etc.... mentionné par dépêches lors de l'expédition du Soudan, créé compagnon de l'ordre St. Michel et St. Georges et ayant les médailles de la campagne avec deux barres distinctives.

2° Officier payeur et quartier-maître.—Lt. Col. Kennedy, de Winnipeg. mort durant son retour de la campagne.

3° Chirurgien-Major.—T. L. H. Neilson, de la Batterie " B " R. C. A. et du collége militaire royal de Kingston, a fait la première campagne de la Rivière Rouge, comme chirurgien du 2e bataillon des carabiniers de Québec. Médailles de l'Expédition.

4° Aumônier et inserprête, ayant rang de Capitaine.—

Révérend abbé A. Bouchard, ancien missionnaire à Khartoum, Soudan. Medaille de l'Expédition.

5° Capitaine.—E. Aumond, d'Ottawa, capitaine des gardes du Gouverneur Général, employé au département des pêcheries. Médaille de l'Expédition.

6° Capitaine.—McKay, de Londres, Ontario. Médaille de l'Expédition.

7° Sergent d'hôpital.—Gaston P. Labat. sergent d'hôpital de la Batterie " B " R. C. A., Québec. Médaille des deux expéditions.

NAMES OF "CANADIAN VOYAGEURS"

Who took part in the Soudan Expedition for the relief of General Gordon, also giving their residences as correctly as possible. They are arranged by gangs as they sailed from Canada on S. S. "Ocean King."

FROM OTTAWA

FOREMAN.—*Andrew Campbell.*

Seraphin Cousineau,
Solomon Bigeault, (died small pox.)
Thomas Carberry,
Léon Pilon, (accidentally killed, between Assiout and Cairo.)
John Albert,
John McCallum,
George Haikett, (Indian)
Murdock McRae,
Charles Bain,
Archibald McQuarry,
George Taylor,
Maxime Gagnier,
J. A. O'Connor,
Alexander Dick,
James Martin,
Duncan McCuaig,
Thomas Proudfoot,
Robert Letts,
Léon Chatelain, (drowned at Semneh rapids.)
Casimir Deault,
F. X. Deault,
Wm. Lacelle,
Thomas Bélanger,
O. Legault,
George Turgeon,
Joseph Wilson.

FOREMAN.—*Horace Gardner.*

Richard Perchard,
Thomas Léo,
H. A. Goyette,
T. Kennedy,
Patrick Conroy,
J. Clarke,
Wm. Rourke, (accidentally killed between Assiout and Cairo.)
Alex. McDonell,
Charles Harris,
N. Chevrier,
P. Parry,
Wm. Doyle, (drowned at Ambigol rapids.)
H. Loughney,
D. McDonald,
R. Goulden,
J. O'Brien,
Aug. Fulgraph,
H. Taylor,
Dan. Dewar,
Alfred Woods,
Thomas Colligan,
J. H. Martin,
Michael Brennan, (died from enteric fever.
Thomas Hughes,
J. Flannigan,
T. Dolan,

FOREMAN.—*Wm. Douglas.*

Jno. Marks,
Baptiste Proulx,
Alex. Dumoulin,
Fred. Monette,
Jas. N. Dwyre.
Peter Bourguignon,
Jno. M. Wright,
George Finch,
H. C. McCaul,
Alex. McIvey,
Peter Commandeau,
T. P. O'Farrell,
J. A. Taylor,
Wm. Hay,
Charles Partridge,
D. Derpentigny,
Edouard Bisson,
Henry Childers,
Alex. Cloutier,
Wm. Morrison,
Charles Goudy,
Fred. Ward,
Alfred Tremblay,
R. Lambert,
David Lachaud,
Wilson, late of the Imperial Army.

FOREMAN.—*Alex. McLaren.*

Thomas Maloney,
Gus. Newens,
Gus. Chester,
Thomas Clemow,
Thomas Sommerville,
Joseph Bignell,
Joseph Latour,
J. S. Moore,
Robert O'Hara,
Thomas Mills,
Henry Cooch,
T. Miller,
M. Davidson,
D. J. McLean,
Alex. McCallum,
Wm. McCallum,
Prospère Bélanger,
D. Farquharson,
Robt. Robertson,
Alex. Cowan,
James Edge,
Louis Orrey,
Eusèbe Rossignol,
Wm. Cram.

FOREMAN.—*F. Larocque.*

Jos. Larocque,
E. Rathier,
T. E. Davis,
N. Riopelle,
J. Guertin,
T. Julien,
X. Larivière,
Damase Leveillé,
P. Foubert,
Jos. Turpin,
Nap. Millaire.
Geo. Desloges,
A. Ayotte,
O. Ranger,
E. Dupont,
M. Mailloux,
J. Gravel,
Jos. Ayotte,
A. Hubert,
L. Zacharie,
R. Berlinguet.

FOREMAN.—*J. Graham.*

J. Craig,
R. Gilpin,
Jno. Conroy,
H. McKay,
A. Milks,
H. Grand,
R. Simpson,
B. Savage,
S. Syverson,
Wm. Henderson,
Wm. McCullough,
Wm. Lewie.
James Lamb,
Lester Chester,
Jno. Sullivan,
T. Costello,
Wm. McLean,
J. B. Olsen,
Chas. Mahon,
Wm. McNair,
J. J. Elliott,
B. Goth,
Wm. Hudson,
P. Bazil.

FROM TROIS-RIVIÈRES.

FOREMAN.—*S. J. Remington.*

Joseph Mercier,
J. H. Godwin,
David Baulne,
D. Charette,
E. Larose,
E. Ayotte,
A. Nadeau,
G. Charbonneau,
L. H. Duguay,
Cérile Grondin,
P. Grandmaison,
A. Deslauriers,
T. Cloutier,
E. Hamel,
A. Denault,
Geo. Bourgard.

Henry Larkin, Ottawa.
Geo. Bourgard, "
Jas. McMillan, "
E. Haymal, Sherbrooke, Eastern Township.

FOREMAN.—*Moïse Godin.*

Elie Thomasette,
Chas. Michelin,
H. Quessy,
Thos. Allard,
J. B. Davignon,
Jos. Hurtubise,
J. Grandmaison,
A. Mathieu,
S. Thomasette,
H. Lamontagne.
Geo. Ayotte,
Geo. Nicolas,
A. Morency,
O. Rancourt,
Laurent Gagnon.

FOREMAN.—*A. Décoteau.*

A. Guilmette,
A. Lapolice,
T. Perron,
X. Chrétien,
N. Lefebvre,
B. Larivée,
Peter Wilson,
T. Michaud,
A. Bussière,
James Riley.
Pierre Bellemare,
André Ayotte,
B. Landry,
B. Legoff,
L. Décoteau,
Jos. Deslauriers.

FROM WINNIPEG

FOREMAN.—*M. McKeand.*

A. W. Armstrong, (died from enteric fever.)
T. H. Atkinson,
C. Acres,
B. T. A. Bell,
C. Blanchard,
E. P. Braithwaite,
W. C. Baldwin,
F. Collins,
H. Chapman,
L. Clarke,
W. A. Gallaher,
R. Hardisty,
H. C. Marks,
N. McCallum,
W. H. Nourse,
C. Oswald,
R. H. N. Pratt,
C. W. H. Page,
C. L. Shaw,
W. H. Snyder,
H. G. Wilson.

FOREMAN.—*D. G. McLellan.*

S. Smith,
E. B. White,
John Pratt,
Charles Daly,
W. J. Winters,
Thomas Pierce,
Frank Ritchie,
Daniel McLean,
Albert Conley,
J. T. Routledge,
J. M. Jones.
E. B. Haight,
W. E. Sharrard,
G. Fletcher (drowned),
D. M. Carley,
J. F. Smith,
J, Evans,
G. Gervais.
John Doyle,
James McBirney,
Alex. McDonnell.

FOREMAN.—*A. Morrison.*

P. Leonard,
E. McKay,
J. Taylor,
J. Windham,
Geo. Bouchette,
J. McGinnes,
J. R. Delong,
S. McCullough,
J. McCuaig,
H. Southern,
W. A. McDonnell,
H. D. Wooten,
M. Frederickson,
H. A. Dunsford,
A. Thompson,
J. Turnbull,
J. Pappin,
J. Drinnen,
A. Scott,
H. J. Watson,
A. McLean,
D. McDonnell.

FOREMAN.—*Kennedy.*

Wm. Prince,
Chas. Kirtin,
Henry Hudson,
W. J. Hope,
Adam Cochrane,
Jno. Stevens,
Jas. Daniels,
F. Deschamps,
Geo. Settee,
Geo. Johnston.
Alex. Cochrane,
J. Johnson,
J. R. Moore,
A. Kennedy,
J. R. Smith,
Jno. McDonald,
D. McDonald,
Thos. Pratt,
Wm. McDonald,
Henry Henderson.

FROM CAUGHNAWAGA

FOREMAN.—*L. F. Jackson.*

François Monique,
Tom. Jacobs,
J. Ononsawenrat,
Sol. Angus,
James Deer,
A. Mailloux,
Mat. Jacques,
Louis Talbot,
Augus Hill,
Jno. Deer,
Joseph Thomas,
Ononsanoron,
Mitchell Deer,
Jos. Hill,
Jno. Montour,
Tom. Deerhouse.
A. Green,
M. Hill,
Joseph Jacobs,
T. Mailloux,
Peter Leclerc,
Jno. Bruce,
Jno. Hops,
Peter Sam,
L. Smith,
Kanonto,
Jacob Mitchell,

FOREMAN.—*Frank Delisle.*

Martin Ryan,
Louis Jacobs,
M. Martin,
A. Daillebout,
Peter Capitaine,
Jno Jacob,
Joseph Mongo,
F. Beauvais,
Chas. Lahache,
Swansan Monique,
Chas. Williams,
Jos. Leblanc,
Louis Capitaine, (dround)
Ignace Three Rivers.
Ignace Beaubien,
P. Katinonti,
James Montour,
Peter Canoe,
Peter January,
F. Zacharie,
J. Beauvais,
J. Turakaroon,
Jos. Lazare,
Jno. Morris, (drowned)
Jno. Martin,
Jno. Elliott,
Sakokennionkuis.

FOREMAN.— *W. H. Anderson, Peterboro' Ont.*

Alex. Ross, Peterboro' Ontario.
John Welsh, "
Jno. Sherlock, "
J. M. Morcy, "
Sidney Blade "
John Faulkner " *(drowned Ambigol rapids.)*
John White "
P. Whalen "
John Gorman "
Wm. Harris "
W. H. Lowry, "
C. A. Stowe, "
Murray Matheson, "
Albert Bradshaw, "
Thomas Hanson, "
John Henry, Sherbrooke Eastern Townships.
Kenneth McLeod, " " "
James A. Thompson, " " "
James Martin, " " "
Herbert Harris, " " "
John Earle, Ottawa.
Edward Condon, "
T. H Lackey, "
R. C. Booth, "

Inutile de dire que dans sa générosité, le gouvernement anglais a décerné la médaille de l'Expédition à chaque voyageur, lesquels seront heureux et fiers d'en orner leur poitrine pour perpétuer le souvenir de leurs glorieux travaux.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
Dédicace au Marquis de Lansdowne, etc	3
Préface	5
Autographe du Général Gordon	7
Le Général Wolseley	8
Feu le Colonel Kennedy	9
Introduction	11
Mariages.—Divorce.—Polygamie.—Harems	13
Naissance.—Circoncision	16
Enterrements.—Fêtes religieuses.—Cérémonies	18
Tekkès.—Derviches tourneurs et hurleurs	23
Conteurs.—Danseuses.—Almées.—Psylles	27
La société en Egypte.—Famille.—Esclavage	37
Habitation.—Costumes.—Nourriture	40
Mœurs.—Usages divers.—Bains.—Cafés.—Bazars.—Promenades	45
Agriculture.—Production.—Climat.—Maladies	49
Antiquités Egyptiennes.—Pyramides.—Obélisques.—Sphinx.—Mcsquées.—Musées.—Momiers	53
Le Nil.—Les Cataractes	59
Lettres	63 à 192
Retour du Nil	192
Lettre du Général Wolseley	195
Vote de remerciements pour les Chambres Anglaises	197
Kartoum	198
Noms des Militaires attachés “aux Voyageurs”	204
Noms des “Vogageurs Canadiens”	206

Brochure



à Germain Le Vasseur

Homme de Lettres

Employé au Gazomètre,

rue Ste Anne

Québec